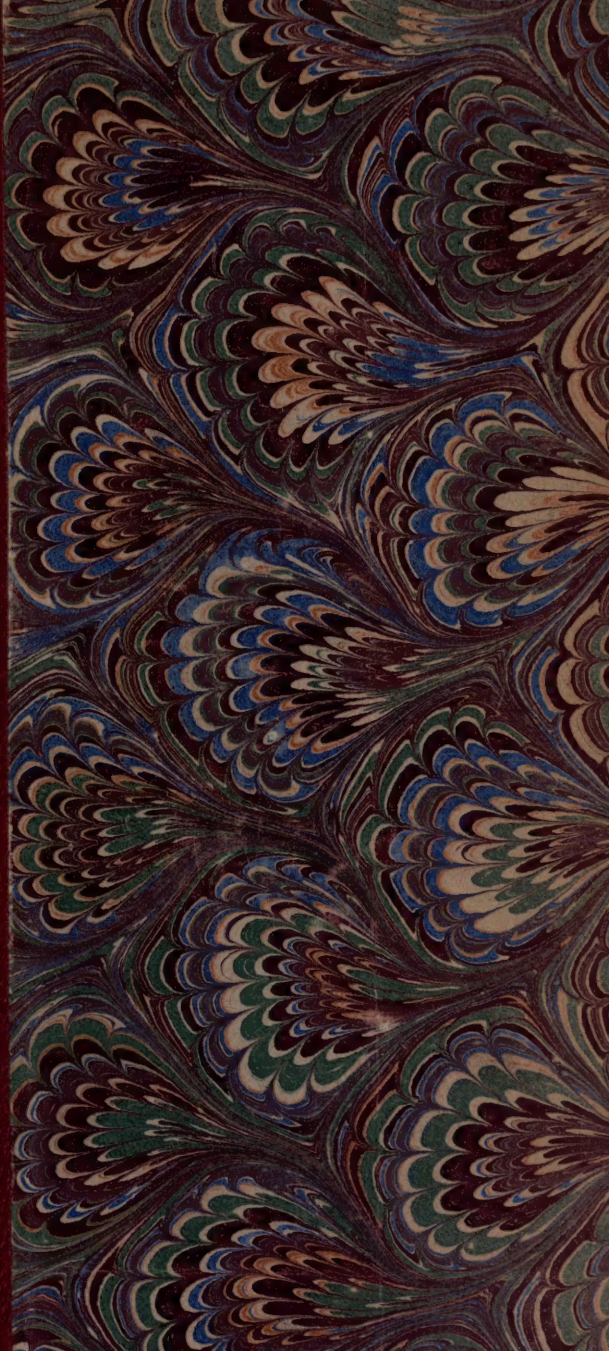

SUJETS ET PAYSAGES

DU MÊME AUTEUR

Poésie

PREMIERS POÈMES..... 1 vol.
POÈMES..... 1 vol.
LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS..... 1 vol.
LES MÉDAILLES D'ARGILE..... 1 vol.
LA CITÉ DES EAUX..... 1 vol.
LA SANDALE AILÉE ..... 1 vol.

Roman

LA CANNE DE JASPE..... 1 vol.
LA DOUBLE MAITRESSE..... 1 vol.
LES AMANTS SINGULIERS..... 1 vol.
LE BON PLAISIR..... 1 vol.
LE MARIAGE DE MINUIT..... 1 vol.
LES VACANCES D'UN JEUNE HOMME SAGE..... 1 vol.
LES RENCONTRES DE M. DE BRÉOT..... 1 vol.
LE PASSÉ VIVANT..... 1 vol.

Littérature

FIGURES ET CARACTÈRES..... 1 vol.
SUJETS ET PAYSAGES..... 1 vol.
ESQUISSES VÉNITIENNES..... 1 vol.

HENRI DE RÉGNIER

—

Sujets et Paysages

QUATRIÈME ÉDITION

82003
7/5/0

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Quinze exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 15
Quarante-neuf exemplaires sur Hollande, numérotés de 16 à 64
et trois exemplaires sur Chine, marqués A, B, C.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

PQ
2635
E34S8

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

I

PAYS ET PAYSAGES

L'ARBRE EN FLEURS

Je suis allé rendre visite au grand magnolier des Champs-Elysées qui épanouit au soleil d'avril le bouquet de ses fleurs soudaines, délicieuses et magnifiques. Elles sont l'annonce du printemps, mais c'est moins au nôtre qu'elles font penser qu'à celui de climats plus ardents et plus généreux où la nature est sans incertitudes et sans réserves. Ici, ces floraisons subites surprennent et inquiètent un peu. Elles sont faites pour des ciels plus sûrs.

Il n'en est pas moins beau ce magnolier triomphal et imprudent! Il donne des désirs de voyage et des idées de départ. On irait plus loin, si l'on suivait son conseil, que ne le permettent les vacances pascales, bonnes tout au plus à un petit tour de France. Il évoque des terres lointaines et dans mon souvenir je retrouve sa grâce exotique. Ses pareils embaumaient un air respiré jadis ailleurs. A sa vue j'ai revécu quelques journées passées en Louisiane, sur la fin d'un voyage en Amérique, à cette Nouvelle-Orléans dont les magnolias bordent les avenues plantées et odorantes.

Néanmoins ce que j'aimais le mieux de la chaude ville créole c'était son centre resserré, les rues mal bâties et mal pavées de son vieux quartier, rues étroites et en arcades, qui sentent le port et la savane et où, bien qu'on ne fût qu'au printemps, la chaleur était déjà forte et humide. La Nouvelle-Orléans n'est américaine qu'à demi. Elle est restée coloniale, si l'on peut dire. Elle a gardé quelque chose de ses origines françaises et espagnoles. Elle a une avenue Napoléon, et neuf rues qui portent le nom des neuf Muses. Son hôtel de ville, qui est l'ancien palais du gouverneur, s'appelle le Cabildo. Certes, il y a bien, çà et là, quelques maisons à quinze étages, mais aussi que d'agréables masures! Que d'airs de chez nous, dont on ressent là-bas l'impression attendrie et un peu mélancolique! Que cela ressemble peu à une Chicago ou à une New-York, cette ville provinciale d'une ancienne France d'Outre-mer!

Allez, pour vous en rendre compte, au petit restaurant de Mme Bezaudon. On y entre par une porte verte à claire-voie. La salle est sombre, la nappe blanche, l'argenterie terne, le service modeste et lent et la cuisine admirable. L'aspect du lieu est méridional et bordelais, avec une bonhomie d'auberge à la française. L'eau de Vals y remplace l'eau du Mississipi, seulement on vous y sert des crabes mous, et ce poisson, qu'on vous présente, et qui est exquis, s'appelle du pompano.

Cela seul vous rappelle que vous êtes au pays des Natchez et des Muscogulges, à quelques pas du Meschacébé...

Je ne prétends point tirer vanité d'avoir mangé les crabes mous et le pompano de l'honnête Mme Bezaudon et je n'entends pas mériter par là le beau titre de voyageur. Ces faciles exploits de passant qui se déplace sont à la portée de tous et trop communs pour valoir à qui les accomplit aucune considération particulière. Il importe de la réserver aux voyageurs véritables, je veux dire à ceux qui se hasardent dans l'inconnu des pays inexplorés et dangereux et qui font preuve de hardiesse et de courage. Il en faut, en effet, pour se risquer ainsi aux chances d'un départ souvent sans retour. Il faut même plus ; il faut une sorte de vocation physique et morale, car les forces de l'âme ne sont pas moins nécessaires en pareilles entreprises que les forces du corps. L'explorateur résume en lui cette double vertu.

Notre époque nous propose de beaux types de cette race d'hommes, en même temps aventureux et pratiques, obstinés et hardis, vrais voyageurs ceux-là, et qui méritent notre admiration. Si l'Angleterre a son Livingstone et la Suède son Nanssen, nous avons, nous, des Brazza, des Bonvalot et des Mar-

chand, sans parler de bien d'autres encore. Quelques-uns ont payé de leur sang l'audace de leurs tentatives. Tous ont dépensé leur vie à ce dur labeur et, si tous n'y ont pas également réussi, ils n'en ont pas moins donné par leur exemple des leçons d'énergie qui ne seront pas perdues.

C'est pourquoi nous sommes curieux du récit de leurs expéditions. Leurs carnets de voyage et leurs journaux de route sont des documents précieux, bien que l'attrait en soit parfois sévère et un peu monotone; mais ils ont une valeur de vérité, ils nous ouvrent une première vue sur les contrées que d'autres nous décriront ensuite avec plus de pittoresque et de couleur. Ces nouveaux venus repasseront à leur tour par où les premiers auront passé; mais, moins occupés qu'eux des difficultés de la route, ils en observeront mieux les détails et nous offriront un tableau plus complet et plus achevé de ce que leurs devanciers ont seulement esquissé au hasard des campements et parmi les soucis de l'étape; mais ce sont ceux-là, tout de même, qui préparent les voies aux touristes de l'avenir. C'est pourquoi leurs relations doivent prendre et garder une place honorable dans la grande bibliothèque des voyages. Elles ont droit de vivre à côté des chefs-d'œuvre littéraires qui nous peignent, en un langage plus éclatant et avec des nuances plus subtiles, la figure des pays lointains.

Les plus beaux livres de voyages n'ont pas, en effet, été écrits par des voyageurs de profession. Les leurs valent surtout par l'abondance des renseignements, la véracité des témoignages, l'intérêt des lieux visités, la difficulté qu'il y avait d'y parvenir. C'est ce que nous devons à un Cook ou à un Bougainville, comme à un Nanssen ou un Mungo-Park, mais nous demandons encore quelque chose de plus. Nous voulons non seulement que le narrateur ait vu des choses curieuses, mais encore qu'il soit capable de nous les faire voir. Il faut qu'il nous rapporte et nous représente les spectacles qu'il est allé chercher pour nous à l'autre bout de la terre. Il nous doit non point un catalogue d'observations ni un répertoire de faits, mais une sorte de miroir magique qui évoque à nos yeux des images vivantes et précises. Il y faut de l'art.

Notre temps s'est mis en devoir de nous satisfaire à cet égard. La facilité d'aller partout augmente de jour en jour. Les points les plus divers du globe communiquent maintenant entre eux par des voies régulières et commodes. Aussi le nombre des voyageurs volontaires s'est-il singulièrement accru. Grâce à eux, une littérature est née. Les artistes se sont mis à courir le monde. Ecrivains, poètes, philosophes même ont rivalisé d'ardeur.

Le livre de voyage n'est plus l'humble document d'autrefois, écrit au petit bonheur, par un marchand comme Tavernier ou par un reporter comme Stanley. Il est une évocation des êtres et des choses par des yeux qui savent regarder et qui conservent le souvenir des lignes et des couleurs. Ce que nous leur demandons, à ces témoins de l'univers, c'est la peinture exacte de ce qui est. La qualité de leur vision nous intéresse presque même davantage que la matière de ce qu'ils voient. C'est moins le secret des pays inconnus que nous leur réclamons que l'impression des contrées que nous voudrions connaître et où nous transporte en esprit le sortilège de leurs descriptions.

C'est ainsi que nous suivons de Paris à Jérusalem l'itinéraire d'un Chateaubriand ou que nous accompagnons en Orient la rêverie d'un Lamartine. Un Théophile Gautier dresse devant nous, en sa prose solide, le décor de Constantinople. Avec lui nous passons les monts et il nous introduit dans l'Alhambra ou nous fait errer dans le Généralife. Que d'écrivains ont ainsi contribué à notre plaisir, de Gérard de Nerval à Pierre Loti ! Les plus grands ont voulu nous peindre un coin de ce tableau général de l'univers dont les livres déroulent devant nous la fresque mouvante et variée. Tous, presque, y ont posé quelques touches. Même les plus sédentaires ont quitté une fois leur table de travail pour le bâton de route. Hugo est allé voir couler le Rhin

entre les forêts et les burgs, et Taine est allé voir le Tibre rouler, parmi les ruines de la Ville Eternelle, son onde illustre et limoneuse.

La liste serait longue de ceux qu'on pourrait appeler les voyageurs littéraires. On y verrait la preuve de ce que j'avançais tout à l'heure, cette contribution heureuse des artistes à ce qui était autrefois presque exclusivement l'apanage des gens du métier. La notion que nous avons du monde y a gagné en justesse et en agrément. Ils nous en ont tracé des peintures exactement colorées. Certes, jusqu'à présent, ils se sont bornés aux pays classiques de la curiosité, mais ils n'en resteront pas là, et c'est un cosmopolitisme dont nous n'aurons point à nous plaindre.

Ajoutons que, pour leur part, les écrivains n'ont rien perdu à sortir de chez eux. Je sais bien qu'on m'objectera qu'un Racine ou qu'un La Bruyère n'ont guère quitté leurs foyers et n'ont pas couru les chemins. Cela est vrai, mais je répondrai que beaucoup de nos meilleurs auteurs d'hier et d'aujourd'hui doivent quelque chose aux voyages. Certains en ont tiré le sujet de leurs poèmes ou de leurs romans et, directe ou indirecte, l'influence des lieux qu'ils ont fréquentés se fait sentir en leur œuvre. Les vers de Baudelaire et de Leconte de

Lisle sont imprégnés de parfums exotiques et de lumières lointaines. L'Italie a fourni à Stendhal sa *Chartreuse de Parme* et les Goncourt en ont rapporté leur *Madame Gervaisais*. D'autres se sont contentés de nous raconter simplement ce qu'ils avaient observé et senti; tous se sont enrichis au spectacle des choses et à la diversité des horizons.

Le voyage, en effet, a sa vertu spéciale, ses mélancolies et ses joies particulières, qu'il est bon d'avoir éprouvées. Il renouvelle les pensées et, transplantées, comme ce magnolier des Champs-Elysées, elles s'épanouissent en fleurs odorantes et inattendues qui y montent des racines même de notre être.

1902.

VILLAS A VENDRE

Je ne connais rien de plus mélancolique que les villas à vendre. Il y en a beaucoup le long de la petite plage où je me promène chaque jour, et je ne les regarde jamais sans penser aux humbles déceptions qui, peu à peu, ont amené les propriétaires de ces bicoques d'été à leur infliger le désaveu de l'écriteau. La bâtisse est un piège où se laisse prendre facilement le bourgeois français. On est tenté par l'agrément du lieu, le prix modeste du terrain, le plan ingénieux de l'architecte, et l'on se trouve ainsi possesseur d'un cottage anglais, d'un chalet normand ou d'un castel gothique que leurs inconvénients insoupçonnés et l'obligation d'y revenir chaque année vous rendent odieux et pour lesquels on cherche désespérément un amateur de villégiature chez soi. C'est ainsi que de nombreux « Mon Désir » et d'innombrables « Mon Repos » forment le troupeau lamentable des villas à vendre, si tristes et si pénibles à voir, car elles représentent le déboire d'une illusion et la fin d'une fantaisie.

Il n'y a pas, du reste, que les villas des plages qui subissent la destinée de l'encan, et j'en sais une, plus noble et plus illustre, dont parfois on remet le sort en question. C'est la villa Médicis. Le maintien ou la suppression de l'Ecole de Rome, qu'elle abrite, partage périodiquement l'opinion. Ceux-ci en affirment, ceux-là en nient l'utilité, et les arguments semblent tour à tour valables, car une pareille institution a ses mérites et ses défauts; aussi est-ce le total, et non l'énumération des uns et des autres qui doit importer et l'emporter, et je ne me prétends pas assez bon arithméticien pour tenter d'établir la balance. Cependant il me semble entrevoir un point de vue très simple et très général qui pourrait paraître justifier l'existence de la fondation médicéenne.

Il ne saurait être, en effet, inutile ou nuisible à des jeunes gens qui se destinent à l'exercice des arts de passer quelques années de leur jeunesse à l'écart des agitations du temps, à l'abri du besoin immédiat, dans des conditions propices à la réflexion et au travail et dans un lieu admirable, car c'en est un que cette villa Médicis, au flanc de sa colline romaine, parmi ses jardins d'où la Cité éternelle apparaît à la vue en sa grandeur morose et superbe.

Qu'ils y viennent donc, ces jeunes gens, et qu'on les y laisse vivre à leur gré! Qu'on n'exige pas d'eux les « envois » traditionnels! Qu'ils n'aient

point à prouver qu'ils ont appris là-bas quelque chose de nouveau. L'important serait qu'à leur retour ils sussent mieux ce qu'ils savaient déjà. Ce qu'ils ont à apprendre durant cette retraite, c'est eux-mêmes. L'utilité du séjour à Rome n'est pas technique, elle est psychologique. Qu'on ne leur donne ni enseignement, ni direction, et que, de cette école de l'esprit, ils ne rapportent pas l'esprit de l'Ecole!

C'est pourquoi, si j'avais à choisir un administrateur à cette colonie artistique, je ne choisirais ni un peintre, ni un sculpteur, ni un musicien, mais simplement un homme aimable, instruit et intelligent, qui aurait pour tâche de rendre agréable et hospitalière notre villa nationale, dont il serait comme une sorte de Médicis moderne et bienveillant, sans action, sans parti pris et, partant, sans tyrannie.

Ainsi conçue, l'Ecole de Rome n'aurait plus de raison pour exclure du nombre de ses membres, comme elle l'a fait jusqu'à présent, les écrivains. Est-il juste de leur refuser le privilège dont jouissent les artistes? Eux aussi pourraient tirer profit d'un séjour à Rome. Leur jeunesse aurait aussi besoin de loisir et de méditation, et l'Etat devrait également en fournir le moyen à quelques-uns

d'entre eux. Mais si l'on veut laisser au pinceau, à l'ébauchoir et au clavier la villa Médicis qui serait trop petite pour contenir ces nouveaux venus, il ne serait pas difficile de leur trouver ailleurs un abri convenable. Il n'en manque pas dans cette même Italie. Son sol n'est-il point partout couvert de ces demeures construites pour la fastueuse vie d'autrefois, et maintenant trop vastes pour celle d'aujourd'hui, et qui se prêteraient merveilleusement à l'existence en commun ?

Chacune des cités italiennes n'est-elle pas entourée ainsi de la couronne de ses villas ? Florence a les siennes. Elles se dressent, graves et charmantes, sur les pentes des collines toscanes. De leurs jardins fleuris, elles dominent la ville du Lis rouge. Ses campaniles leur envoient le son de leurs cloches harmonieuses. Est-ce parmi celles-là que nous choisirons ? Mais, à défaut des florentines, n'avons-nous pas aussi les vénitiennes ? Elles parent les rives de la molle Brenta de leurs colonnades bâties par Palladio et de leurs vergers pamprés où s'écaillent, dans l'air humide et doux, leurs statues rongées de mousses. Et Venise elle-même n'offrirait-elle pas dans un de ses nombreux palais une retraite appropriée au loisir intelligent et à l'activité des pensées ? Où mieux rêver en paix que parmi le silence marin de la lagune, à moins qu'on ne lui préfère les eaux pures et bleues des lacs lom-

bards ? Cependant, si nous voulons que notre villa ne s'éloigne pas trop de sa sœur médicéenne, cherchons-la aux environs de Rome même, sur les collines d'Albano ou de Frascati. Elle y existe sûrement.

N'est-elle pas désignée d'avance pour que la France y héberge quelques-uns de ses jeunes écrivains, cette villa d'Este dont on a annoncé la mise en vente par l'archiduc d'Autriche qui en est propriétaire? Et ne serait-ce pas une bonne occasion de compléter et d'étendre à la littérature le privilège réservé jusqu'à présent aux arts ? Cette fin ne serait pas indigne de la noble demeure qui a vu Chateaubriand, Michelet et Taine venir rêver dans ses jardins, dont les perspectives vivent aux gouaches d'Hubert Robert et dont les hauts cyprès dressent leur feuillage rouge dans les sanguines de Fragonard.

C'est en voiture, et par son bois d'oliviers, qu'il faut aborder Tivoli. Les vieux arbres ombragent la route en lacet qui monte la colline. Montée tragique, si l'on peut dire, car je ne connais rien de plus douloureux que l'aspect de ces troncs tordus comme d'une souffrance végétale, crevassés, fendus et qui semblent porter en eux la marque de l'effort accompli à pousser en ce sol avare et dur. Ils en

gardent, en leur forme, un air de torture et de misère qui contraste singulièrement avec leur délicat feuillage argenté. C'est par ce chemin qu'il faudra mener les jeunes élèves de la future Ecole, et je voudrais qu'ils comprissent, à la vue de ces arbres, la leçon qu'ils leur donnent. Ne leur enseignent-ils pas, en un vivant symbole, que l'Art n'est pas uniquement un plaisir et un jeu? N'a-t-il pas ses difficultés et ses tourments et n'est-ce pas à ce prix que l'esprit produit ses fruits abondants et savoureux, pareils à ces petites olives qui pointent toutes luisantes, parmi le clair feuillage, au-dessus des troncs déchirés, et d'où sortira l'huile bienfaisante et douce où se nourrit la flamme qui éclaire et réjouit?

Mais bientôt on est distrait de cette impression sérieuse et grave par la pureté de l'air qu'on respire, la beauté de la lumière et le pittoresque de la petite ville qu'on traverse et que domine, debout sur son rocher, la ruine du Temple de la Sybille. Sur une place encombrée de mendiants, devant un portail ouvert, un gardien vend les billets d'entrée. Voici une cour entourée d'une colonnade. Un corridor obscur, qui descend en pente brusque, conduit à une suite de salles vides, décorées de peintures mythologiques, d'où une porte donne accès à une terrasse qui longe la façade de la villa. Bâtie au seizième siècle par les princes de la maison d'Este, elle est de ce beau style italien noble à la fois et

rustique, mais le temps l'a dépouillée de tout son luxe intérieur. La vraie beauté qui lui reste est à cette balustrade de pierre. Venez vous y accouder.

En étages, s'étend un jardin merveilleux et profond d'où s'exhale un frais parfum de feuillage et d'eau. La grande cascade qui s'écroule au-dessous de vous, en une masse argentée et suspendue, rejaillit jusqu'à la hauteur de vos yeux en un jet d'eau puissant qu'accompagne le jet de verdure immobile de hauts cyprès. Entre ces arbres apparaissent des statues, des vases et des bassins où mènent des rampes et des escaliers. Suivez ces allées couvertes, au détour desquelles murmurent des fontaines vives. Faites le tour de ces trois bassins carrés où l'eau, dans chacun, est d'une couleur différente, ici, verte ou bleue, là, presque noire, rien ne démentira cette première impression de surprise et de mélancolie que vous auront donnée les célèbres jardins.

Certes, vous vous plairez à la variété quelquefois baroque des ornements, à la diversité des perspectives, à l'ingéniosité du détail, mais cet amusement ne sera que superficiel. Quelque chose d'âpre et de mortel se dégage de cette fête des yeux. Peu à peu, vous vous laisserez gagner par la solitude et le silence. Oui, ce lieu fut peut-être autrefois un lieu de plaisir. La main de l'homme l'a disposé jadis pour l'agrément des heures et le divertissement du regard, c'est elle qui en a combiné l'artifice, mais

à cette première beauté s'en est peu à peu ajoutée une autre, plus efficace et plus mystérieuse, et c'est celle-là qui fait des jardins d'Este ce qu'ils sont aujourd'hui, non plus seulement quelque jeu princier, mais l'œuvre commune et unique de l'art, de la nature et du temps.

C'est le temps, en effet, qui les a portés, ces jardins, à leur point de perfection. C'est lui qui a accru la taille énorme de ces cyprès, qui a mordu la bordure de marbre de ces bassins, qui a effrité ces statues. C'est lui qui a renversé ce Silène qui gît à l'ombre des vieux rouvres, sa face rieuse et avinée tournée vers le ciel entrevu par les bleus interstices de l'épais feuillage. Sur son corps sans membres, le lierre vivant se mêle au lierre sculpté. Debout, il n'était peut-être qu'une figure médiocre due à quelque ciseau inhabile ; couché ainsi, il est devenu un bloc charmant et énigmatique. Comme à lui, n'est-ce point leur heureuse décrépitude qui donne à ces jardins leur charme pénétrant? C'est justement en cet état que les maintenait l'archiduc lointain qui en était le possesseur indifférent, et c'est ce caractère qu'il leur faudrait conserver s'ils passaient à d'autres mains et s'ils devenaient un promenoir pour des jeunes gens méditatifs. C'est

tels qu'ils sont qu'ils pourraient être précieux à leurs nouveaux hôtes.

La jeunesse, en effet, a une prédilection singulière pour les lieux de tristesse et de mélancolie. Il semble que ces âmes neuves prennent à ce contact une activité particulière. Elles y sentent mieux leur ressort et leur force. Mais il est bien peu probable que la villa d'Este devienne jamais le complément logique de la villa Médicis. Les jeunes écrivains continueront à se fournir, à leurs dépens, de solitude et de loisir, sans que l'Etat s'occupe d'eux davantage qu'il ne l'a fait jusqu'alors. C'est dommage. J'aurais imaginé volontiers un Paul Bourget ou un Maurice Barrès de demain promenant les rêveries incertaines de leurs vingt ans sous les ombrages des jardins d'Este et y laissant venir à eux des pensées fécondes et sérieuses. Je les eusse souhaités, accoudés au balustre de pierre, respirant l'amère odeur qui, d'en bas, monte des buis sombres et des cyprès verts, et écoutant longuement et délicieusement le murmure des cascades, des jets d'eau et des fontaines dont le passant de ces beaux lieux emporte à jamais dans sa mémoire le bruit humide, harmonieux et frais.

MAISONS DE POÈTES

La maison de l'ancienne rue des Noyers, qui porte le numéro 57 du boulevard Saint-Germain et où est né Alfred de Musset, va probablement disparaître. Certes ces destructions sont regrettables, car tout ce qui peut contribuer à rappeler à notre esprit le souvenir d'un charmant poète est précieux et mérite d'être conservé. Je sais bien que l'auteur des *Nuits* et de *Rolla* a d'autre sauvegarde contre l'oubli qu'une plaque de marbre au mur d'un immeuble décrépit. Ses vers lui assurent une place toujours vive dans notre mémoire. Ses amours même lui en ont redonné une dans notre curiosité.

Récemment, en effet, l'amoureux a en quelque sorte remis le poète à la mode. Sa liaison avec une femme célèbre a été le sujet de plusieurs livres et d'articles innombrables. On a analysé, étudié, commenté cette aventure de jeunesse avec un sérieux et une minutie qu'elle ne comportait peut-être pas. On en a même philosophé. Le détail rétrospectif de cette passion romanesque a amusé notre imagination. Elle aime à songer au Musset d'alors

ardent, sensuel et irrité. Sa figure est séduisante et se détache sur un beau décor de couleur italienne.

Je ne sais si le charme du lieu où elle se passa n'a pas aidé un peu à l'intérêt de l'aventure. Venise a servi nos deux amants romantiques et nous a rendus plus sensibles à ce qu'ils souffrirent l'un de l'autre. Leur histoire en a pris je ne sais quoi d'exotique et de lointain, et nous en imaginerions assez aisément les héros parés à la façon d'autrefois : Lui, du manteau rouge, du tricorne et de la perruque ; Elle, avec la jupe brodée, l'éventail et le masque des personnages que l'on voit aux tableaux de Longhi. Et même cet ajustement semblerait mieux leur convenir que la robe et la redingote de 1836.

Cette sorte d'illusion et de prestige est si vraie qu'il nous faut un effort pour réduire à sa juste proportion ce drame qui est aussi une comédie et nous apercevoir qu'il n'y eut là, après tout, qu'un malentendu sentimental entre deux êtres réunis un instant par leur fantaisie et séparés ensuite par leurs caractères. Ce fut cette différence de natures qui rendit si inquiètes et si tourmentées les relations de la jeune Berrichonne qu'était George Sand et du jeune Parisien qu'était Alfred de Musset, bien que les masques de Venise leur eussent, un moment, l'un à l'autre, caché leurs véritables visages.

★

Certaines maisons natales de poètes et d'écrivains parlent fortement à l'imagination. Leur vue nous émeut et nous fait rêver, tant il semble qu'elles aient été destinées, de tout temps, à l'événement qui les a illustrées à jamais. Elles y paraissent, pour ainsi dire, prêtes d'avance. A Saint-Malo, celle où naquit Chateaubriand communique cette impression. Il y a parfois entre le lieu et l'homme une affinité mystérieuse. L'un semble approprié à l'autre par une sorte de convenance fraternelle.

La maison natale d'Alfred de Musset n'est point de celles qui font songer. Elle n'a rien de particulier que le souvenir qui la distingue. J'ai quelque peine à m'y intéresser. C'est là, pourtant, que vécut, enfant, celui qui devint le prestigieux adolescent des *Contes d'Espagne et d'Italie*, le jeune homme de Venise. Tout cela ne parvient pas à animer pour moi ces pierres. Elles me restent indifférentes.

Il y a des êtres qui ont l'air d'avoir choisi où ils veulent naître. Alfred de Musset n'est pas de ceux-là. J'imagine volontiers plutôt pour qu'il y vînt au monde quelque maisonnette galante, quelque folie, comme, au dix-huitième, siècle, on en bâtis-

sait aux barrières de Paris, coquettes et d'un rococo rustique, et dont le silence serait plein de vieux airs de danses, avec un jardin de roses et de buis, à l'odeur amère et douce, et qui serait pareil au décor d'une des comédies ou d'un des proverbes du poète; mais Musset n'a pas eu la chance hautaine d'un Chateaubriand, il n'a point assorti son lieu de naissance à son génie.

D'ailleurs, l'endroit où nous naissons nous est imposé par le hasard. C'est pourquoi les maisons natales célèbres ne nous parlent que rarement. Les maisons mortuaires illustres sont, à mon sens, plus pathétiques. Elles ont, à tout le moins, une certaine mélancolie qui leur vient de l'existence notoire qui s'y est terminée. On y a rêvé aux années vécues et à l'œuvre accomplie. L'homme y a apporté avec lui ses souvenirs et ses regrets et la demeure garde quelque chose de vivant. Elle est éloquente par elle-même. Elle n'a pas besoin d'intéresser nos yeux pour émouvoir notre pensée. A la maison de la rue des Noyers, où naquit Musset, je préfère ce triste logis de la rue du Mont-Thabor où habita et mourut le Musset vieilli, sombre et désenchanté, le Musset dont les lèvres ne touchaient plus qu'à la coupe empoisonnée.

Il est pourtant une autre sorte de demeures fa-

meuses, ni natales ni mortuaires, celles-là, et qui n'ont point la mélancolie des unes ou l'insignifiance des autres. Elles représentent, dans la vie du poète dont elles évoquent le souvenir, ces relâches et ces complaisances qu'il y a parfois dans les destinées, une certaine faveur momentanée du sort qui semble permettre aux vivants de disposer à leur gré d'eux-mêmes. A ces instants que l'homme croit aisément durables, il éprouve le besoin de se ménager de quoi jouir de ce repos et de cette accalmie.

Volontiers il se bâtit un toit pour y abriter cette fortune inespérée. Il rêve de fixer son existence en quelque endroit au goût de son esprit. Il y a, de par le monde, quelques-unes de ces maisons de poètes. Il faut les visiter avec soin. Elles sont touchantes et instructives. Elle nous apprennent, de celui qui les habita et les choisit librement, le genre d'horizon qui plaisait le plus à ses yeux, et ce qui lui paraissait le plus propre à l'agrément familier de la vie.

J'aimerais à dresser la carte de ces demeures poétiques. Je les chercherais où elles sont, à la campagne ou la ville. J'aimerais y pouvoir marquer la villa d'Horace à Tibur et celle de Virgile au Pausilippe, comme le cottage où Edgar Poe, à Fordham, goûta quelques mois de bonheur et la maison de Weimar où Gœthe acheva noblement sa longue vie. Je ne manquerais pas d'y indiquer ce petit château de la Poissonnière, où vécut Ronsard,

au cœur de son Vendômois. Le temps l'a respecté. La vieille cheminée sculptée semble attendre la flambée d'automne. Les lieux d'alentour portent encore les noms que le poète a chantés en ses vers... La Fontaine Bellerie épand encore son onde où se mirait le pin que le poète plantait « en l'honneur de Cybèle ». Allez boire à son eau, un jour d'été, quand nos charmants paysages de France ont toute leur grâce fraîche et précise, leur charme mûr.

Je suis allé récemment à Ferrare. C'est une petite ville bizarre et triste. Sa cathédrale dresse une hautaine façade lombarde. Le château des Ducs est entouré d'une eau verte qui reflète ses murs rougeâtres. Le musée montre en ses vitrines les médailles de bronze, où Pisano et Matteo de Pastis ont ciselé les profils étranges des Princes de la maison d'Este. Le pas résonne sur les dalles des rues désertes. L'une d'elles va au palais Schiffanoia peint de fresques singulières. Une autre à une petite maison de pierre, aux fenêtres étroites. A sa porte, j'ai tiré sur la chaîne d'une sonnette qui résistait au branle. Une vieille femme est venue ouvrir tenant à la main un trousseau de clés. Dans le vestibule, un buste d'homme barbu vous accueille. Saluez! c'est Ludovico Ariosto, l'auteur

du *Roland furieux*. Nous sommes dans la maison de l'Arioste.

C'est lui-même qui a composé le distique latin qu'on peut lire au-dessus de l'entrée. Il y dit que sa maison est petite mais non pauvre : *parva sed non sordida*, et il ajoute fièrement qu'elle a été faite pour lui, et qu'il l'a payée de ses deniers. Ce simple logis le contente. Voyons-le. Le temps l'a privé des meubles qui le garnissaient, mais la disposition des pièces est restée la même. Un escalier étroit y monte. L'une de ses marches de brique a conservé encore un lambeau de son revêtement de bois. Le pied de l'Arioste s'est posé là. Le poète a dormi dans cette chambre et a travaillé dans cette autre. Ses regards sont allés à ce plafond ingénieusement sculpté. Voici, dans une vitrine, quelques éditions anciennes de son poème, quelques autographes de sa main. C'est par ces petits traits inégaux qu'il évoquait le Paladin Furieux.

Fut-ce vraiment un grand poète que l'Arioste? Il faudrait le lire en sa langue originale, mais, en tous cas, il eut l'esprit plein de belles légendes chevaleresques et féeriques, l'imagination pompeuse, galante et héroïque. Il aima les combats, les aventures, les rencontres et les enchantements. Nous sommes dans la maison de l'Enchanteur lui-même, de celui qui a conduit, de chant en chant, de strophe en strophe, le long de son épopée, la brillante cavalcade de ses héroïnes et de ses chevaliers. La vieille

femme qui nous attend remue ses clés comme si elle voulait nous ouvrir l'entrée de quelque souterrain dont les dédales nous mèneraient dans le monde fantastique du poète de Roland. C'est au jardin tout simplement qu'elle veut nous conduire. Il est petit et potager.

Il n'y pousse point de forêt magique; on ne voit pas, marquée sur le sable des allées, l'empreinte du sabot des destriers! Il ne croît dans le jardin de l'Arioste que des plantes ordinaires, mais il me semble pourtant y respirer, dans le silence de sa solitude, l'odeur d'un laurier invisible.

1903.

FUMÉES

I

Août 1903.

Il y a quelques semaines, l'attention universelle était tournée vers la double fumée qui, deux fois par jour, annonçait au monde, dans le ciel romain, que le Conclave assemblé n'avait pas encore élu le nouveau Pontife. A peine a-t-elle cessé, cette fumée vaticane, qu'une autre monte à l'horizon, mais celle-là n'est plus réglée par la main des hommes. Elle ne s'élève pas, prompte et fugitive, faite de papier brûlé. Elle est épaisse et sulfureuse, mêlée de flammes et de bruit. Elle n'est pas un présage de paix et de concorde ; elle est un signe de fléau. Ce n'est plus le Vatican qui délibère, c'est le Vésuve qui menace.

Si les astronomes ne nous prédisent pas tout à fait la fin du monde, ils nous annoncent au moins de fâcheux événements cosmiques. La vieille force volcanique se réveille et tressaille. La lave bouil-

lonne et roule sur les pentes de la montagne convulsive. Naples surveille avec anxiété le cône redoutable.

Nulle terre, cependant, ne semble moins faite pour le malheur et la catastrophe que cette lumineuse Campanie et ce golfe napolitain aux courbes nobles et pures. Ce pays fortuné ne donne vraiment que des pensées de plaisir et de joie, et nous associerions plus facilement l'idée de cataclysme à n'importe quel autre paysage qu'à celui-là. Il y a certains aspects tragiques du sol qui semblent en harmonie, d'avance, avec les surprises de la nature. Ils ont je ne sais quoi de sinistre, une âpreté particulière, qui est déjà comme un indice de bouleversement probable, mais cette terre de Naples, elle, n'a gardé de son caractère volcanique qu'une grâce ardente et chaude.

A parcourir ces lieux admirables, on y éprouve partout un sentiment de sécurité et d'allégresse. Les lignes y sont douces et simples ; les couleurs riches et vives. C'est la contrée épicurienne. Pour arbres : le pin, l'olivier, l'oranger, le citronnier. Liés les uns aux autres par des guirlandes de pampres, ils semblent parés pour une fête dansante. C'est ici le pays des « fruits d'or », des fruits d'or rouge et des fruits d'or jaune. L'odeur de fleurs délicieuses s'y mêle au sain parfum de la mer.

Elle baigne, cette mer, une ville voluptueuse où la pauvreté même et la misère ont leur gaieté et

leur pittoresque. Certes, la dangereuse montagne est là, mais en apparence inoffensive. Qui pourrait croire qu'elle, qui porte des vignes, et, fertile, mûrit le raisin, elle puisse avoir des ivresses brûlantes ? Et pourtant l'indolente couve des fureurs ignées. Elle vomit rouge, parfois. Elle est capable de grands désastres. On connaît ses antiques méfaits. On en annonce de prochains. Qui sait si Pompéi, ensevelie et retrouvée, ne va pas disparaître de nouveau sous la lave, après une exhumation éphémère?... Evoquons, une fois encore, la cité jadis souterraine et que nous serons peut-être les derniers à avoir visitée...

J'étais à Naples au printemps dernier et je la parcourais avec joie. Avant de voir la Ville morte, je voulais voir la Ville vivante. J'allais en entendre la rumeur à San-Martino, d'où l'on a Naples à ses pieds et, pour mieux dire, à son oreille. C'est un lieu singulier que cette Chartreuse avec son cloître gracieux où, sur les balustrades, reposent des têtes de morts sculptées dans le marbre. Chacune a son expression particulière, et l'une d'elles porte une couronne de laurier. Je la regardais en allant au petit balcon d'où l'on domine la Cité joyeuse. Là, son cri continuel et divers vous arrive en un bourdonnement lointain, et on hésite à redescendre

dans ce qui, de loin, vous envoie cette sourde et forte clameur. Mais Naples n'est point que mouvement et agitation. Elle a ses endroits de silence. Son musée est plein de marbres et de bronzes admirables. Les quatre Danseuses d'Herculanum y dressent leurs nobles attitudes. Il me semblait qu'elles allaient me prendre par la main pour m'introduire dans la vie antique et qu'elles me mèneraient jusqu'au seuil de leur ville ténébreuse...

Après avoir passé la nuit dans l'hôtel qui s'élève au milieu de la campagne déserte, le matin, je suis entré à Pompéi. J'ai suivi le chemin qui conduit aux ruines. J'ai passé par la porte Marine. J'ai vu, sur les dalles plates des rues, les ornières creusées par les roues des chars ; j'ai visité les divers quartiers, le forum, les temples, les maisons. Je me suis arrêté auprès des fontaines sèches. Il y en a une où l'on distingue encore, sur la margelle, la marque des mains appuyées, quand on s'y penchait pour boire bouche à bouche avec le petit masque sculpté dont les lèvres de pierre laissaient couler un filet d'eau. Ailleurs, voici, encore à leur place, dans le cellier ou la boutique, les amphores de vin et les jarres d'huile. Il faisait chaud sous un ciel gris qui semblait répandre sur les choses une cendre transparente. Le petit jardin propret et méticuleux de la maison des Vettii m'a charmé ; c'est l'endroit gracieux de Pompéi ; puis j'ai erré longtemps au hasard, des Thermes à la voie des Tom-

beaux et à la villa de Diomède, étonné, attentif et curieux.

La curiosité est, en effet, le sentiment principal que l'on éprouve et que l'on satisfait à Pompéi. Ces ruines manquent de beauté. Nettoyées, correctes, elles ont un air didactique. Elles sont comme les pièces démonstratives d'une leçon en plein air. Il est vrai qu'on les a dépouillées de presque tout ce qu'elles contenaient de précieux. Les stucs peints ont été enlevés ; les statues ont été emportées. Il ne reste que je ne sais quoi de net, d'instructif, qui intéresse, mais qui n'émeut pas.

On a bien fait peut-être... Le Vésuve, après tout, est un voisin peu sûr. Qu'il recouvre de nouveau la cité morte, ce ne sera pas un malheur déplorable. Elle a donné ce qu'elle contenait de vivant, ses petits bronzes, ses objets familiers, ses mosaïques et ses charmantes peintures. Elle s'est assez montrée pour apprendre ce qu'elle était, et le souvenir qu'on en garde est moins celui de la disposition de ses rues et de l'aspect de ses pierres que telle figure à demi effacée, que telle arabesque rompue qui ornent encore quelque pan de mur où se promène, agile et vif, un petit lézard couleur de cendre.

A vrai dire, cette déception des yeux devant ces vestiges du monde antique, ce n'est pas seulement à Pompéi qu'on la ressent. Je l'ai éprouvée aussi à Rome. Je mets à part, bien entendu, l'admirable Panthéon d'Agrippa, qui, lui, n'est pas une ruine. C'est un monument sinon intact, mais dont, du moins, l'aspect général a conservé sa forme. J'en excepte également les Arcs de triomphe, nobles et grands, et le Colisée, qui, en sa destruction partielle, a conservé quelque chose de lui-même. Pour le reste, avouons-le, les autres grands débris romains ne sont que des amas indistincts. Le Palatin, les Thermes de Caracalla ne semblent guère des œuvres dues à la main de l'homme. Leur masse fait penser plutôt à des singularités naturelles, à des falaises écroulées, à des grottes. Le Forum est un chaos. On n'a pas plus l'impression de ce que pouvait être ce lieu célèbre qu'on ne retrouve dans un squelette la physionomie du vivant qu'il a été. Le Forum actuel, fouillé, creusé, excavé, fait songer à un vaste rébus archéologique. Les savants cherchent le mot de l'énigme, mais le passant s'arrête découragé et incertain devant ces pierres innombrables, étiquetées et classées, en leur désordre incohérent.

Je suis loin pourtant de vouloir nier le haut intérêt de ces recherches souterraines. Je note

simplement la déception du promeneur en quête de pittoresque et qui souhaite d'emporter dans sa mémoire des images de grandeur et de beauté. A celui-ci, la Rome d'aujourd'hui fera regretter la Rome d'autrefois, telle que nous l'ont dépeinte les voyageurs et les artistes de jadis, au temps où le *Forum romanum* n'était plus que le *Campo Vaccino*. Sa vaste étendue était couverte d'herbe; quelques colonnes s'y dressaient çà et là; quelques débris soulevaient la terre mystérieuse. Ailleurs, les murs disjoints n'étaient pas encore consolidés de crampons de fer. Les plantes grimpantes et parasites animaient ces vieilles pierres de leur verdure et de leurs fleurs. Le lierre s'enroulait aux chapiteaux. Toutes ces ruines n'avaient point cet air surveillé qu'elles ont maintenant, cet air de bibelots informes et gigantesques, entourés de barrières et de grilles avec tourniquet. A présent, elles semblent comme isolées du sol où elles reposent. On les dirait prêtes pour l'exportation et on imagine le jour où quelque milliardaire américain achètera le Colisée ou les Thermes de Caracalla pour les transporter dans son parc et en orner ses jardins ; et peut-être aura-t-il l'heureuse fantaisie de les laisser de nouveau envahir par les mousses, par toute cette flore élégante et minuscule qui pousse aux joints des blocs et aux fissures des dalles, et ils reprendront alors l'aspect que leur donnaient, dans leurs sanguines ou leurs eaux-

fortes, où ils représentaient si ingénieusement et si pittoresquement la Rome de jadis, les Hubert Robert et les Piranèse.

Ce n'est pas à Rome ni à Pompéi qu'il faut chercher la beauté des ruines antiques. Quittons Naples pour Sorrente et traversons sa presqu'île jusqu'à Amalfi. C'est une des plus belles routes du monde que cette route qui suit, au flanc de la montagne, le rivage escarpé de la mer, où on laisse derrière soi les îles de la Sirène, vertes sur le flot bleu. Amalfi est délicieux, avec son port étroit, ses couvents. Allons plus loin. Voici Salerne et son golfe arrondi ; puis la côte s'abaisse, la montagne s'écarte. Le sol devient humide et plat. Les buffles gris aux cornes courbes enfoncent leurs sabots dans le terrain spongieux. La contrée est marécageuse. La fièvre habite l'air amolli. Le train s'arrête à une petite gare en rase campagne. Quelques pauvres maisons se groupent alentour... C'est Pæstum.

Il ne reste rien de la ville qui s'éleva jadis en ce lieu, rien si ce n'est les trois temples qui sont l'honneur de cette mélancolique solitude. Le temple de Cérès, le temple de la Paix et le temple de Neptune. Celui-là, debout, supporte de ses colonnes harmonieuses et renflées un fronton à demi détruit.

C'est tout ; mais comment dire la force, la tristesse et la beauté de cette ruine de marbre, posée sur l'horizon de la mer ! Et pourtant, cette mer est grise et uniforme, le ciel est lourd et laisse tomber de larges gouttes de pluie. Une bande de corbeaux criards tourbillonne et croasse. Que doit-ce donc être quand le soleil luit et que l'azur rayonne ! Même aujourd'hui, dans cet air terne, ce temple semble comme lumineux en son marbre couleur de miel. Il communique à l'esprit une sorte de joie grave et souriante. Il est sur la terre italique la première rencontre de la Grèce. On salue en lui la beauté.

Le temple de Neptune, c'est pour lui que j'ai frémi, quand j'ai lu dans les journaux l'annonce des menaces du Vésuve. Certes, il n'a pas à redouter du volcan la lave et le feu, mais il a à craindre autre chose. Si la terre en tremblant allait ébranler ses colonnes et jeter bas son fronton ! Si une de ces brusques contractions du sol, qui sont comme les sursauts d'un mauvais rêve terrestre, allait effondrer le sanctuaire du dieu marin ! Il me semble le voir vaciller et s'abîmer parmi les grandes acanthes vertes qui l'entourent et qui feraient à sa chute une couronne de leurs larges feuilles découpées. La solitude fiévreuse et triste, dont il est la dernière gloire, perdrait jusqu'à son nom, et la vieille Pæstum, qui survit encore en ses temples, achèverait de mourir dans son air mal

sain où tourne l'augure ailé d'un vol de corbeaux.

Heureusement, et souhaitons-le, les présages, encore cette fois, auront été vains ! Pompéi et Pæstum dureront pour la curiosité des touristes et l'émerveillement des rêveurs, l'une en son intérêt passionnant, l'autre en son émouvante beauté. La Ville et le Temple satisferont différemment les uns et les autres. La fumée vésuvienne se dissipera, comme s'est envolée la fumée vaticane, pour longtemps, et le nouveau Pontife, qui a vu s'écrouler le campanile de Venise, ne verra pas tomber le temple de Pæstum.

II

Avril 1906.

Je me souviens de l'avoir vue, un matin de printemps, sortir de la mer Tyrrhénienne, cette petite île d'Ustica que les secousses volcaniques ravagent en ce moment et que ses habitants épouvantés abandonnent. Pauvre petite île qui bientôt peut-être aura disparu de la surface des eaux. Je ne connais d'elle que son aspect entrevu dans la lumière admirable d'une matinée marine.

Les voyageurs, en effet, ne visitent guère Ustica. Qu'a-t-elle, du reste, à leur offrir ? Elle ne contient ni ruines, ni curiosités. En vain les Bædeker aver-

tissent que le géologue peut y étudier d'intéressantes cavernes et qu'on y rencontre beaucoup de coquillages fossiles. Cette promesse ne suffit pas à attirer les touristes, pas plus que l'assurance qu'il s'y trouve deux montagnes, la Falconiera, à l'est, et la Quadriga di Mezzo, à l'ouest. Il est juste d'ajouter comme raison à cet isolement qu'Ustica sert de lieu de déportation. Qu'importe, cependant, l'air y est-il moins pur, le soleil moins doux? Elle m'a semblé belle cette Ustica, aperçue un moment au-dessus des flots bleus. Elle était pour moi l'annonce de la terre proche. Je l'ai saluée avec joie à l'horizon avant que s'y dessinât la côte merveilleuse où rit Palerme et sa Conque d'Or.

Aussi reste-t-elle liée dans mon esprit au souvenir d'heures déjà lointaines, mais toujours délicieuses. Son nom sonore et rauque évoque dans ma mémoire toute la Sicile. D'autres noms se mêlent au sien, et chacun d'eux suscite à mes yeux quelque éclatante et vive image de beauté.

C'est une très ordinaire rue de faubourg qui conduit de Palerme au cloître et à l'église de Monreale. Un tramway électrique la parcourt entre des maisons sans caractère. Ce n'est plus la Palerme hautaine et noble, avec ses palais à fenêtres grillées, ses carrefours ornés de statues, son air de ville

orgueilleuse et grave. Ici, c'est une Palerme populaire et pauvre qui se continue de chaque côté de la route et disperse, devant la voiture qui nous mène, sa marmaille déguenillée.

Ce n'est que lorsqu'on arrive à Rocca que le chemin se relève et commence à monter en lacet. Le long de sa pente rapide des jardinets en terrasse dominent la route. Parfois, à un tournant, se dresse quelque fontaine de style baroque. Bientôt les rampes deviennent plus abruptes. Les cailloux roulent sous les pas de chevaux. L'attelage souffle. Soudain, l'on se trouve sur la place d'une petite ville. L'air est pur et le ciel clair. C'est la fin d'une belle journée. Les cloches sonnent au double campanile. Les hautes portes de bronze sont ouvertes.

Elle est vaste et magnifique, cette cathédrale de Monreale. Ses dix-huit colonnes de granit soutiennent fièrement sa voûte en ogive. Au moment où nous entrons, on célèbre un office. L'immense nef, toute retentissante de chants, vibre harmonieusement en sa noble architecture, mais ce ne sont pas ces voix qui la rendent vivante, ce sont les personnages sacrés des mosaïques qui l'animent de leurs poses variées et de leurs costumes aux couleurs éclatantes. Leur nombre étonne, mais comme on les comprendrait mieux si l'on pouvait les contempler dans le silence ! Ces cloches et ces cantiques troublent la rêverie et dérangent le mystérieux langage de gestes et d'attitudes

que parlent dans la pierre colorée ces apôtres, ces patriarches et ces saints...

Aussi, est-ce dans le cloître, qui est proche de l'église, que nous sommes allés attendre que la cérémonie fût terminée. Peu à peu, en effet, les cloches se ralentirent et cessèrent de sonner. Sans doute, l'office était fini. La vaste nef solitaire était redevenue silencieuse. Elle devait être bien belle à présent.

Oui, mais qu'il était beau aussi ce cloître désert en son calme charmant et triste! La courbe des arceaux semblait reposer avec tant de paresse sur l'appui des chapiteaux! A un angle, la vasque d'une fontaine supportait une colonne si délicieusement torse! Au-dessus du préau, la couleur du ciel était si délicate! Il régnait là tant de paix et tant de douceur!

Nous y sommes restés longtemps et nous y serions restés plus longtemps encore si, par une porte ouverte au bout d'une des galeries, n'était venu doucement et jusqu'à nous un parfum de fleurs invisibles. Ah! qu'elles avaient raison de nous appeler vers le jardin où elles poussaient! Il n'était pas grand, certes. D'humbles allées entouraient ses modestes plates-bandes. Une balustrade de pierre le bornait et invitait à s'accouder.

N'est-ce pas un des charmes du voyage que d'y rencontrer parfois, par hasard, un de ces lieux où

l'on voudrait demeurer toujours? Leur vue procure à l'esprit en curiosité une impression de repos précieuse et inattendue. La vie un peu errante et inquiète que l'on mène vous fait goûter d'autant mieux ces rapides désirs de séjour. Tout à l'heure, on cherchait la nouveauté, maintenant on ne peut plus détacher ses yeux du spectacle qui les ravit. Un mystérieux attrait retient et enchaîne soudain. Certaine couleur du ciel, certaines formes des choses, un point de la vaste terre est devenu, en une minute, et à jamais, cher et familier.

C'est ce que j'ai éprouvé dans ce petit jardin de Monreale où, comme d'un balcon suspendu, l'on découvrait le plus beau et le plus doux paysage, cette verte vallée de la Conque d'Or qui, de là, s'étend vers Palerme et la mer, et d'où montait, dans l'air pur et tendre du printemps de Sicile, l'odeur déjà nocturne des orangers.

Je n'ai pas ressenti, à Taormine, ce plaisir si doucement mêlé de regret du petit jardin de Monreale. Il y a des lieux qui, pour admirables qu'ils soient, ne font qu'intéresser les yeux sans toucher le cœur. Ils se fixent dans le souvenir sans que rien s'ajoute à leur beauté. On retient l'ordre de leurs lignes, l'éclat de leurs couleurs. On leur sait

gré d'exister, mais on n'a pour eux ni tendresse ni prédilection. C'est ainsi que j'ai conservé dans ma mémoire la magnificence élégante du paysage taorminien.

Nul doute, néanmoins, qu'il ne soit un des plus nobles et des plus parfaits que l'on puisse rêver. Ne suffirait-il pas, d'ailleurs, pour en attester la noblesse, que les Grecs l'aient choisi pour y situer le théâtre dont les ruines s'y voient encore? Elles nous affirment en quelque sorte par leur présence l'harmonie naturelle de ce qui les entoure.

Elles font plus encore cependant; elles donnent au site, dont elles complètent la splendeur lumineuse et linéaire, un accent particulier. Elles nous procurent en effet cette émotion forte et amère que nous communique le spectacle de toute destruction. Ces marbres épars, ces colonnes renversées, ces arcades rompues suscitent dans l'esprit une invincible mélancolie. L'impression de tristesse grave qui se dégage de ces débris est même presque indépendante des souvenirs qui s'y rattachent. Qu'ils aient été un temple, un théâtre ou un palais, les restes de quelque chose qui fut grand nous émeuvent presque également. Ils nous parlent le même langage ; ils nous offrent la même leçon.

C'est à quoi je réfléchissais, par cette éclatante après-midi de Taormine où j'avais cherché contre le soleil l'abri d'un mur à demi éboulé. Jadis, il y a très longtemps, des hommes s'étaient arrêtés en

ce même lieu. Ils avaient contemplé le magnifique panorama de la côte sicilienne. Comme aujourd'hui, l'Etna se dressait dans ce même ciel étincelant, et ils avaient choisi cette place pour y élever la scène où devait retentir la voix éternelle des poètes. Ils avaient voulu le monument digne des hôtes qu'il attendrait et des légendes héroïques ou divines qu'on y devait célébrer. Pour cela, ils avaient creusé le roc et fouillé la terre. Ils avaient employé à cette œuvre le calcul et la force. Ils en avaient étudié les dimensions et la forme. Ils avaient accumulé là les matériaux les plus solides et les plus précieux. Et tout leur effort avait été vain!

Le temps en a eu raison, comme il a raison de tous les ouvrages humains. Il a disjoint les gradins, ébranlé les colonnes, effrité les marbres. Il a fait le silence où retentissaient les paroles des Dieux et des Héros, où se lamentaient et s'exaltaient la plainte et la colère du Chœur. Les mots sonores et harmonieux qui portaient aux spectateurs l'ivresse tragique ou joyeuse de leurs rythmes ont perdu eux-mêmes leur pouvoir. Le langage qu'ils constituaient est devenu, sinon une langue morte, au moins une langue endormie. Elle sommeille sous les signes muets de l'écriture, et, si une voix la réveillait et en faisait résonner les syllabes oubliées, l'écho même de ce lieu n'en reconnaîtrait plus le sens et n'en retrouverait plus l'accent dans les bouches nouvelles qui ne feraient qu'offenser d'une

rumeur barbare la solitude lumineuse de l'antique théâtre de Taormine.

Pendant que j'écris ces pages et que j'essaie d'évoquer l'éloquente Taormine et de retrouver dans mon souvenir l'odeur des orangers de Monreale, une redoutable lueur illumine le beau ciel d'Italie. Ce n'est plus seulement la pauvre petite île d'Ustica que secoue et disloque le feu souterrain, c'est la grande Naples qu'il menace de ses ravages et qu'il couvre d'une cendre de deuil. La lave coule le long du Vésuve et s'y fraie des chemins nouveaux. Encore une fois, la dangereuse montagne gronde et rugit. Espérons qu'elle s'apaisera bientôt et qu'elle ne causera pas d'irréparables malheurs.

Certes, un volcan est un voisinage toujours périlleux, et la molle Naples doit redouter le sien. Elle doit l'aimer aussi, car il donne à son paysage célèbre son aspect particulier. Naples serait moins Naples sans cette perpétuelle menace qui la domine. La présence du danger donne du prix à la vie. Le volcan napolitain est comme les brigands siciliens, qui ajoutent au tourisme une pointe d'inquiétude savoureuse. En allant visiter les temples d'Agrigente, j'ai demandé au guide qui nous conduisait s'il n'aurait pas mieux valu se faire accompagner

par quelques carabiniers. Il a souri et m'a répondu : « Que voulez-vous, Monsieur, c'est bien difficile à dire : la route est trop sûre pour qu'il vaille la peine d'être escorté, mais elle ne l'est pas assez pour qu'il soit prudent de ne l'être pas. »

SOUVENIR D'ALSACE

Nous avions causé longuement, un ami et moi, de l'abbé Delsor et des choses du jour. Il me dit :

« J'ai eu sept ans durant l'hiver de 1870. Cette époque déjà lointaine de ma vie m'a laissé des souvenirs peu nombreux, mais extrêmement précis. Ils consistent en quelques impressions et quelques spectacles que je ressens et que je revois toujours avec une netteté singulière. Voici l'un de ceux qui se détachent le plus vivement sur le fond indistinct et confus de mon enfance.

« Je suis à une fenêtre, le visage tout près de la vitre froide, car au dehors il gèle. C'est l'hiver. De cette fenêtre, j'aperçois une place où aboutit une rue perpendiculaire. C'est vers l'extrémité de cette rue que je regarde et que je sais qu'il faut regarder. C'est là que je verrai ce qu'on attend et ce que j'attends. J'ai le sentiment qu'il va se passer quelque chose d'extraordinaire, et, derrière ma vitre, je continue à regarder. Il y a, au bout de la rue, des groupes de gens arrêtés. Soudain, ils s'agitent et

se dispersent. Plus personne. Tout à coup apparaissent des têtes de chevaux. Les cavaliers tiennent à la main une lance où flotte un petit drapeau... J'entends encore le bruit sec des sabots sur les pavés, dans le grand silence, auquel succède un autre bruit, aigu et sourd à la fois, lointain, qui se rapproche et éclate, fort et strident, en même temps que se montrent les premiers casques à pointes... Ces soldats, ces tambours, ces fifres, tel est le souvenir que j'ai gardé de l'entrée des Prussiens dans la petite ville où j'habitais, lorsque je venais d'avoir sept ans.

« Sans comprendre exactement les événements qui avaient amené là ces nouveaux venus, je savais fort bien qu'ils étaient l'ennemi. C'était lui, en effet, mais un armistice, qui venait de se conclure et qui annonçait la fin de la guerre, rendit sa présence plus incommode que dangereuse. Elle ne se manifesta, au moins pour moi, que par le bruit quotidien des tambours rauques et des fifres perçants qui, devant nos fenêtres, sur la place, réglaient le pas des exercices militaires, et par l'intrusion, dans la maison, d'une douzaine de gaillards bottés et casqués, sentant le suif et le cuir, qui étrillaient leurs chevaux dans la cour et passaient leur temps à la cuisine, où ils engouffraient d'énormes pitances arrosées de nombreuses bouteilles. D'assez bons diables, en somme. Quelques-uns voulaient se familiariser avec le petit garçon qui leur rappelait peut-

être des affections laissées au pays, mais, pour moi, ils étaient toujours l'ennemi. J'avais cependant d'eux moins de crainte que de méfiance. Il me semblait qu'ils étaient là moins pour faire du mal que pour prendre quelque chose.

« Cette dernière impression tenait à un petit fait dont je me souviens fort bien. Il y avait sur le rebord d'une des fenêtres de la maison quelques vieux pots de fleurs, et je savais qu'au fond de l'un d'eux, sous la terre, on avait caché par précaution une somme d'argent. Elle était là, à l'abri d'une tige de géranium desséchée. Le pot mystérieux se trouvait le troisième de la rangée. Je le considérais souvent, très fier de connaître ce grand secret. Il me donnait l'idée que mes jouets n'étaient peut-être pas en sûreté et j'aurais voulu pour eux une cachette aussi bien choisie que ce vieux pot de terre rouge, à l'abandon, sur l'appui d'une croisée. »

« Vingt ans plus tard — reprit-il après un silence — je savais depuis longtemps pourquoi ces hommes à casques pointus étaient venus, lorsque j'étais enfant, dans cette petite ville de France. Je savais qu'en quittant notre sol ensanglanté ces étrangers en avaient arraché deux lambeaux meurtris. Deux de nos plus belles provinces étaient maintenant allemandes tout en restant françaises de

cœur et de souvenir, et j'éprouvais de ce deuil ce qu'en éprouvaient tous les Français de mon âge. Je n'étais point un « chauvin » si vous voulez, mais je pensais que la force ne crée pas un droit définitif. Le sort de nos provinces perdues me semblait digne de pitié. Je lisais beaucoup Michelet. Vous connaissez son « Tableau de la France ». Il y peint d'une façon admirable le visage terrestre de la patrie. Il me semblait y voir la double cicatrice dont l'avait marqué le fer étranger.

« Ce fut dans ces sentiments que l'occasion s'offrit à moi d'un voyage et d'un séjour en Alsace. Des amis m'invitaient à passer l'été dans une habitation qu'ils possédaient dans la montagne vosgienne. A cette époque, il fallait un passeport. Cette contrainte, c'était un premier avertistissement qu'on vivait là-bas sous la loi du plus fort. J'en ressentis l'amertume et je me préparai à l'émotion de franchir la nouvelle frontière et de mettre le pied sur le sol conquis.

« Pour se rendre où je devais aller, on quittait le chemin de fer à Belfort et l'on faisait le reste de la route en voiture. A mi-chemin, la frontière. C'était auprès d'un village, dont je revois encore les pauvres chaumières. A quelques centaines de mètres, un poteau noir et blanc annonçait la fin de la terre française.

« Certes, l'impression que j'éprouvai fut pénible. Quoi, auparavant, tout ce beau pays qui s'étendait

devant moi, cette plaine fertile, ces montagnes qui s'élevaient à l'horizon étaient à nous! Mais, l'avouerai-je, mon émotion était moindre que je l'avais prévue, plus volontaire qu'instinctive. J'étais très jeune et très sensible à l'aspect des choses, et celles qui m'environnaient me plaisaient infiniment. Le paysage était charmant et ensoleillé. Il faisait beau. Un vallon se creusait entre des pentes boisées. Au penchant de l'une d'elles apparaissait, parmi les sapins, la maison où l'on m'attendait. J'allais y retrouver des figures amies. Mon malaise passager se dissipait. Cette douce journée ne promettait-elle pas un bel été ?

« Il fut, en effet, d'une douceur singulière. Le jardin embaumait de roses ; les sentiers des champs menaient vers l'ombre des bois. Nous parcourûmes en de longues promenades la vallée et la montagne. Nous aimions ces horizons soudains et inattendus, la solitude, l'air pur de la hauteur, le parfum résineux des sapinières. Personne ne troublait nos courses tranquilles. J'oubliais que ce sol, que foulaient joyeusement mes pas, était un sol asservi, et il ne fallait rien moins, pour me le rappeler, que la rencontre, au détour du chemin, de douaniers allemands, qui, deux à deux, leur fusil sur l'épaule, une fleurette au coin de la bouche ou une baguette à la main, nous saluaient en passant d'un pacifique bonjour. »

★

« Cependant — continua-t-il — les chaleurs de l'été finissant, on songea à quitter la montagne pour la plaine. Dans une des petites villes qui la parsèment, entre le Rhin et la chaîne des Vosges, mes hôtes possédaient une vieille demeure de famille. Ce fut là que nous nous transportâmes. Le temps des chasses était venu. Tandis que les fusils abattaient les lièvres et les perdrix, je pris l'occasion de ce divertissement, où j'avais peu de goût, pour continuer mes promenades. A mesure que je la visitais mieux et que mes excursions s'étendaient, mon affection augmentait pour cette contrée si riche et si pittoresque et pour ses aspects divers. En même temps que ses campagnes, je fréquentais ses villes. Colmar me retint par son musée où les bois naïfs et anguleux de Martin Schœngaüer voisinent avec les deux chefs-d'œuvre de Mathias Grunwald, sa *Crucifixion*, si prodigieusement tragique, et sa *Résurrection*, plus prodigieuse encore, car il est plus facile de représenter la mort que de peindre l'immortalité.

« Strasbourg m'offrit sa cathédrale merveilleuse, massive et empourprée. Ce fut au haut de sa flèche que se précisa un sentiment, qui peu à peu croissait en moi depuis que j'avais délaissé les champs et les montagnes pour les villes. J'y avais éprouvé

le contact direct et brutal avec la conquête. Le joug militaire s'y montrait dans toute sa rudesse. Le vainqueur faisait parade de sa victoire. Strasbourg regorgeait de soldats. Sur le trottoir, on se heurtait à leur foule mouvante. Il fallait subir leur coudoiement continuel. C'était pour fuir cet ennui que j'étais monté à la flèche ; il me semblait que j'y respirerais plus librement que dans les rues sonores du pas éperonné des officiers et du grincement des sabres sur les pavés. J'avais donc grimpé les nombreuses marches qui mènent à la plate-forme. On débouchait là en plein ciel. En bas, Strasbourg s'étendait. Je regardai longuement la captive. La ceinture de ses fortifications la serrait d'une boucle de fer. Ses bastions, ses forts, ses retranchements dessinaient autour d'elle leur cercle indestructible, et cet appareil de défense avait je ne sais quoi de durable, de définitif et de douloureux.

« Telle était l'impression de malaise et d'énervement que je rapportais de cette visite en revenant chez mes amis. Je me réjouissais de les retrouver après cette courte absence. Je rentrais de chez l'Ennemi. La vieille demeure montrait son haut toit, ses larges fenêtres. Les arbres du jardin dépassaient les murs de leurs cimes encore vertes. J'entrai. Dans la cour, au milieu d'un groupe de cavaliers casqués, un gros homme en uniforme descendait de cheval et je le vis pénétrer dans la maison... Un corps de troupes allemandes manœuvrait aux envi-

rons. Mes hôtes étaient désignés pour loger le général. C'était lui qui venait de mettre pied à terre. Je pensai à son large dos, à ses jambes lourdes, à sa nuque rouge. Je le détestai violemment.

« J'avais tort. Le général X... était un homme bien élevé. Il occupait avec ses aides de camp un pavillon isolé où il ne rentrait guère que pour se coucher. Il se comportait avec réserve et politesse. Durant son séjour, il trouva même l'occasion de rendre à ses hôtes quelques menus services, si bien que, la veille de son départ, il fut invité à dîner. Il accepta.

« Son entrée dans le salon fut ponctuelle et automatique. Ses aides de camp et lui étaient en grand uniforme. Le général portait au cou une décoration. Il parlait français assez bien. Après quelques instants de conversation, on passa dans la salle à manger. Le général s'assit, déploya sa serviette et leva les yeux. Tout à coup sa grosse face eut une brusque expression de mécontentement et de colère.

« Devant lui, sur le mur de la salle, dans un haut cadre doré, se dressait une figure peinte. Un portrait en pied de l'empereur Napoléon III dominait les convives et, de son regard lointain, regar-

dait l'Allemand attablé, dont les fortes mains froissaient la serviette dépliée. Il y eut un silence. Nous eûmes tous l'impression qu'allait y éclater quelque injurieux propos de soudard et de vainqueur...

« Le gros homme ouvrit la bouche. Ses yeux rencontrèrent ceux du maître de la maison. Il considéra sa carrure, le ruban rouge de sa boutonnière, l'assiette qu'il caressait doucement et qui, au premier mot, eût volé à la tête de l'insulteur, et il trempa sa cuiller dans le potage, tandis que son visage, où était apparu un instant le mauvais orgueil du vainqueur, reprenait l'expression de quelqu'un qui est bien aise de s'asseoir à une bonne table après une journée fatigante.

« Le dîner fut excellent et le général fort aimable. Il parla de sa famille, de ses enfants, de tout ce qui rapproche les hommes les uns des autres, de ce qui forme leurs préoccupations communes, de ce qui fait oublier les différences de races et de nations, mais je ne pouvais, malgré cela, m'empêcher de songer que, vingt ans auparavant, ce bon père de famille avait contribué à changer de place ces poteaux noirs et blancs qui marquent la frontière allemande et qu'en entrant en Alsace j'avais rencontrés, à quelques lieues de Belfort, dans une terre jadis française ; que c'était lui, peut-être, qui avait amené des soldats jusqu'à la lointaine petite ville, où, enfant, je les avais vus, d'une fenêtre,

un matin d'hiver, quand j'avais sept ans, défiler au son des tambours et des fifres, et que ces défaites et ces maux de ma patrie avaient été pour la sienne des joies et des victoires... »

Mon ami s'était tu un instant. Il ajouta :

« J'ai oublié le nom du général et celui d'un de ses deux aides de camp. Quant à l'autre, c'était un grand blond qui parlait beaucoup de Paris. Il s'appelait M. de Schwartzkoppen. »

1904.

LES DERNIÈRES LETTRES

L'été nous rend momentanément une habitude que nous sommes en train de perdre, je veux dire celle d'écrire des lettres, qui sera, sans doute, dans quelques années, une coutume que nous nous souviendrons mélancoliquement avoir pratiquée jadis. Ce n'est point que dans la vie quotidienne nous ne recourions encore continuellement aux services bienveillants, mais irréguliers de la poste. En effet, nous timbrons beaucoup d'enveloppes, mais ce qu'elles contiennent n'a plus qu'un rapport bien indirect et bien lointain avec ce que doit être une lettre au sens propre et traditionnel. L'art épistolaire se perd, car il n'a presque rien de commun avec l'emploi usuel que nous faisons du papier pour convenir, par écrit, d'une rencontre ou d'un dîner. Encore ce moyen de s'entendre cède-t-il peu à peu la place à d'autres plus brefs et plus expéditifs. La *Lettre* se meurt ; la *Lettre* est morte !

On m'a raconté que Cecil Rhodes, homme pratique et avisé, brûlait, de parti pris et sans même les décacheter, les nombreuses lettres qu'il rece-

vait chaque jour. Il les dédaignait et ne retenait de sa correspondance que les télégrammes, persuadé qu'eux seuls pouvaient lui apporter quelque chose d'intéressant et mériter d'être ouverts. Il méprisait d'avance ce que pourraient bien avoir à lui dire des gens assez nigauds pour confier leurs projets à la paresseuse et ordinaire lenteur des courriers. Il prévoyait un bavadarge inutile et s'évitait ainsi d'entrer en conversation avec des interlocuteurs qui ne savaient point parler net et avec une promptitude toute électrique.

Sans être des Cecil Rhodes, nous suivons involontairement son exemple et son usage. Le télégraphe et le téléphone deviennent les moyens de communication exclusifs et seront de plus en plus l'unique mode de s'entretenir à distance. A ce moment la littérature épistolaire aura vécu, et cette fin aura des conséquences peut-être regrettables. Dans quelques années le roman par lettres sera un artifice de composition anachronique et purement conventionnel. Ce genre, à qui nous devons *la Nouvelle Héloïse* et *les Liaisons dangereuses*, les *Peints par eux-mêmes*, de M. Paul Hervieu, ou *le Songe d'une Femme*, de M. Remy de Gourmont, aura fait son temps et ne sera plus du nôtre. Verrons-nous alors le roman par petits bleus ou la nouvelle par cartes pneumatiques? Les grands hommes ne laisseront plus de correspondance, et quand, pour peindre un monde nouveau, nous sera

né un nouveau Balzac, publiera-t-on après sa mort le recueil complet de ses messages téléphoniques ou un choix de ses meilleurs télégrammes?

Je m'occupais à penser ainsi par divertissement et par oisiveté, car il est amusant de mêler au plaisir d'un voyage des pensées vaines et inutiles. J'avais quitté Paris pour prendre quelques jours de repos. La France est vraiment un pays charmant à parcourir. On y est sûr, à chaque pas, de paysages délicieux ou beaux. Il est rare aussi qu'une de nos villes ne contienne quelque monument curieux, quelque débris d'histoire qui fasse rêver. Que de rencontres agréables pour qui voyage! Ce fut ainsi que je me trouvai un matin dans la petite cité bretonne de Vitré, au milieu de ses maisons baroques et biscornues qui dégringolent ses rues en pentes, et ce fut là que me vint à l'esprit le souvenir d'une dame du temps passé qui fut, de son temps, une grande écriveuse de lettres et qui y gagna d'être un grand écrivain.

Ce vieil usage avait du bon puisqu'il lui valut l'immortalité sans qu'elle y prît garde et puisqu'il nous a conservé, de quelqu'un qui n'est plus depuis deux cents ans, une image assez forte et assez nette pour que nous la voyions encore vivre en notre mémoire, surtout quand nous y aide quelque

circonstance. On ne peut guère passer par Vitré, en effet, sans penser à cette belle et honnête Mme de Sévigné, qui y séjourna à plusieurs reprises et qui data de son château des Rochers, voisin de là, quelques-unes de ces lettres, parvenues à nous, comme pour nous montrer ce qu'était cet art d'écrire auquel les femmes renonceront les dernières ou seront les premières à revenir.

La route qui mène de Vitré au château des Rochers est unie et douce. Certes, elle n'a plus rien des mauvais chemins d'autrefois, où se hasardait Mme de Sévigné pour se rendre à sa solitude de Bretagne. Les grands carrosses de jadis ne risqueraient plus de s'embourber aux ornières. L'antique guimbarde qui me conduit ferait pauvre mine à côté de l'ample attelage qui amenait le bon M. de Coulanges tenir compagnie à sa nièce, mais elle va tout de même au trot de son cheval maigre. La campagne est verte, saine et tranquille. L'horizon est gracieux et modéré. On longe des haies et voici les arbres d'un parc. Une terrasse domine la route qui tourne en contre-bas. Une large pelouse d'herbe brûlée par le soleil s'étend ; au bout se dresse, parmi de beaux arbres qui l'ombragent, une vieille demeure de pierre grise. Ses hauts toits bleuissent d'ardoises. L'aspect du lieu est calme, grave, et de bon accueil. Les tourelles du château ont un air pacifique. Le corps du logis est assez vaste. C'est une solitude, mais une solitude agréa-

ble, juste ce qu'il fallait à l'aimable femme qui s'y retirait, non par goût, mais par devoir, à des temps prévus et réglés, pour y mettre de l'ordre dans ses comptes, vérifier l'état de ses terres, respirer à l'aise, soigner son corps, lire, se promener, écrire des lettres et prier Dieu.

La chapelle touche le château. C'est une grosse tour, ronde et basse, au toit bossué. Le tableau d'autel porte les armoiries familiales. Le meuble de l'oratoire est simple. On n'entend d'autre bruit que le balancier de l'horloge qu'on ne voit pas. Elle est placée au-dessus, sous le comble. Son mouvement rappelle que le temps passe et qu'il en a passé depuis l'époque où la bonne Sévigné s'agenouillait là. Elle devait venir à la chapelle par le jardin, un beau jardin à la française, qui a gardé son ancienne disposition. C'est sur ce jardin que donnait de plain-pied la chambre de la châtelaine. On y a rassemblé quelques portraits. Un grand lit d'autrefois y occupe une large place avec sa courte-pointe de soie jaune que Mme de Grignan broda, dit-on, de ses mains. Çà et là, quelques fauteuils.

Une vitrine montre des papiers jaunis; au bas de l'un d'eux, en hauts caractères un peu penchés, se lit le nom célèbre qui a signé tant de lettres spirituelles, tendres, maternellement passionnées, rieuses et charmantes, qui sont dans toutes les mémoires, ces lettres qu'elle écrivait, selon l'occasion

de l'heure ou du jour, le souci du moment, avec cette verve qui n'est qu'à elle, qui va du bavardage à l'éloquence par toutes les nuances de la grâce et de l'esprit, et qui conservent dans l'imprimé je ne sais quoi d'éternellement imprévu et de délicatement improvisé. De ces lettres, quelques-unes furent écrites ici même, entre ces quatre murs, les yeux à ce jardin familier, l'oreille au son de la grosse horloge de la chapelle qui donnait le signal d'ajouter le post-scriptum, de sceller le pli et de le remettre au courrier qui devait l'emporter à travers la France ; elles le furent sur cette même table qui est encore là aujourd'hui et où s'inscrivent au registre ouvert à cette intention les visiteurs des Rochers, venus rendre hommage à celle qui personnifie cet art aimable et suranné qui retrouve parmi nous, à la faveur de l'été, un regain momentané puisqu'il est, si je puis dire, l'art de l'absence, et l'absence est un état qui devient déjà de plus en plus rare, car déjà la voix de ceux qu'on quitte nous parvient à distance, et on inventera bien quelque photographie merveilleuse des corps et des pensées qui nous rendra inévitablement et partout présents les uns aux autres.

J'ai toujours aimé les lieux qui nous rendent plus vives des présences illustres et passées, et j'en

ai fréquenté avec soin un certain nombre. C'est un plaisir d'émotion toute particulière et qui a son prix. Je l'ai ressentie aux Rochers, mais j'y ai éprouvé aussi que le souvenir d'une Sévigné est plus sympathique qu'attrayant. On s'intéresse plus à elle par raison et par convenance que par tout autre sentiment. Cette espèce d'indifférence affectueuse vient sans doute de ce que sa vie et son caractère manquèrent de romanesque. L'irréprochable et charmante femme qu'elle fut inspire plus d'estime que de curiosité. On est bien aise que ses Rochers aient été un endroit agréable et commode à habiter. On en goûte une sorte de satisfaction amicale, et on s'en tient là. D'ailleurs, cette place ne sert qu'au décor de sa vie. Mme de Sévigné n'est pas d'ici. Elle y vint, l'esprit tout fait et le cœur tout formé.

Quelle différence avec ce qu'on peut éprouver, à quelques lieues de là, à Combourg, quand on voit au-dessus du village qu'il domine de sa masse solide et romantique, se dresser le château où Chateaubriand vécut les années les plus troublées et les plus pathétiques de sa jeunesse ! Comme aux Rochers pour Mme de Sévigné, on montre à Combourg la chambre de Chateaubriand : elle est étroite, nue, creusée dans les épaisses murailles de pierre de la haute tour féodale. C'est un nid de granit d'où prit son vol cette âme orageuse et sublime. Ce fut là qu'elle se nourrit de ses premiers rêves.

Tout ce qu'on voit à Combourg garde je ne sais quoi de grave et de solennel d'avoir servi aux songes d'une telle adolescence.

L'air, les pierres, les arbres sont vénérables. L'étang aux eaux plates et endormies mire encore la mélancolie de René. Les hirondelles qui coupent le vent de leurs ailes tranchantes semblent encore celles qu'il voyait s'enfuir avec l'automne. Toutes ces choses restent plus belles d'avoir été vues par des yeux qui en conservèrent une image de beauté et d'amertume. C'est d'elles que data cette vie prodigieuse qui remplit de son récit pompeux et exalté les six volumes des *Mémoires d'outre-tombe*, ce livre toujours étonnant de grandeur, d'orgueil et de tristesse, ce livre qui n'est qu'une longue lettre que Chateaubrian décrivit directement, du haut de sa gloire, à l'adresse de la postérité.

JULIEN ET SON MAITRE

Tout n'est-il pas précieux, qui nous rappelle, d'une façon ou d'une autre, le souvenir des grands hommes? De là cette curiosité qui nous mène aux lieux qu'ils ont habités, qui nous retient devant les objets qui leur ont appartenu. Ainsi, nous lisons avec plaisir les livres où parlent d'eux ceux qui furent leurs contemporains. Quand un de ces contemporains demeure le nôtre et survit assez au célèbre disparu pour que son témoignage en prenne quelque chose de rare et de presque unique, avec quel intérêt passionné et respectueux ne l'écoutons-nous pas ?

Cet intérêt même, il faut le dire, a quelquefois de singulières conséquences. Certes, parmi ces témoins du passé, nous préférons celui qui a vécu dans l'intimité du personnage sur qui il nous peut renseigner. Nous souhaitons qu'il ait été, par son caractère et sa situation, en état de bien pénétrer ce compagnon illustre ou ce maître glorieux, mais notre goût pour ces confidences rétrospectives est

néanmoins si vif que nous nous contentons aussi de plus humbles apports à notre curiosité admirative.

Qu'un Paul de Musset, par exemple, nous conte, en un livre charmant, la vie de son frère Alfred, nous voilà ravis, mais nous ne serons pas mécontents non plus d'entendre la vieille gouvernante du poète des *Nuits* nous dire ce qu'elle aura retenu durant son séjour chez l'écrivain, de ses allures, de ses habitudes et de ses façons. Nous avons eu, il y a quelques années, dans les journaux les interviews de cette respectable ménagère. Voici aujourd'hui, dans un petit ouvrage paru récemment, les souvenirs du brave Julien, qui fut domestique de M. de Chateaubriand.

Il faut reconnaître que Julien ne nous apporte sur le grand Breton qu'il eut l'honneur d'approcher aucune révélation inattendue et aucun détail bien nouveau. En bon serviteur, il n'a pas jugé convenable d'être indiscret, même au profit de la postérité. Il a été fidèle au secret professionnel. A l'imitation de son maître, il n'a pas écrit de *Mémoires d'outre-tombe*. Il s'est contenté de rédiger un *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. C'est ce document curieux que nous offre un jeune érudit, M. Edouard Champion, et qu'il commente dans une amusante préface. J'y vois bien quelque irrévérence envers le plus grand des romantiques, mais M. de Chateaubriand lui-même ne s'en offenserait pas. D'ailleurs

n'est-ce point lui qui nous a révélé le premier l'existence de Julien et de son itinéraire ?

« Julien, mon domestique et compagnon, a, de de son côté, fait son itinéraire auprès du mien », écrit M. de Chateaubriand, dans un passage de ses mémoires, à propos de son voyage en Terre Sainte. A cette mention, déjà si honorable, l'illustre pèlerin ajoute la citation de plusieurs fragments des notes en question. Il y a même un endroit où il convient que la prose de Julien vaut mieux que la sienne. On ne saurait pousser plus loin la politesse. Chateaubriand est plein d'indulgence pour ce confrère improvisé. Il est vrai que leurs deux génies ne peuvent se nuire. Ils ne se ressemblent pas tout à fait.

Celui de Chateaubriand est trop connu pour que j'essaie de le définir, mais celui de Julien vaut la peine qu'on en dise quelques mots. Julien est réaliste. Sa préoccupation principale est d'être exact. Il rapporte les événements en leur ordre et à leur date. Il n'embellit rien et il n'invente pas. Il faut, pour inventer et pour embellir, une sorte d'esprit qu'il n'a point et que, peut-être bien, il dédaigne ; il faut ensuite n'être pas complètement satisfait de ce qui vous arrive et de ce qu'on voit, et Julien n'est mécontent ni de l'un de l'autre. Il n'a pas de

déceptions, n'ayant pas d'idée préconçue. Il ne s'exalte pas et ne se monte point la tête, qu'il a bonne, mais qui est une tête ordinaire et celle de sa condition. Aussi ne s'exagère-t-il ni les plaisirs, ni les dangers du voyage, il se borne à les constater impartialement. Des villes où l'on séjourne et des pays que l'on traverse, il dit juste ce qu'il lui en semble. C'est un homme simple.

Il a son devoir et ses soins, et s'en explique sans embarras. Il reste dans sa sphère. Le logis, les provisions, les bagages, le concernent plus spécialement. Il y veille. Ce qui ne l'empêche pas de regarder autour de lui. Il remarque à sa façon et dans sa mesure. Tel costume, tel usage, tel aspect le frappent. Il les note. Il est Julien, comme Chateaubriand est Chateaubriand.

Il est plus même, et c'est par là qu'il vaut. Il est représentatif. Il incarne un des deux points de vue humains dont son maître résume l'autre. Julien est réaliste, pratique, terre à terre, comme M. de Chateaubriand est imaginatif, rêveur, idéaliste. Toutes proportions gardées, il y a entre eux la même espèce de différence qu'entre Sancho Pança et Don Quichotte. L'un porte la lance, l'autre la besace. M. de Chateaubriand va aux Lieux Saints. Julien ne va qu'à Jérusalem. D'ailleurs, ils s'accordent fort bien. Chacun reste dans sa nature et se conforme à son génie, l'un à sa chateaubriance, l'autre à son julianisme.

Il y a des julianistes, et ils sont nombreux. Aussi je ne doute pas qu'on ne puisse préférer l'itinéraire de Julien à celui de Chateaubriand. On trouverait dans le premier de ces deux ouvrages une simplicité, une bonhomie, une naïveté qui manquent sûrement au second. Je ne suis pas bien certain, par exemple, qu'un Stendhal, qui détestait les phrases sonores et le lyrisme romantique, n'eût pas été de ceux qui eussent pris un vif plaisir au récit de Julien. Ses fautes de français et d'orthographe n'eussent point effarouché le paradoxal ironiste qui proclamait le Code civil bien écrit. Du reste, n'eût-il point pensé ainsi véritablement qu'il eût été très capable de le feindre par affectation. L'auteur de *Rouge et Noir* se croyait en effet un réaliste strict, quand il n'était qu'un romantique minutieux, mais l'esthétique de Julien l'eût enchanté, comme plus conforme à ses principes littéraires que celle du chantre d'Atala.

Mettons-les en présence dans un passage au hasard des deux itinéraires, et ce contraste fondamental apparaîtra.

Voici, par exemple que, dans l'Adriatique, une tempête assaille le navire qui porte nos voyageurs. Julien la subit courageusement. Il constate que la mer est grosse et le vent furieux. Comme l'équi-

page est insuffisant, il faut aider à la manœuvre, Julien s'y prête de bon cœur et met bravement habit bas. Le moment est dur, mais, en somme, comme il le dit dans son humble langage, « le danger est plus effrayant par l'idée qu'on se forme que d'y être exposé ». Telle est la tempête de Julien.

Celle de M. de Chateaubriand est plus grande et plus grandiose et il en dessine un tableau plus coloré. Il remarque tout d'abord « cette petite lumière que l'on suspend, dans la chambre du capitaine, au pied d'une image de la sainte Vierge », puis la mer s'enfle, le vent mugit, et voici la prière des matelots qui s'élève, au milieu des torrents de pluie et des coups de tonnerre. Telle est la tempête de M. de Chateaubriand.

Elles sont toutes deux vraies, ces deux tempêtes, et chacun des spectateurs a vu dans la sienne ce qu'il était capable d'y voir ! Il en sera de même dans tous les endroits où l'on s'avisera d'opposer les deux textes et c'est cette divergence qui rend leur lecture instructive. Cette double et contraire tendance de l'esprit des hommes, dont je parlais tout à l'heure, s'y montre partout nettement. Il ne faut jamais perdre une occasion de la signaler et d'y revenir, car c'est elle qui sépare l'humanité en deux groupes irréconciliables.

Elle apparaît ici en un contraste amusant et, pour une fois, j'ajouterai dans sa juste hiérarchie,

car, de même que la réalité ne doit être que la servante de la poésie, Julien n'est-il pas le serviteur de M. de Chateaubriand ?

Il serait dommage que l'itinéraire de l'honnête Julien servît à autre chose qu'à ce que je viens de dire et que, de quelques petits désaccords de dates et de faits entre le maître et le valet, on en conclue par trop en faveur de l'un et au détriment de l'autre. Ce serait d'ailleurs offenser les mânes de ce brave garçon qui semble avoir été fidèle, dévoué et point sot, car, enfin, pris en lui-même et dégagé de la noble colonne littéraire autour de laquelle il s'enroule comme une branche de lierre, son petit ouvrage n'est pas sans mérite. La langue ni l'orthographe n'en sont peut-être pas irréprochables, mais il est composé avec soin et avec sérieux. Il a même je ne sais quoi de classique, car il rappelle assez le tour de récit des anciens voyageurs du dix-septième et du dix-huitième siècle.

En effet, la relation de voyage, telle que l'entendaient les Chardin, les Tavernier ou les Cook, ne se souciait guère de littérature. On narrait, rapportait, décrivait sans recherche et sans ornement. L'important, pour ces voyageurs d'autrefois, était de consigner le plus de renseignements qu'ils pouvaient sur les pays qu'ils parcouraient, d'en retenir

les usages, les coutumes, les religions, les industries et les singularités. Ils y ajoutaient les péripéties et les événements de la route. C'est ce que fait Chardin en Perse ou Tavernier aux Grandes Indes. C'est ce que fait Julien, et, s'il est inférieur à ces illustres devanciers, la faute en est au sujet de ses récits.

Au lieu d'être allé à Constantinople, à Jérusalem ou à Tunis, qu'il se fût embarqué pour des mers lointaines et des terres inconnues, il aurait su, aussi bien qu'un autre, en raconter les particularités et les prodiges ! Au lieu de l'Itinéraire de Julien, nous aurions les Voyages de Julien, qui seraient peut-être un livre estimé et conservé en bonne place dans les bibliothèques. Le Destin en a disposé autrement. La gloire de Julien n'en est pas moins durable. Le voilà classé au rang des serviteurs célèbres. « Julien, qui ne se perd pas dans les nues... », disait de lui son illustre maître, qui s'y perdait volontiers, car il y voyait, lui, les formes insaisissables et mouvantes de ses désirs et de ses rêves.

1904.

UNE VISITE AU LABYRINTHE

Elle a subi un siège plus long que celui de Port-Arthur, cette petite ville marine qui montre à nos yeux, en ce beau matin de juin, ses antiques murailles, ses maisons blanches et son port que défend toujours la vieille forteresse vénitienne où l'on distingue, sur une plaque de marbre incrustée dans sa pierre jaune, l'emblème ailé du Lion de Saint-Marc. Les Turcs ont assiégé pendant plus de vingt ans cette Candie qui, une fois prise, resta musulmane jusqu'à nos jours, depuis le 4 octobre 1669, où elle tomba aux mains des infidèles, malgré la flotte que Louis XIV envoya à son secours, malgré le courage du duc de Beaufort, qui périt dans une sortie et dont le corps ne fut jamais retrouvé...

J'avais souvent désiré voir ce lieu où se passa une des plus singulières aventures de guerre du dix-septième siècle, et le hasard d'un voyage en Méditerranée m'y avait conduit, mais mes souvenirs d'histoire de France se taisaient un peu maintenant devant la beauté du spectacle naturel qui s'étendait à ma vue. L'île célèbre apparaissait dans

une lumière transparente et radieuse au-dessus d'une mer d'un bleu délicat et pur. Une haute montagne occupait l'horizon et dressait dans le ciel sa cime neigeuse. Nous croisions des barques qui sortaient du port. Leurs voiles latines s'enflaient d'un vent léger. Les galères du Roi Très Chrétien et de la Sérénissime République en durent rencontrer de pareilles qui venaient à leur rencontre, quand elles amenaient, à Candie assiégée, des renforts contre le Croissant.

Il reste peu de chose de la Candie d'autrefois dans la Candie d'aujourd'hui, sinon la vieille forteresse qui protège le môle, et les fortifications, dont une partie subsiste. Pourtant, sur une place ombragée de platanes, une fontaine rappelle la domination de Venise. Quatre lions supportent sur leur dos une vasque de marbre d'où l'eau s'écoule dans un bassin dont les parois extérieures sont curieusement sculptées de tritons et de sirènes qui dansent et jouent. Il y a beaucoup de monde sur cette place ensoleillée, une foule bigarrée et remuante qui s'agite dans la poussière, car c'est l'heure du marché. On vend des viandes, des légumes et des fruits. Les petits ânes martèlent le sol de leurs sabots durs. Il y en a qui portent de bizarres outres en peau de porc. Elles conservent encore la forme de l'animal ou en sont plutôt la caricature gonflée et distendue. L'île est fertile en vins, mais c'est de l'eau qu'il faudrait surtout aux gosiers

desséchés par la chaleur. Il fait chaud à Candie, et le minaret de la mosquée pointe dans un ciel brûlant où il semble fondre et s'amenuiser encore. Il est l'heure de chercher un peu d'ombre. Heureusement Candie a un musée, et c'est là que nous nous réfugierons.

Le musée de Candie ne paraît pas d'abord offrir un bien grand intérêt. Les premières salles contiennent quelques fragments de statues antiques. Elles s'alignent le long du mur, tristement, informes ou frustes. Elles ne sont plus de l'art et ne semblent presque plus que de la matière. Çà et là, un débris plus significatif. On reconnaît la forme d'un membre ou d'un corps, et l'on passe découragé. Mais voici une autre salle, plus vaste et garnie de vitrines; au fond, des fresques encadrées de bois attirent l'attention.

Il y a une de ces fresques qui est étrange et délicieuse. Elle représente des dauphins. Ils sont dessinés avec une exactitude savante. A côté d'eux, dans un autre panneau, est figuré un taureau. La bête fonce sur un personnage qui se trouve devant lui, tandis que, sur son dos, une sorte d'acrobate exécute une voltige aérienne. Plus loin, c'est encore un taureau ou du moins sa tête sculptée dans un bloc de gypse avec une extraordinaire

puissance. Alentour sont des urnes, des coupes, d'une forme et d'une ornementation originales, puis des bijoux curieux et ingénieusement travaillés. Enfin voici deux figurines, étonnantes, celles-là, et dont l'aspect déconcerte...

Elles sont faites de terre peinte et vernissée et ont la grandeur de poupées d'enfant. Leurs visages grossiers et expressifs minaudent. Elles portent des robes en gaîne évasée, ornées de fanfreluches et de volants et complétées par une sorte de pouf. Leur taille menue est comme serrée dans un corset. Leur corsage décolleté montre en son échancrure leur gorge ronde. Ces petites personnes ont l'air mignard et coquet. Elles sont très vieilles pourtant : elles vivaient au temps des dieux, au temps où régnait en Crète le roi Minos. Elles sont contemporaines de Pasiphaé. Elles sont les premiers témoins qui soient parvenus jusqu'à nous de ce vieil âge fabuleux et, après tant d'années, elles ont revu le jour, pimpantes et un peu prétentieuses, très fières d'être habillées presque à la mode d'hier ou d'aujourd'hui, quoique leur costume datât de bien plus de mille ans.

Et il y a encore quelque chose de plus curieux en leur rencontre, c'est qu'on peut aller voir tout près d'ici le lieu où elles habitaient. Le palais qu'elles embellissaient de leurs grâces maniérées existe encore. Il est sorti de terre avec elles. Un magicien a frappé le sol de sa baguette, et l'antique demeure du

vieux roi crétois est réapparue au jour. Les chambres où Thésée reçut d'Ariane le fil sauveur retentiront, si nous le voulons, de l'écho de nos pas. Saluons les deux petites précieuses qui nous regardent de leurs yeux d'émail et allons visiter le Labyrinthe !

Il n'y a qu'une voiture à Candie au service des voyageurs. C'est un vieux landau branlant, mais c'est lui qui nous mènera à l'une des plus curieuses découvertes de l'archéologie contemporaine. La route n'est pas très longue jusqu'à Cnossos, où sont les fouilles. Elle traverse un pays de soleil et de lumière qu'argente la pâle verdure des oliviers. Au bout d'une heure, la voiture s'arrête en plein champ au pied d'une petite éminence. Çà et là, des tranchées coupent le sol. Des files d'ânes transportent de la terre. Un sentier monte au sommet de l'esplanade. Nous sommes chez le roi Minos.

Son palais couvrait le flanc de la colline et dominait une petite vallée. Le paysage qui l'entoure est calme et gracieux. Au loin, au delà d'un pli de terrain, on aperçoit la ligne bleue de la mer. L'endroit est silencieux et désert. Tout d'abord on est déçu. Quoi, c'est donc tout : quelques débris de murs à fleur de terre, des excavations ! puis, peu à peu, cela prend vie et, à mesure que l'on parcourt

ce lieu étrange, la demeure royale se reconstruit dans la pensée, son plan se découvre, son organisation apparaît et, de détail en détail, une impression d'ensemble se forme.

Il était vaste et compliqué le palais du roi Minos, le palais de la Hache, comme on l'appelait, le Labyrinthe ! Il se composait de salles nombreuses et de chambres innombrables, dont quelques-unes encore presque intactes, avec les étroites cours qui les éclairaient et les escaliers qui les faisaient communiquer entre elles. Les murs en étaient revêtus de fresques à sujets et à personnages. Outre ces appartements, il y avait aussi ce qu'on pourrait appeler les annexes, c'est-à-dire les greniers pour les grains, les celliers pour les huiles et les vins. Les grandes jarres et les grandes amphores de terre cuite sont toujours debout à leur place. Il y avait aussi l'arsenal et les archives, où les comptes étaient gravés sur des lames de gypse en caractères encore indéchiffrables. Tout cela était fermé de portes solides, dont on distingue l'emplacement.

C'est au milieu de ce palais que vivait le monarque légendaire. Sans doute il s'asseyait sur ce trône de pierre ! Le siège est lisse et le dossier s'incurve commodément. Là, sans doute, les serviteurs venaient rapporter au maître le détail de la maison. Il les écoutait les yeux fixés à la muraille que des fresques revêtaient de leurs couleurs vives et fraîches, tandis qu'au dehors les gardes armés

veillaient à la sécurité du palais et que, dans les chambres nombreuses, les femmes se paraient de boucles et de colliers, fardaient leurs visages et s'attifaient de ces robes singulières, à volants et à fanfreluches, de ces corsages décolletés qu'on leur voit dans ces curieuses petites figurines d'émail du musée de Candie, et qui donnent une idée si inattendue des modes d'un temps sur lequel nous n'avions aucun renseignement avant que M. Evans eût soulevé le voile qui nous cachait l'étonnante surprise que nous a value sa divination de savant.

C'est avec M. Evans qu'il faut visiter le Labyrinthe, car nul mieux que lui n'en connaît les détours. Il faut l'aller trouver dans la maison qu'il habite, non loin de l'emplacement des fouilles et sur laquelle flotte le pavillon d'Angleterre. On y est reçu par un homme courtois et charmant, à la moustache grisonnante, aux yeux fins et doux. M. Evans est propriétaire du palais de Minos ! Il a acheté, il y a longtemps déjà, la colline merveilleuse, mais les travaux qu'il y a entrepris ne datent, je crois, que de cinq ou six ans. Pour les diriger, il s'est installé là. Tout lui passe par les mains.

Non seulement il fait déblayer le Labyrinthe, mais il examine le moindre fragment que l'on découvre. Ces fragments encombrent sa maison. Ils

remplissent des corbeilles, garnissent des tiroirs. Patiemment, il les étudie, les assemble. Les morceaux informes redeviennent le vase qu'ils étaient; les parcelles d'or refont le collier qu'elles composaient. Par ses soins, la vie de cet antique passé se reconstitue peu à peu. Il est le magicien qui l'a fait sortir de l'oubli, magicien exquis et simple qui n'a pour baguette que sa canne de bois noir dont il frappe, en marchant, le sol comme s'il voulait réveiller l'existence souterraine de ce qui s'y cache encore...

Il faut l'été brûlant et ses fièvres pour chasser M. Evans de sa maison de Cnossos. En ce commencement de juin, la chaleur est encore supportable ; cependant, la nuit, il faut déjà quitter la vallée et chercher un lieu plus élevé. C'est dans une tente qu'il nous montre, à mi-côte d'une colline proche, que va dormir le savant. J'imagine son sommeil plein de rêves fabuleux. Le roi Minos doit visiter ses songes. Ariane et Thésée lui apparaissent-ils ? Entend-il rugir le Minotaure ? La curiosité des voyageurs est indiscrète.

La voiture nous attend, mais je ne partirai pas sans avoir cueilli ces deux fleurettes jaunes qui poussent là entre les pierres. Ce sont les mêmes que celles qu'imitaient dans l'or des bijoux les artisans d'il y a tant d'années. Elles croissent aujourd'hui comme autrefois, comme elles croîtront toujours lorsque la terre aura recouvert de nou-

veau le palais du roi Minos, si mystérieusement apparu à nos yeux du fond du passé et qui déjà disparaît derrière nous dans la poussière que soulève sur la route blanche l'antique guimbarde qui nous ramène à Candie.

1904.

PROPOS D'ÉTÉ

Si l'on nous annonce que nous pouvons admirer au musée du Louvre les beaux résultats des fouilles asiatiques de M. de Morgan ou de M. Amelineau, si nous apprenons que M. Gayet expose ici où là quelques-unes des curieuses trouvailles funéraires qu'il a faites dans la nécropole d'Antinoë ou que les travaux entrepris dans l'île de Délos, sous la direction de l'Ecole française d'Athènes, ont amené d'intéressantes découvertes,ce genre de nouvelles, sans passionner prodigieusement le public, ne le laisse pas non plus tout à fait indifférent. On en peut conclure que l'activité archéologique est une forme assez en faveur de l'activité contemporaine. En effet, comme l'exploration géographique, l'exploration souterraine a ses héros et toutes deux attirent, diversement, mais réellement, l'attention actuelle.

Quoique nécessitant une préparation différente, il faut à l'une comme à l'autre de l'intelligence, de la hardiesse et de la patience. Elles ont toutes les deux le même attrait mystérieux,celui de l'inconnu,

et elles exercent un peu sur l'imagination la même sorte de prestige.

Pour satisfaire cette curiosité du passé qui aiguillonne l'archéologue, il lui importe, tout d'abord, de trouver le point où il fixera sa recherche. Première difficulté déjà ! Les lieux principaux qui furent des centres de civilisation antique ont presque tous leurs occupants. Ce sont des fiefs contre lesquels il est malaisé d'entreprendre. Ajoutez qu'il y a, en matière de fouilles, un équilibre européen. Chaque grande nation prétend, dans les pays d'archéologie, à des enclaves réservées où elle est représentée par un de ses savants notoires qu'elle soutient et qu'elle protège. Les rivalités et les concurrences internationales se montrent là comme ailleurs.

J'ai vu, en Crète, à Cnossos, où M. Evans a exhumé l'authentique palais du roi Minos, et d'où il a tiré d'étonnantes peintures et des figurines singulières, le pavillon anglais qui flottait fièrement sur l'acropole du monarque fabuleux, et je suis certain que, dans la partie de l'île concédée aux travaux des savants italiens, leur drapeau devait également déployer, dans l'azur crétois, ses couleurs protectrices.

Partout ailleurs, il en est de même. Fouiller la terre est un privilège, et c'est ainsi que notre Ecole française d'Athènes détient celui de creuser le riche sol de Délos, l'Apollonienne, comme elle a déjà exploré les ruines de Delphes, où la pioche de nos

ouvriers a fait merveille dans le terrain sacré du plus glorieux sanctuaire de l'Hellade.

C'est à l'un de ses points les moins illustres qu'il m'est arrivé, l'an dernier, au cours d'une croisière en Méditerranée, de toucher, pour la première fois, la terre de Grèce, car c'est vraiment un lieu assez misérable et assez insignifiant que ce petit port de Katakolon, dont je revois nettement, dans mon souvenir, le môle de pierre jaune, le triste quai, les maisons basses le long de l'unique rue où se promenaient, pour seul pittoresque, quelques vieillards en fustanelles. L'unique charme de l'endroit était l'extrême pureté de l'air et de la lumière et la pensée que les montagnes bleuâtres qui se dessinaient à l'horizon étaient les montagnes de l'Arcadie, où se trouvaient Olympie, ses ruines célèbres et son vallon fameux.

Un petit chemin de fer y conduit en quelques heures. Il traverse un pays agréable et bien cultivé. Les oliviers y poussent leurs troncs noueux et leur feuillage argenté. La vigne y croît. Son raisin séché est le principal produit de la contrée. La campagne matinale se déroule. Les champs sont fleuris de grands pavots rouges, et c'est à travers ce paysage gracieux et sobre que l'on atteint Pyrgos pour, de là, gagner Olympie.

La gare où l'on s'arrête est solitaire au bord d'une route poudreuse. Çà et là, quelques maisons. Un chien aboie et court dans la poussière. La montée est rude à gravir sous l'éblouissant soleil de midi jusqu'à l'hôtel où l'on déjeune. Certes, la nourriture qu'on y sert ne fera pas de nous des athlètes et des coureurs, aussi est-ce à pas lents que nous nous dirigeons vers l'emplacement des ruines.

La chaleur est vraiment extrême. Elle accable le paysage. Il est simple et grave. Un cercle de collines borne l'horizon ; au delà, des montagnes lointaines et noblement colorées. L'impression est harmonieuse. Le chemin descend vers la plaine, abrupt et rocailleux, et, sur un pont de bois, traverse un torrent à sec. Ce torrent sans eau, c'est le fleuve Alphée. Un troupeau de moutons y piétine dans le sable fauve qui est de la couleur des laines. Le berger est assis, non loin de là, à l'ombre d'un grand pin. Sur une flûte, l'homme joue un air doux et rauque. Parfois un bêlement se mêle à sa chanson mélancolique qui s'interrompt, reprend et vibre dans le silence lumineux.

Rien ne demeure plus debout des temples et des sanctuaires qui faisaient la gloire d'Olympie. Renversés par les tremblements de terre, saccagés par les barbares, recouverts par les inondations du

fleuve Alphée, il a fallu la bêche et la pioche pour remettre au jour leurs débris. Lentement, nous errons parmi les vestiges sacrés. Ici, était le temple de Zeus, là, le sanctuaire d'Héra. D'énormes blocs épars, de longues dalles rompues, émergent de l'herbe qui les ensevelit et où s'allongent des colonnes renversées. Les pas foulent une poussière de marbre pulvérisé qui scintille au soleil. Parfois, un grand nuage qui passe dans le ciel fait une ombre momentanée. L'atmosphère est orageuse et molle. Quelle tristesse en ces ruines illustres, en ce vallon fermé et sablonneux !

Des gouttes de pluie sont tombées durant notre promenade. Elles s'écrasaient larges sur la pierre torride où elles séchaient aussitôt. Elles avivaient un instant la verdure de l'herbe, puis le soleil reparut plus brûlant, tandis que nous reprenions notre marche en cette solitude aride où nous nous arrêtions parfois pour écouter la sourde rumeur des abeilles. Elles volaient là, innombrables, actives, bourdonnantes, et leur bruit ailé était si fort qu'il emplissait à lui tout seul toute l'étendue du silence.

Toute Olympie, heureusement, n'est pas en cette prairie désolée, en cet amas confus de blocs frustes et de fragments indistincts. On a transporté au musée, qui s'élève à quelque distance, celles qui, parmi toutes ces pierres, portaient trace de sculpture. C'est là qu'on les trouve, dans le vaste han-

gar construit pour les abriter, et qu'on peut les voir, soigneusement classées et savamment étiquetées : chapiteaux, mufles de lions d'un rude et beau travail, frontons où s'inscrivent en relief de nobles figures héroïques et divines, tout ce qui échappa à la destruction.

De toutes les statues qui ornaient les temples des dieux, une seule nous apparaît encore, sinon intacte, du moins suffisamment préservée, pour qu'on puisse juger de sa beauté primitive. C'est celle d'Hermès, par Praxitèle. Dieu subtil et ingénieux, il a déjoué l'injure des siècles et le voici, debout encore, dans sa grâce virile et dans sa force, de même que sa sœur, elle non plus, la sublime Victoire, n'a pas été vaincue par le temps. Si elle n'a plus de visage et si ses ailes sont brisées, son corps mutilé est toujours le corps d'une déesse.

Hermès, et vous, Victoire, c'est votre double image qu'on emporte dans l'esprit en quittant ces lieux mélancoliques, et dans le murmure, Olympie, de tant d'abeilles qui bourdonnent parmi les marbres brisés, on croit entendre encore comme le battement lointain et glorieux des grandes ailes invisibles qui, au soir des jeux, éventaient le front en sueur de tes héros couronnés !

Après la chaude journée d'Olympie, quel plaisir

de reprendre la mer, au matin, dans un air frais et lumineux, et de longer, durant tout le jour, les côtes changeantes et montagneuses du golfe de Lépante et de Corinthe! Tantôt elles se rapprochent, tantôt elles s'éloignent. De blanches villes se montrent, puis disparaissent. C'est Patras, escale des navires; c'est Itéa, porte de Delphes ; c'est Missolonghi, au nom romantique!

Il fait beau. L'ardeur du soleil n'éteint pas la vivacité saine de l'air marin. La lumière change avec les heures. Elle s'enrichit vers le soir. A la nuit, nous serons devant Corinthe, et demain nous passerons l'isthme.

Longtemps, des dauphins ont accompagné le navire. Leurs corps rigides et lisses sont comme du bronze vivant et se détendent en un saut courbe, au-dessus du flot où ils replongent. Plus bleu et plus transparent à mesure que le jour baisse, d'innombrables méduses y nagent. On les voit dans l'eau, molles, dissoutes, semblables à des morceaux d'une glace irisée et fondante. Elles flottent, laiteuses, nacrées et inconsistantes, opales fluides du collier d'Amphitrite.

Je les ai retrouvées ici, ces méduses du golfe de Corinthe, sur la petite plage de Bretagne, où je passe l'été, comme j'y ai retrouvé un peu de la transparente lumière de Grèce, mais elles n'y sont plus irisées et changeantes. Leurs masses glaireuses ont perdu leurs nuances avec le flot qui les a appor-

tées et les a abandonnées sur la grève. Inertes, immondes et glauques, elles y font penser aux fientes de quelque fabuleux bétail marin. C'est comme si les troupeaux de Neptune avaient laissé sur le sable leurs vestiges nocturnes.

Telles qu'elles sont, ces méduses, elles amusent les nombreux enfants qui jouent sur la plage. Ils les poussent du pied ou les tracassent de leurs pelles, car, ici, tout ce petit monde, en tricot ou en toile blanche, est armé de bêches et de seaux. On dirait une nuée de jeunes archéologues occupés à fouiller l'emplacement de quelque cité mystérieuse; ils creusent, déblaient, déterrent de vieux morceaux de bois, des coquillages et des galets; ils ont l'air doctes et affairés, ainsi que de vrais savants, et, comme le soleil de midi sur le sable est vif aux yeux, plus d'un portent des lunettes bleues ou noires, ce qui leur donne un aspect de gravité plus scientifique encore, et peut-être que certains d'entre eux préludent ainsi, en leurs jeux, à de glorieuses destinées et à de beaux avenirs archéologiques.

1905.

L'HIVER MARIN

Il semble que l'hiver terrestre ait perdu de ses rigueurs. Il y a renoncé, du moins à Paris, depuis des années. Pour nous, il se fait pluvieux et doux. Il gèle à peine quelques jours. L'hiver terrestre semble avoir émoussé son arme aiguë : le froid. Par contre, l'hiver marin a gardé la sienne : le vent.

Le vent est le maître de la mer. C'est lui qui la gonfle de colères subites et implacables. Ecoutez-le ruer les lames sur nos côtes. Il les précipite aux falaises de la Manche, aux granits de la Bretagne, aux plages méditerranéennes, partout où s'oppose à son effort le promontoire, l'anse ou le rivage. L'écume jaillit, le galet roule, le rocher résiste, la vague déferle. C'est le combat éternel de la terre et du flot. Qu'importerait si la mer était déserte, mais des milliers de vaisseaux, de navires et de barques subissent ses dangereux caprices. En vain les phares et les signaux multiplient leurs avertissements. On n'évite pas l'inévitable. Le vent des cieux est plus fort que la prudence de l'homme ; le hasard déjoue son industrie ; la catastrophe guette

pour le saisir une erreur de ses calculs ou une faiblesse de sa vigilance.

L'élément redoutable fait son œuvre aveugle. La mer compte des victimes de plus. Nous vivons dans un temps où l'homme s'imagine aisément avoir discipliné et asservi les grandes forces naturelles. N'a-t-il pas dompté la mer ! Le flot qui détruit tout n'est-il pas impuissant contre ces masses actives et mouvantes de fer et d'acier qui le coupent de leur étrave et le battent de leur hélice ! Certes, dans une tempête, les chances sont davantage pour l'homme que lorsqu'il montait la trirème grecque, la caravelle espagnole ou la barque dieppoise, et cependant il suffit encore d'un coup de barre mal calculé ou d'un feu mal observé pour produire cette chose horrible et simple qu'est un naufrage.

Le naufrage a tenu une grande place dans l'imagination antique. Il était sans doute une circonstance assez commune, car il devint un des lieux communs du poème ou du récit. Il y figurait même comme un épisode presque nécessaire. Il servait à éprouver le héros ou à s'en défaire. C'était un des moyens littéraires les plus usuels et les plus utiles. Nous lui devons des beautés admirables. C'est le naufrage qui jette Ulysse nu sur le rivage de l'île aux frais ruisseaux où Nausicaa, la fille du roi, et

ses compagnes diligentes lavaient le linge royal dans l'onde paisible. C'est un naufrage qui mène Hélène en Egypte, où elle passe le temps de la guerre de Troie pendant que les Grecs et les Troyens s'égorgent pour une vaine image de sa beauté. C'est encore la tempête qui conduit à Carthage le pieux Enée, que Didon chercha à retenir auprès d'elle. C'est à la mer aussi qu'Iphigénie en Tauride demande des victimes pour l'autel de Diane sanguinaire. Le Naufragé est un des héros de l'imagination antique. Il y est tragique et romanesque ou, personnage de comédie, il revient quand il ne faudrait pas qu'il revienne et il dénoue par son retour des situations embrouillées.

Si les épigrammes de l'*Anthologie* grecque célèbrent maintes fois le naufrage et lui tressent des couronnes d'algues et de coquilles, le conteur oriental des *Mille et une Nuits* ne l'oublie pas non plus. Sindbad le Marin tente sept fois les dangers de la mer et sept fois elle lui est funeste et favorable. Les naufrages du bon Sindbab sont remarquables, non moins par leurs circonstances, toujours prodigieuses, que par les aventures extraordinaires qui en sont la suite. Nul doute que, plus tard, l'honnête marchand de Bagdad n'eût abordé l'île shakespearienne où régnait Prospéro et où rampait Caliban. Il se fût mieux entendu avec eux qu'avec Robinson Crusoë, autre naufragé illustre. Celui-là est probe et laborieux, mais son île manque de

merveilleux. Ariel y est remplacé par Vendredi, et le perroquet est le seul oiseau Rock qu'y eût trouvé Sindbad. Mais, par contre, Robinson offre un spectacle de haut enseignement. Il représente l'homme solitaire en face de sa volonté. Certes, depuis les poèmes de l'antiquité jusqu'aux romans du dernier siècle, les flots ont jeté à la côte bien des vaisseaux, mais, parmi tant de naufragés imaginaires, Ulysse, Sindbad et Robinson, saluons la douce, naïve et tendre Virginie, leur sœur, qui parfuma la mer profonde, de sa jeunesse, de son amour et de sa beauté.

La mer n'a presque plus de rôle dans le roman moderne. Elle y sert de toile de fond et de décor. Les héros ne s'y hasardent plus guère que sous la conduite de Pierre Loti. Seul le roman feuilleton fait encore quelque usage des catastrophes marines. Le naufragé a cessé d'être un type littéraire. Il faut remonter au romantisme pour retrouver sa présence. Le voici sur le *Radeau de la Méduse*, hâve et affamé. Le voici dans la *Barque de Don Juan*, de Delacroix, sombre et fatidique. Je crois bien que Victor Hugo, dans *l'Homme qui rit*, a décrit la dernière tempête et le dernier naufrage. Relisez ces pages admirables toutes pleines du fracas des lames et des plaintes du vent. Elles sont

comme le suprême écho d'une ancienne tradition du roman. Non que les romanciers d'à présent ne peignent, comme autrefois, la nature, mais ils en préfèrent les aspects plus simples et plus ordinaires. Quel écrivain songerait à mêler ses personnages à un tremblement de terre ou à une éruption volcanique ?

Le cataclysme, démodé en art, appartient maintenant aux journaux et est devenu l'affaire des reporters. Ce sont eux qui nous renseignent sur les accidents de la nature. C'est à eux que l'on confie volontiers ce genre de tragique avec le soin de nous en rendre compte. De nos jours, Voltaire ne chanterait pas la secousse de Lisbonne; Daniel de Foë ne décrirait plus la peste de Londres. Le récit des gazettes suffirait à l'un et à l'autre. Les gens d'aujourd'hui ne veulent pas admettre que de pareils faits puissent leur devenir personnels. Ils les tiennent, en pensée, soigneusement au dehors de leur existence. Cela fait partie de ce qu'on lit, et non de ce qui arrive. Dans un journal, passe encore, quoique cela contrarie leur optimisme utilitaire ; mais dans un roman, fait à leur ressemblance, ils ne pardonneraient pas à l'auteur d'aventurer leur image en des circonstances si improbables et si hasardeuses. N'est-ce point assez des malheurs et des risques ordinaires à l'homme sans lui rappeler qu'il en existe d'autres encore et que la nature a, pour détruire ce qu'elle

a produit, des ressources imperceptibles, gigantesques et imprévues ?

La vérité est, jusqu'à un certain point, qu'on ne naufrage plus. J'entends par là que les chances du péril marin sont singulièrement diminuées. Certes, pour le pêcheur, pour le marinier, pour le petit peuple de la mer, le danger est demeuré à peu près le même qu'aux siècles passés. L'écueil, le courant, la bourrasque demeurent toujours redoutables. Charybde et Scylla sont éternels. Par contre, les grands paquebots, les villes flottantes sont relativement sûres. La vapeur est leur sauvegarde. Ils partent et ils arrivent au jour dit. Leur route même est tracée d'avance. Je me disais cela, l'an dernier, au moment de traverser l'Atlantique, et une fois enfermé dans les énormes flancs du bateau qui m'emmenait. On y vivait d'une vie confortable, méthodique et mouvante à cause d'une houle peu agréable qui secouait fort. Malgré tout, on conservait une grande impression de paix et de sécurité.

L'hélice grondait et faisait vibrer les parois des cabines. Les vagues avaient beau s'amonceler à l'horizon, aucun doute ne venait de leur impuissance. Qu'importait donc la mauvaise humeur des flots ! Ce fut ainsi qu'après sept jours et sept nuits d'une navigation laborieuse, on arriva, un après-

midi, à la hauteur de Terre-Neuve. Le ciel était gris, froid et bas sur une mer sombre et agitée. Un léger malaise arrêtait les causeries. Nous étions dans les parages où, quelques années auparavant, avait sombré *la Bourgogne,* et nous regardions mélancoliquement les canots et les radeaux de sauvetage. Ils étaient bien petits pour tant de monde que contenait le vaste steamer, matelots, officiers, domestiques, passagers et émigrants. Il y avait plusieurs centaines de ceux-là entassés à l'arrière et, parmi eux, de mauvais visages italiens et des faces brutales et inquiétantes.

A ce moment, l'horizon rétrécit son cercle terne. Une vapeur froide se répandit dans l'air et l'épaissit peu à peu. Le brouillard commençait. La sirène se mit à pousser son cri anxieux et rauque, répété à intervalles égaux et, involontairement, nous pensions à l'obscur et invisible danger que rien ne peut conjurer, ni la force des machines, ni la solidité des coques, ni la vigilance des vigies, au hasard mystérieux qui heurte l'un contre l'autre, en un brusque abordage, deux des passants de la mer, à cette chance improbable, mais possible, qui est et restera encore longtemps le vrai risque nautique, le véritable péril marin.

1901.

AU PAYS DE L'AVENIR

Les grandes Expositions universelles, comme celle de Saint-Louis, sur laquelle nous renseigne M. Paul Adam en ses admirables *Vues d'Amérique*, ont leur importance et leur raison d'être. Elles montrent, en effet, le point exact où en est, à tel instant, l'effort humain. Elles rassemblent, en leur dernier perfectionnement, en leur forme la plus récente, tous les moyens et tous les objets par lesquels l'homme entretient, simplifie, améliore et embellit son existence. Elles marquent où il est parvenu dans l'utilisation de la nature. Si c'est là leur enseignement pour un esprit positif, pour un esprit imaginatif, elles sont de plus un prétexte à conjectures, car, du résultat actuel, il conclura aux possibilités prochaines.

Ce n'est pas seulement dans les salles et les galeries de l'Exposition de Saint-Louis que le visiteur prendra ce qu'on pourrait appeler une leçon d'avevenir. Qu'il aille plus loin, qu'il parcoure les villes de l'Union, énormes, populeuses, actives : New-York, sur son île rocheuse qu'elle recouvre de ses

constructions innombrables ; Chicago, auprès de son lac qu'elle assombrit de ses fumées ; San-Francisco, qui enserre peu à peu les eaux de sa baie admirable ; partout il verra un spectacle instructif et intéressant. Ne nous a-t-on pas répété souvent que ces grandes villes américaines étaient des indications provisoires de ce que seront les cités futures ? On nous les a représentées comme prophétiques d'une manière de vivre qui deviendrait la nôtre dans un temps plus ou moins éloigné et selon le progrès d'une évolution inévitable.

C'est cette occasion de devancer en quelque sorte le présent qui est l'attrait principal d'un voyage aux Etats-Unis. Aussi, si l'on n'éprouve pas un goût très vif ou au moins suffisant pour ces spéculations, ou plus exactement ces « anticipations », il vaut peut-être mieux ne pas se hasarder en outre-mer. Si, au lieu de cette curiosité de l'avenir, on a le culte du passé, ce n'est pas là qu'il faut aller. A ceux qui sont en cette disposition d'esprit, la moindre petite ville d'Italie, avec son campanile, son cloître, sa fontaine, est plus émouvante et plus suggestive que la plus vaste des cités américaines, avec ses ponts de fer, ses blocs de maisons, ses avenues droites, ses « buildings » à vingt étages où s'atteste l'effort du grand peuple qui s'appelle lui-même — orgueilleusement et modestement à la fois — le peuple de demain.

★

Le voyage prend une place de plus en plus importante dans nos mœurs contemporaines. Il n'est plus un accident; il est un usage. Il est un des plaisirs modernes. C'est à lui que nous demandons le repos de nos soucis et l'agrément de nos loisirs. Il doit nous faire sortir de nous-mêmes et nous distraire de nos pensées ordinaires. Il faut qu'il ajoute à nos souvenirs et enrichisse notre mémoire. Nous voulons en rapporter des impressions diverses et il n'en est pas une que nous désirions autant qu'il nous donne que l'étonnement.

Le goût de la surprise est très fort chez tous les hommes. L'inattendu est une des sensations qu'ils recherchent le plus dans la vie. N'est-ce point pour y trouver quelque chose d'imprévu qu'ils parcourent un journal, feuillettent un livre, regardent une œuvre d'art? Il est donc naturel que le voyage n'échappe pas à cette exigence, et quel pays, plus que celui qu'on nomme le Nouveau-Monde, semble propre à satisfaire en nous notre souhait d'être étonnés?

Comme tant d'autres, j'ai connu ce sentiment d'attente en m'embarquant, il y a quelques années, pour les Etats-Unis. J'étais disposé, en arrivant là-bas, à me croire transporté dans un pays enchanté où les magiciens étaient des ingénieurs, des savants

et des inventeurs. Grâce à eux, on ne vivait pas là comme ailleurs. Ils avaient changé les conditions d'existence auxquelles nous sommes habitués et en avaient créé d'autres plus pratiques et plus commodes. J'étais prêt à les admirer et à leur rendre hommage. Je ne demandais pas mieux que d'allonger la jambe et d'égaler le pas qu'ils avaient fait dans le temps.

Certes, je ne veux pas prétendre que la jeune Amérique ne soit, sur bien des points, en avance sur notre vieille Europe, mais l'écart entre elle et nous, pour être considérable, est moins sensible qu'on ne s'y attend de loin. Je parle moins, bien entendu, pour celui qui a étudié le mécanisme organique de la grande république que pour le passant qui n'en juge que l'apparence et, sans en connaître les rouages, n'en voit que le mouvement. Pour celui-là, une ville d'Amérique, comme New-York ou Chicago, est encore une ville d'aujourd'hui. Elle est, je veux bien, énorme et puissante, et prouve une activité surabondante, mais les éléments qui la composent existent également dans un Londres ou un Paris. La différence ne vient que de l'exagération de certains détails, mais cette exagération même ne suffit pas à nous donner cette sensation d'étonnement à quoi je faisais allusion tout

à l'heure. Il est évident, néanmoins, que, pour des esprits perspicaces et anticipateurs, il y a là des indices qui leur fournissent de quoi conjecturer, mais ce n'est point là encore l'image de la cité future, et c'est encore à l'imagination qu'il en faut emprunter la vision prématurée.

Un écrivain anglais, M. Wells, dans un curieux livre paru il y a quelques années, s'est chargé de nous peindre cette image, et le tableau en est singulier. Grâce à lui nous avons cette ville de l'avenir, grande comme un de nos départements et dont les parties seront reliées entre elles par des voies mobiles qui éviteront aux habitants de marcher, de même que des téléphones merveilleux leur épargneront de se voir. C'est là que l'humanité prochaine vivra sa vie simplifiée et vraiment pratique, où la cuisine et le balayage se feront par des moyens mécaniques; mais, quelque séduisante que soit cette perspective, il ne faut pas penser en voir déjà la réalisation, même dans les industrieuses agglomérations américaines. Tout s'y passe à peu près comme ici,et c'est justement ce qui nous déçoit quand le hasard et la curiosité nous y conduisent...

Je l'ai éprouvée, cette déception, lorsqu'en me promenant dans la Cinquième Avenue je voyais les bons nègres, vêtus de blanc, ramasser avec un balai et une corbeille ce que les chevaux laissaient tomber derrière eux, et je ne pouvais me persuader que ces sombres et souriants employés de voie-

rie fussent des personnages de chair et d'os au lieu qu'ils fussent, comme ils l'auraient dû être au pays d'Edison, des automates de linge et d'ébène, habiles à une tâche toujours la même et sans cesse renouvelée et qu'eussent accomplie aussi bien à leur place des machines à forme humaine.

Cette sensation d'étonnement si chère au voyageur, ce n'est donc pas aux cités de l'avenir qu'il la faut demander, mais bien aux villes du passé. Là seulement il éprouvera ce transport hors de son temps, qui est un des jeux les plus recherchés par l'âme moderne. Il faut convenir, du reste, que le passé a laissé plus de traces de ce qui a été, que le présent ne fournit d'indices de ce que sera le futur. Il est plus facile de se souvenir que d'anticiper, et, à ceux qui préfèrent le retour en arrière à la marche en avant, les lieux ne manquent pas qui gardent intact le décor des vieux âges...

Il est arrivé à tout voyageur une de ces rencontres mystérieuses où il a ressenti ce qu'on pourrait appeler la surprise du passé. Il y a, en effet, de par le monde, un certain nombre d'endroits choisis qui ont échappé à la loi du changement où tout se détruit ou se transforme. Ailleurs, le temps a fait son œuvre. Il a abattu, modifié, renouvelé. Là, au contraire, il s'est contenté d'embellir les choses. Il a respecté

une de ses œuvres et l'a laissée à l'écart, comme pour témoigner de lui-même. Il y a, dans le hasard, des volontés obscures, mais certaines, et c'est à elles que nous devons ces lieux exceptionnels et voulus. Ils sont comme les pierres éparses d'un collier dont le fil est rompu, mais dont chacune porte gravée la figure d'une époque.

Chaque pays garde soigneusement un de ces ornements délicats sur ses parures plus neuves. C'est ainsi que la Belgique conserve le joyau limpide de Bruges, la délicieuse Bruges, aux lents canaux inutiles; que l'Allemagne a Nuremberg; que l'Italie s'enorgueillit de l'éblouissante Venise, de la sombre Sienne ou de l'humble Assise. Et d'autres encore, qu'il serait trop long de nommer, offrent au passant la fleur de passé dont il vient respirer un instant le parfum évocateur et mélancolique !

Cette sorte de bouquet, ne faudrait-il pas vraiment en préserver l'arome et les couleurs ? Ne conviendrait-il pas de les lier, ces villes uniques, par un pacte international qui les mettrait en dehors et au-dessus du sort des Etats dont elles font partie ? Pourquoi ne pas les incorporer à une sorte de patrie fictive et idéale et les soustraire ainsi aux dangers qui les menacent ? Elles jouiraient d'une neutralité consentie qui assurerait leur conservation. Elles deviendraient, par un accord commun, des lieux intangibles et sûrs. On y transporterait les œuvres d'art disséminées dans les collections

publiques et particulières qui y trouveraient enfin un abri définitif. Bruges serait un musée de l'art flamand. Le germanique aurait son asile à Nuremberg. Venise, Florence ou Sienne réuniraient les trésors de l'italien. Chaque pays consacrerait ainsi une ou plusieurs de ses villes au culte du passé. Dans les autres, on se contenterait de sauver ce qu'on pourrait des monuments d'autrefois et on les laisserait libres de se développer à leur guise, de s'enchevêtrer dans les réseaux de fils électriques, de construire des maisons de verre et de fer, et de préparer l'avenir hygiénique, mécanique et automatique auquel, paraît-il, nous avons droit.

La réserve de ces enclaves du passé n'est peut-être pas aussi chimérique qu'elle paraît en son utopie à rebours. N'est-ce pas à un sentiment analogue que les Américains ont obéi à leur façon en découpant dans un de leurs plus pittoresques territoires ce qu'ils appellent le « Parc National » ? Ils ont ainsi mis à part de la civilisation un coin de nature et lui ont gardé son aspect primitif et originel. Là, ni usines, ni bâtisses utilitaires, seulement la beauté des arbres, la majesté des feuillages, le silence ou le mouvement des eaux, les figures du rocher, le souvenir de la terre sauvage, qui fut jadis un nouveau monde, ce monde d'où sort maintenant l'annonce et l'esquisse d'un monde nouveau...

★

Quand on passe en outre-mer, un des plaisirs que l'on vous annonce avec le plus d'insistance est celui de pouvoir parcourir commodément d'immenses étendues. Le voyage en chemin de fer n'a, vous dit-on, aucun des inconvénients qu'il présente en Europe. Vous ne serez point prisonnier dans votre wagon sans air et sans place. Vous y dormirez comme dans votre chambre. Vous pourrez manger et fumer à l'aise. Vous vivrez agréablement et luxueusement. Les énormes locomotives vous traîneront rapidement à travers les plaines de l'Union; elles vous feront franchir des montagnes. Vous irez des lacs aux forêts, de l'Atlantique au Pacifique, et vous n'aurez qu'à regarder le spectacle changeant des paysages et des climats.

C'est sur ces promesses que j'ai traversé deux fois en sa largeur et par des routes différentes le continent. Certes, la nature américaine n'est pas sans beautés. On sent dans ses interminables plaines et dans ses vastes prairies les charmes de la monotonie, et la solitude des déserts de sable de l'Arizona n'est pas sans grandeur. Le mirage y fait luire une eau imaginaire, qui apparaît lointaine et fugitive à travers les innombrables troncs épineux des cactus vierges. Les montagnes violettes ferment l'horizon.

Les pins de la Californie et les chênes verts de la Louisiane sont de nobles arbres. L'onde jaune du Mississipi coule pleine, forte et puissante. L'eau du Grand Lac Salé est bleue et grise. Le Michigan étale ou dresse ses flots variables. Certes, cette terre dut être jadis grandiose et superbe, quand les fleuves, les savanes, les forêts et les lacs l'occupaient seuls. Partout où on la retrouve en sa solitude primitive, elle est ainsi. Les Villes l'ont gâtée. Les Villes sont la laideur de l'Amérique et elles s'y multiplient de jour en jour. Il y en a qui ne font que de naître et qui, dans dix ans, seront immenses. L'extraordinaire Chicago est un exemple de ces croissances subites et indéfinies. Elle est d'hier et elle semble déjà éternelle. Elle est la Carthage des affaires comme New-York en est la Rome.

Rien de plus laid que New-York et Chicago, car elles n'ont point cet air provisoire qui fait pardonner à nos villes d'Europe leurs docks et leurs usines qui y semblent surajoutés. Là-bas, docks et usines sont la ville elle-même qui en reste enfumée et bruyante avec je ne sais quoi de méthodique dû au numérotage des rues et à la division par carrés des maisons. Il y a là du parti pris. Cela se voit à la façon dont cette disposition se reproduit partout de la grande cité à la petite ville et presque au moindre village. Allez à l'est ou à l'ouest, il en est partout de même.

D'ordinaire, en voyage l'approche des villes est émouvante. Le train ralentit. Une petite curiosité s'éveille en vous. La route a en effet des surprises délicieuses. Un souvenir illustre, un monument célèbre excite notre pensée au passage. Là, c'est un clocher, ici, c'est une tour. Souvent le site suffit à charmer. Le dessin des villes sur le ciel est un plaisir. Souvenez-vous de Rouen apparue avec la Seine qui se courbe pour la refléter plus gracieusement. Qui oubliera Pise entrevue ou Venise aperçue? Et d'autres dont on sait à peine le nom et où l'on passe sans s'arrêter en emportant dans sa mémoire l'image précise et vague à la fois de quelque détail d'architecture et de couleur?

Ces petites joies sont ce qui manque le plus en Amérique. Surtout ne vous fiez pas aux noms pittoresques et cocasses. Ils ne le sont que sur la carte. Voici Memphis et Mechanicville. Ne vous y fiez pas, non plus qu'à Bâton-Rouge ou à Ithaque. Toutes sont pareilles en une même laideur de bâtisse hâtive et utilitaire. Washington elle-même, la ville officielle, la ville la plus « architecturée » de l'Union, vous contentera encore moins, si vous aimez autre chose qu'une maladroite copie de l'antique comme l'est le Capitole washingtonien. Il est vrai que, si vous avez l'esprit bien fait, vous ne manquerez pas d'admirer l'obélisque, qui est un des ornements de la cité présidentielle. Il est très haut, fait en marbre de Maryland. On y peut monter, et

sa pointe, Bædeker ne vous le laissera pas ignorer, est en aluminium.

A cette première déception s'en ajoute une autre.

Ces commodités du voyage qu'on vous promettait ne sont point telles que vous les imaginiez. Si vous êtes confiant à ce qu'on vous en a dit, vous risquerez de vous en mal trouver. Dormirez-vous sur l'affreuse couchette qu'on vous donnera dans un wagon qui en contient bien au moins une trentaine, toutes occupées, car le train dit « limité » est d'ordinaire plein jusqu'à sa dernière place? Vous serez étouffé sous l'abri d'un lourd rideau. Quand vous en sortirez, vous trouverez la toilette commune accaparée par un gentleman qui ne se pressera point. Ce même gentleman, vous le retrouverez au fumoir et à la salle à manger ou à son siège, devant sa petite table portative, buvant du soda ou du whisky ou jouant aux cartes avec un partenaire.

Certes l'étroit wagon français où l'on est enfermé huit au plus vaut mieux. On n'y subit que ses voisins. Ici, on a successivement pour voisins tous les voyageurs. Et cela dure quatre ou cinq jours, sans compter qu'au bout de ce temps le nègre de service s'est familiarisé avec vous, si l'on a eu la fai-

blesse de ne le point traiter à l'Américaine, c'est-à-dire fort mal.

Je sais bien qu'il y a moyen de parer au plus désagréable. On peut louer une sorte de petite cabine où l'on est seul. On y a un lit et un divan, mais il faut être averti que cette précaution est nécessaire. Et, pendant ce temps, l'énorme locomotive souffle et s'efforce. Son sifflet rauque et enroué domine le bruit des essieux. Les milles succèdent aux milles. On se lève et on se couche. Les paysages et les saisons changent. Vous vous êtes embarqué à New-York dans la neige et vous trouverez le printemps à San-Francisco. Une rose valait là un dollar, ici, elles poussent en pleine terre et personne ne songe à les cueillir; mais il en vient d'aussi belles chez nous.

Un séjour en Amérique ne nous apprend guère, au fond, ce que sont les Américains. A peine pouvez-vous démêler le trait commun, la ressemblance indéfinissable qu'il y a entre eux et qui fait que, malgré la diversité des origines, ils composent un même peuple. Ce ne sont point les individus qui renseignent le mieux sur un pays. Toute la vie antique n'est-elle pas présente dans la solitude d'une Pompéi? Elle s'évoque avec une intensité et une précision merveilleuses dans les rues et les mai-

sons de la ville déserte. Que saurions-nous de plus, si cette ruine silencieusement vivante n'était pas morte depuis dix-neuf cents ans? Aussi, ai-je souvent imaginé, en parcourant les bruyantes cités de la république d'outre-mer, que l'une d'elles devînt tout à coup une Pompéi soudaine et gigantesque. Prenons, si vous voulez, quelque New-York ou quelque Chicago et supposons que la vie s'y soit arrêtée subitement et que ses habitants l'aient quittée pour quelque exode mystérieux.

La voilà au bord de la mer ou sur la rive de quelque immense lac, avec son port plein de vaisseaux et ses quais encombrés de marchandises. Ses maisons élevées à vingt étages bordent les rues sillonnées de rails au-dessus desquels s'entrecroisent les fils innombrables du télégraphe et du téléphone. Les quartiers la divisent en blocs réguliers. Les boutiques sont ouvertes, les bureaux éclairés. Là-bas, de hautes cheminées d'usines finissent de fumer. Les vastes hôtels offrent leurs mille chambres vides. Les ascenseurs sont sous pression. Tout le décor est demeuré intact; il ne manque que les acteurs. Voici les gares aux amples verrières par où ils ont dû partir pour aller, sans doute plus loin, construire quelque ville pareille à celle-ci.

Tâchons maintenant d'imaginer ce qui n'est plus, à l'aide de ce qui est. Certes, la vie en ces lieux dut être singulièrement active, brutale et forte. Tout y est disposé pour le travail, tout y fut

ménagé pour éviter la perte du temps et y simplifier les actes inutiles, c'est-à-dire ceux qui ne produisent ni ouvrage ni profit. L'homme a pu donner ici son maximum d'activité. Comme ils durent être énergiquement et ingénieusement pratiques ceux qui construisirent à leur image cette cité, avec ses gares, ses docks, ses usines, ses offices, tout ce formidable appareil de trafic et d'industrie, debout en son silence plein encore de rumeur et de mouvement, avec son port et ses bassins, et son pont qui traverse un bras de mer et jette d'une rive à l'autre sa route de métal. Ville étrange et qui semblerait être en sa solitude éloquente, à qui la parcourt en rêve, une sorte de Pompéi de l'Utile et du Pratique.

Cette impression d'activité presque surhumaine est celle qu'on ressent tout d'abord en arrivant aux Etats-Unis. Elle se dégage de l'aspect des villes comme de celui des habitants. L'Américain garde en sa démarche et en ses gestes la marque de cette habitude séculaire que tout confirme autour de lui. Là-bas, il n'y a guère d'oisifs. Le sport y est le travail des paresseux. L'Amérique est une terre de labeur, et quelle laborieuse persistance n'a-t-il pas fallu pour créer cette civilisation qui nous étonne aujourd'hui, autant par l'œuvre entreprise

que par l'œuvre accomplie! Il n'est pas en effet de tâche plus grandiose que celle qui consista à mettre en valeur, non pas une contrée, mais un monde. C'est justement peut-être à cette tâche que les Américains doivent cette énergie qui, loin de diminuer avec le succès, semble s'accroître chaque jour avec lui. C'est grâce à une étonnante aptitude qu'ils ont pu faire ce qu'ils ont fait.

Parcourez l'étendue du vaste empire, allez au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest, partout vous y observerez le même spectacle, partout l'activité américaine a triomphé de la nature et du climat. Elle a ensemencé la solitude et trouvé à chaque sol sa fécondité. Elle en a fait sortir ce qu'il contenait, or ou blé! Elle a utilisé la pierre, la plante, l'arbre, l'animal, l'air, l'eau et l'homme. Rien ne l'a rebutée ni découragée. Elle a employé à cette œuvre les éléments humains les plus disparates. Terre d'émigrants, elle n'impose à ses hôtes qu'un seul devoir, celui du travail. Libre à chacun de l'accomplir où et comme il lui plaît. Travailler est la grande loi qui régit ce peuple. Personne ne songe à s'y dérober. La richesse même ne semble pas permettre l'oisiveté. Aux lieux où l'ardeur et la langueur du climat conseillent la paresse, l'Américain reste actif. Partout il apporte avec lui cette fièvre des affaires qui le surexcite et l'anime. Donnez-lui une ville molle et lasse comme l'était la Nouvelle-Orléans, demi-espagnole, demi-française,

il la transforme à son image. Il résiste à l'air parfumé et à l'odeur charmante des magnolias. Il américanise tout.

Ce goût effréné du travail a eu pour conséquence en Amérique d'en perfectionner les instruments. Il ne suffit pas de produire beaucoup, il faut produire vite et bien. Aussi faut-il que l'outil aide la main et seconde sa force et son adresse. Cette nécessité a fait l'Américain extrêmement industrieux à tout simplifier, à tout rendre plus rapide et plus facile. Le temps, c'est de l'argent, et la richesse est le but de l'effort. Elle est, pour un homme de là-bas, le signe visible de sa valeur personnelle.

On vaut par ce qu'on a, car on en peut conclure à ce qu'on est. Ils sont logiques.

J'ai souvent entendu dire que l'Amérique était un bien singulier pays. On nous en cite volontiers maints exemples qui, à distance, nous semblent avoir raison. Il ne faudrait point pourtant en croire ces anecdotes. Il en est d'inventées et, même vraies, elles ne prouvent pas ce qu'elles voudraient prouver. Les traits qu'on nous rapporte ne paraissent bizarres ou excentriques que parce qu'ils sont détachés d'un ensemble d'usages et d'habitudes que nous ignorons. Ces particularités, mises à leur place, ont un tout autre sens. Les Américains, au contraire,

m'ont paru s'être composé une manière de vivre très logique et très rationnelle. La vie américaine est un tout fort bien coordonné. Elle peut déplaire, mais il faut reconnaître qu'elle ne peut guère être autre que ce qu'elle est.

Tout ce qui nous en semble singulier est parfaitement naturel et s'explique de soi. Il suffit pour cela d'avoir passé quelque temps sur la terre du travail. Je sais bien qu'on s'expose à y figurer le personnage de l'oisif et du flâneur. C'est même cet état exceptionnel où l'on se trouve être, qui cause la sorte de malaise que l'on ressent au milieu de l'activité universelle qui vous entoure. On est vraiment dépaysé et superflu, malgré le bon accueil qu'on reçoit, et on est un peu honteux de n'avoir ni bureau, ni affaires, ni aucune autre occupation que celle de voir. Joignez à cela que les villes américaines manquent de pittoresque et de monuments. Reste la nature.

C'est en elle que le voyageur trouve ses vrais plaisirs. Ils sont dans l'immensité des horizons, la grandeur et la beauté des eaux, soit qu'elles coulent en fleuves élargis, soit qu'elles s'écroulent en Niagara torrentueux et superbe. Puis c'est la forêt, pins de Californie ou cyprières de la Louisiane, et la plaine, et la prairie avec ses flots d'herbe et ses étendues solitaires. Tout cela, il le faudrait voir en ses quatre saisons, glacé ou lumineux, âpre ou brûlant. L'Amérique en a même

une cinquième, celle qu'on appelle là-bas l'Été indien et qui teint les feuillages de pourpres admirables, ces feuillages que le président Mac Kinley a voulu regarder une dernière fois avant de mourir, quand, de son lit, où l'on venait de panser ses blessures, il disait, en désignant la fenêtre qu'on allait fermer : « Laissez-moi voir ces arbres, ils sont si beaux ! »

Car rien, ni l'ambition, ni la grandeur, ni le pouvoir, ni tout ce qu'il a pu réaliser en sa vie de ce qu'il a voulu ou désiré, ne peut détruire au cœur de l'homme le regret que survive à sa durée ce qui dure plus que lui-même et se renouvelle éternellement, quand il n'est plus et où il n'est pas.

Un Français qui voyage n'est point sans entendre souvent parler de la France. La courtoisie du bon accueil y est bien pour quelque chose, mais cette courtoisie même est un obstacle à pénétrer au delà de ce qu'elle exprime. Savoir d'un étranger le vrai sentiment qu'il a de nous est malaisé. D'autant plus que parler de la France à un Français passe pour un risque assez délicat. La difficulté en est rendue plus grande par notre renom bien établi de vanité nationale. Cette réputation fait que l'interlocuteur se précautionne encore davantage. Cette vanité qu'il nous suppose, il ne

veut pas la heurter et il préfère plutôt la satisfaire parce qu'il compte qu'en échange nous respecterons la sienne, qui n'est pas moindre que celle qu'il nous prête, bien à tort, à mon avis, car si je n'ai jamais vu un Anglais ou un Allemand qui ne fût fier de son pays, je n'ai guère, par contre, rencontré de Français qui ne semblât un peu être honteux du sien.

Ecoutez deux Français s'entretenir de la France et supposez qu'un étranger les écoute. Qu'entendra-t-il? Ce ne sont que doléances ou récriminations sans fin. Tout y passe : commerce, industrie, administration et politique ; rien qui échappe à leur critique impitoyable. Ils sont durs aux hommes et aux choses, si durs que l'auditeur étranger conclura d'après eux à notre déclin irrémédiable et à notre décadence définitive.

Ce mécontentement si habituel du Français contre la France vient, je le veux bien croire, de la haute idée qu'il se fait de ce qu'elle devrait être. Prenons que ce sentiment seul le porte à méconnaître ainsi ce qu'elle est. Admettons donc que cette manie de dénigrement ait pour origine un patriotique souci. Mais qu'il y a donc loin de cette maussade humeur à la clairvoyance raisonnable de gens qui veulent savoir exactement ce qui en est pour ne pas rester où l'on en est ! Ce débinage systématique est une des tares les plus graves du Français d'aujourd'hui et fait préférer de beaucoup

à sa grincheuse hypocondrie le jugement net, rude ou brutal de l'étranger.

J'ai dit tout à l'heure que ce jugement n'était pas facile à obtenir, mais on y parvient sans trop de peine, en certains cas. J'ai observé ce que j'avance dans un voyage aux Etats-Unis. Les Américains sont curieux de ce qu'on pense d'eux; et n'hésitent pas, en retour, à nous donner leur opinion à notre sujet. Je passe naturellement les avis négligeables, ceux qui ne reposent que sur ces ouï-dire qui existent de nations à nations et qui ne sont que des formules sommaires et vaines. A ce compte, les deux épithètes courantes de *theatrical and hysterical* ne feraient de nous, aux yeux des Américains, que des cabotins et des agités. Mais ce n'est pas de pareils propos qu'il s'agit; ils ne nous renseigneraient pas sur la figure que fait notre France, vue du dehors, à distance et pour ainsi dire en perspective.

Interrogez, écoutez les gens de là-bas et résignez-vous vite à comprendre que, pour eux, nous valons moins par ce que nous sommes que par ce que nous avons été. Notre passé nous sert mieux en leur estime que notre présent.

Ils ont pour nous la considération rétrospective qu'on doit à un peuple dont le rôle historique est

terminé. Jugés d'après notre force actuelle, nous leur semblons peu de chose. Nous sommes le pays des petites affaires et des petits profits. Notre vie leur paraît lente et engourdie, nos villes mignonnes et coquettes, notre territoire exigu. Leur optique à notre égard est de nous voir en miniature, comme ils se voient, eux, en grossissement.

Ne croyez pas qu'il y ait là malveillance ou parti pris. Loin de là ! L'Américain n'est point hostile, et ce n'est pas sa faute si vous êtes pour lui l'aimable citoyen d'une petite nation, grande jadis, mais qui ne lui en impose guère, car elle ne compte plus dans le trafic de l'univers que pour une part diminuée. Ajoutez qu'il ne vous en trouve pas trop à plaindre. N'avez-vous point le plaisir d'habiter un joli coin de la terre et de fournir au monde civilisé ses cuisiniers, ses modistes, ses couturières — et même ses livres et ses tableaux !

L'Art, c'est là notre dernière supériorité, la force qui nous reste, notre suprême crédit. La France, à l'étranger, vit et compte par son art. Nos livres sont lus et étudiés. Nos classiques voisinent avec nos auteurs d'aujourd'hui. Il y a bien dans tout cela un peu de confusion, mais beaucoup d'un enthousiasme réel. La France littéraire et artistique intéresse l'Amérique. La France politique lui est

indifférente. Un nouveau siège de Paris l'émouvrait moins que l'incendie du Théâtre-Français.

Les Américains ont confiance en nos peintres pour représenter leurs visages ou pour distraire leurs yeux par d'habiles couleurs ou par des formes ingénieuses. N'est-ce point Puvis de Chavannes qui a décoré le grand escalier de la bibliothèque de Boston de panneaux admirables dont la seule vue prépare à la méditation et au silence ? Tout ce qui touche à l'art français est respecté et admiré en outre-mer. Ses procédés y sont imités, ses maîtres y sont en honneur.

La peinture est fort en faveur en Amérique. Il s'y forme de grandes collections éclectiques, car il n'existe pas d'art national proprement dit. Peut-être n'y a-t-il encore que des amateurs et pas de public. Les artistes ne se sentent pas en communication avec la foule, mais c'est là un mal universel. Si la masse, acharnée à la production incessante de la richesse, est profondément matérielle, ce n'est point là un fait purement américain. Je vois au contraire, là-bas, un vaste effort intellectuel : revues innombrables, collèges gigantesques, bibliothèques, qui mettent à la portée de tous les outils de la pensée. Il faudrait maintenant un grand poète et un grand peintre qui crée un cou-

rant dans ce vaste remous. L'Amérique ne sera complète qu'ainsi.

L'heure approche. Déjà même, maintenant, le cas d'un Edgar Poe ne se reproduirait plus. Cet être miraculeux fut l'esclave d'une civilisation qui n'avait que faire de lui. L'Amérique d'autrefois fut marâtre pour ce fils admirable qu'elle ne pouvait pas comprendre. Elle fit de lui le plus solitaire des hommes ; il n'eut de ressource qu'en lui-même et il tira toute son œuvre de la substance atavique de son esprit, si l'on peut dire. Il fut réfractaire à son temps. Il eut le sort naturel d'un homme, soucieux uniquement de beauté dans une époque plus préoccupée de morale pratique ou religieuse que d'esthétique. Une pareille société est plus favorable à un propagateur d'idées comme Emerson qu'à un poète comme Edgard Poe. Il est plus facile d'y établir une secte que d'y attirer l'attention sur une invention d'image, de rythme ou de pensée. Les choses ont changé depuis lors, mais l'Amérique n'est pas encore prête pour l'art pur.

Un grand poète à sa façon y a pourtant vécu, de nos jours, d'accord avec ce qui l'entourait ; mais sa poésie fut un alliage étrange, et si le vieux Walt Whitman a pu donner cet exemple unique, la cause en est qu'il était un poète populaire dans le plus large sens. Son œuvre, c'est le peuple se chantant lui-même en ses admirations et ses enthousiasmes, en ses industries et ses découvertes, ses métiers et

ses travaux, se chantant dans sa terre même, ses fleuves, ses forêts, ses montagnes et ses prairies, en ses villes, en ses outils et ses armes. Figure grandiose et fruste que cet homme éloquent et rude, plein de gravité et d'enfantillage, et qui, en son lyrisme Yankee, donne à la fois l'idée d'un Pindare transatlantique et d'un Frère Jonathan inspiré.

Par contre le plus grand peintre qu'ait produit l'Amérique, je veux dire James Mac Neil Whistler, avait passé l'Atlantique une fois pour toutes, et était resté sur notre vieux continent. Il avait un atelier à Londres et un atelier à Paris. En réalité, il n'était d'aucun pays; il habitait un monde particulier, ce parfait souverain d'un royaume pictural, puisqu'il avait le don de tout voir selon une optique personnelle, sous un aspect qu'on peut appeler whistlérien et qui fut à ses yeux le seul vrai.

Si avec le *Portrait de ma Mère*, de Whistler, l'Amérique a donné à l'un de nos musées un de ses plus nobles chefs-d'œuvre, nous avons fourni à ses collections de nombreuses merveilles de nos maîtres. Tel cet *Homme à la Houe* de J.-F. Millet qui, détruit, nous avait-on annoncé, durant le récent désastre californien, aurait, paraît-il, été heureusement préservé du danger qu'il a couru.

L'Homme à la Houe! Qui ne se souvient de cette

rude et rustique figure de paysan, solitaire en un âpre paysage ? Sur le sillon brun, l'homme se dresse, vêtu de pauvre toile, appuyé au manche de son hoyau. Sa face brute et dure dit les longues années de labeur monotone et ingrat. Son poing déformé exprime la fatigue du même geste obstinément recommencé. Ses sabots pesants le fixent de leur entrave à la glèbe tenace du sol natal. Il est fait pour mourir où il a vécu. Il semble accomplir un seul acte immuable et éternel. En lui, le grand artiste que fut Millet a représenté les destinées pareilles d'innombrables êtres identiques. Il est une image du travail en sa condition la plus morne et la plus bornée. Il est l'esclave d'un invariable esclavage.

Cette douloureuse effigie humaine avait tenté cependant la fantaisie du millionnaire californien, qui en était devenu le possesseur; il l'avait achetée d'un nombre respectable de dollars. Certes, je suppose bien que la valeur picturale de l'œuvre, la force expressive et savante du dessin, de même que la célébrité du peintre l'avaient porté surtout à acquérir cette toile renommée. Il avait voulu aussi sans doute se prouver à lui-même et montrer à autrui la puissance de sa richesse en devenant le maître d'un tableau digne des musées les plus réputés, mais je ne puis néanmoins pas m'imaginer qu'il n'ait obéi aussi à quelque suggestion plus secrète et plus profonde en suspendant au mur de

son palais de San-Francisco cette image significative.

N'était-ce pas pour notre amateur un spectacle instructif et vivant que cet *Homme à la Houe* ? Son pauvre hoyau, son geste naïf ne symbolisent-ils pas le travail chétif où s'use notre vieux monde, où il emploie ses forces inefficaces, où il épuise petitement son énergie timide en un labeur minutieux et isolé ? Ne prend-on pas mieux, à regarder ce tâcheron mesquin, un juste orgueil d'être né du bon côté de la terre, de celui où l'effort humain est le plus hardi, le plus fécond, le plus actif, en cette Amérique où le douloureux chef-d'œuvre du grand peintre réaliste que fut J.-F. Millet devient comme l'allégorie piteuse de notre séculaire routine?

Ce n'est pas à San-Francisco cependant qu'il faut aller — qu'il fallait aller, devrait-on dire, hélas! — si l'on veut admirer en tout son prodige l'extraordinaire activité américaine et la contempler en son paroxysme le plus typique. C'est ailleurs, c'est à New-York, c'est à Chicago surtout, c'est dans les cités du fer et du feu, comme Pittsburg, qu'il faut chercher le spectacle du travail américain en sa plus audacieuse et brutale intensité.

Certes, je ne veux pas dire par là que San-Fran-

cisco soit une ville d'oisiveté, de plaisance et de loisir. Comme ses autres sœurs de l'Union, elle avait ses usines et ses entrepôts, ses *buildings* gigantesques, ses rues sillonnées de *cars* incessants, son peuple d'ouvriers, de commis, de marchands et de spéculateurs, mais elle devait à la beauté du site où elle est située, à son climat délicieux, à son soleil éclatant, aux eaux magnifiques de la baie où elle se mirait, un aspect de joie et que n'ont pas ses rivales du nord, de l'est ou du centre.

Comme elles, en effet, elle ne laissait pas à l'esprit cette impression de malaise et d'angoisse qu'inspire par exemple une Chicago. Celle-là aussi, cependant, dresse au bord des eaux son formidable décor d'activité et de labeur. Auprès de son Michigan, elle étale ses bâtisses colossales, que longent ses locomotives sifflantes avec l'air de crustacés de métal sortis du lac riverain. Dans un ciel venteux, elle fait tourbillonner ses fumées charbonneuses. Elle est la reine au sombre visage d'un pays au rude climat, tandis qu'aux rives du Pacifique la belle San-Francisco reflétait dans une onde heureuse sa face de lumière ensoleillée, toute couronnée de fruits et de fleurs.

Ce fut justement après un séjour à Chicago que je fis route vers San-Francisco. Je quittais sans regret

la noire cité où, bien qu'on fût déjà au milieu d'avril, l'hiver sévissait avec rigueur. A travers les vitres du wagon qui m'emportait, je regardais fuir les interminables plaines glacées que nous parcourions. Elles se succédèrent ainsi, monotones et plates jusqu'à ce qu'elles commençassent à s'élever lentement. Le train, d'une allure ralentie, gravissait les Montagnes-Rocheuses. Je n'oublierai jamais la tristesse de ce voyage sous un ciel gris, à travers une morne contrée. Parfois les wagons s'engageaint sous les tunnels à claire-voie des chasse-neige. On s'arrêtait à des stations isolées. Alentour, le désert, puis, de nouveau, l'étendue vague de lieux sans noms, le souffle de la machine dans la nuit.

Je l'entends encore, ce souffle, haletant sur la rude pente de la Sierra de Californie. Là, la voie se contourne dangereusement, surplombe l'abîme, se glisse dans l'interstice des vallées, mais la nature a changé d'aspect. Les pics neigeux dominent les forêts de pins et étincellent dans un ciel froid et clair vers qui montent les jets brûlants des geysers d'eau chaude. Cependant le convoi se met à descendre. Les freins grinçants modèrent la course vertigineuse. Peu après, la montagne s'adoucit. Une tiédeur délicieuse pénètre par les vitres baissées. Un soleil vif rayonne. La molle plaine californienne commence et, le long des talus, des petites fleurs violettes se pressent, printanières et délicates.

C'est avec cette impression de printemps subit,

au sortir des frimas de Chicago, que je suis arrivé au bord de la baie harmonieuse où s'élève San-Francisco, à Oakland, où l'on quitte le wagon pour le bac qui vous transportera sur la rive opposée. Comme on est bien, pour contempler ce noble paysage, sur le large pont de l'énorme *ferry-boat* qui coupe lourdement l'eau transparente et bleue! Dans l'air lumineux où volent de blanches mouettes, San-Francisco apparaît. Elle était, à cette fin de journée d'avril où je la vis, tout empourprée d'une lueur vermeille. Elle semblait une ville d'or. On eût dit qu'elle conservait le reflet aérien du fauve métal qui avait attiré jadis en ces mêmes lieux les chercheurs de pépites, à qui elle a dû sa naissance et sa première prospérité.

Ce n'est plus guère maintenant qu'aux savoureux et succulents métaux de ses fruits que le sol californien doit son actuelle richesse. Si l'or s'est épuisé au sablon de ses rivières et aux filons de ses mines, il éclate au soleil, dans l'écorce lisse des oranges et des citrons, des ananas et des bananes que produisent avec une incomparable abondance les vergers de la côte pacifique. Récolte merveilleuse que San-Francisco dispense avec largesse aux contrées moins favorisées de l'Union, qu'elle cultive et conserve avec art et dont elle enferme le goût et

l'arome en des boîtes et des flacons hermétiques, de même que, des fleurs admirables de la terre californienne, elle extrait et débite les essences et les parfums !

C'est cette force, d'ailleurs, et cette exubérance végétales qui rendent si belle la campagne et les jardins qui environnent San-Francisco. Nulle part je n'ai vu de rosiers porter de plus innombrables roses ! Des maisons ainsi enguirlandées succombaient presque sous ce poids odorant ; mais, pour les admirer, il fallait quitter la ville même, aller dans la banlieue qui ceint la baie de ses villas répandues ou agglomérées, car San-Francisco elle-même était une ville comme toutes les villes d'Amérique, une ville sans beauté architecturale ni monumentale et qui ne devait son charme qu'au prestige de la lumière.

C'est sous cette même lumière, sous ce même soleil que se dressera bientôt la cité nouvelle que l'énergie américaine va relever sur les ruines de la cité détruite. Le sol turbulent supportera de nouveau les lourdes bâtisses commerciales dont les vingt étages reposeront sur des assises plus capables de résister à quelque secousse terrestre comme celle qui vient de causer tant de ruines. Déjà l'œuvre réparatrice est commencée. Bientôt San-Francisco offrira au voyageur son aspect neuf. Les rues montreront à ses yeux étonnés leur même animation populeuse. Les cars emporteront sur leurs rails la

même foule active et affairée, et *l'Homme à la Houe* reprendra sur le mur de quelque palais de California-Avenue son ancienne place. Le nouveau monde, une fois de plus, se sera montré fidèle à son principe d'activité et d'énergie pratiques, et nous aura appris comment on s'y prend pour réduire un désastre à l'indispensable et une catastrophe à son minimum.

Une des curiosités de l'ancienne San-Francisco était son quartier chinois. Nous ne connaissons guère la Chine que par son art. C'est lui qui nous la configure. De là, le tort de n'avoir d'elle qu'une notion abrégée, toute pittoresque. Pour beaucoup, afin de ne pas dire pour la plupart, les Chinois ne sont que des cuiseurs de porcelaines ou des fondeurs de bronzes. Nous ne distinguons, de cette immense quantité d'hommes confondue dans un lointain indécis, que quelques silhouettes familières, de même que les paysages de la terre du thé se résument à notre esprit par l'image de quelque pagode baroque ou de quelque jonque saugrenue. Nous croirions presque volontiers que les dragons des panses de potiches y chauffent au soleil leurs ventres écailleux et que les poissons des fleuves y sont pareils à ceux qui empruntent au jade humide la substance de leurs formes fabuleuses. Et les

quelques Chinois que nous voyons passer, çà et là, contribuent encore à cette illusion tant ils ont l'air, avec leurs robes mandarines et leurs nattes sautillantes, de jouer, pour notre plaisir, les personnages inoffensifs de quelque contrée de songe.

Il est assez difficile de fixer à combien d'hommes réunis commence une foule. En faut-il dix, cent ou mille ? Prenons qu'une foule s'amalgame en toute assemblée au moment où la diversité personnelle cesse pour faire place à une unité diversifiée. J'ai donc observé une foule au théâtre chinois de San-Francisco. Elle donnait non pas l'impression du nombre, mais de l'innombrable. Ces quelques centaines de faces jaunes m'apparaissaient tout un peuple ; mieux, toute une race. La ressemblance générale et comme jumelle des visages aidait à cette illusion d'indéfini. L'uniformité du costume y contribuait aussi. Les Chinois d'Amérique portent tous la blouse sombre à gros boutons, le chapeau de feutre rond d'où sort la natte, les chaussures blanches à semelles épaisses. Il y en a trente mille à San-Francisco d'ainsi vêtus pour errer dans les rues, s'asseoir aux boutiques, emplir de leur activité silencieuse le quartier de la grande ville américaine où ils vivent à l'écart.

Ils ont en eux, en effet, une force d'isolement extraordinaire. L'Amérique, qui est la grande assimilatrice, rebute à se confondre cette population réfractaire. Elle, qui a su unir les races les plus disparates, en leur laissant leur part d'individualité, n'a rien pu faire du Chinois. Allemands, Polonais, Français, Italiens se sont américanisés suffisamment pour entrer comme forces constituantes dans la grande communauté d'outre-mer. Les Chinois y demeurent parasites. Fait de maisons construites à l'américaine, le quartier qu'ils habitent n'a rien qui le distingue trop à première vue. A peine, çà et là, quelques lanternes ballonnées, quelques enseignes aux caractères peints, quelques boutiques où se vendent les objets dont ils usent et les nourritures qu'ils préfèrent. Ils vont et viennent, muets et indifférents. On vous laisse entrer et voir. La porte des maisons est ouverte. La plupart sont pauvres et sordides. Ce sont des logis misérables. Un détail vous frappe : le peu de place qu'il faut à ces gens pour vivre et dormir. Ils sont destinés à pulluler. Ils sont, pour ainsi dire, madréporiques.

Dans une chambre où tiendraient avec peine deux Anglo-Saxons, dix Chinois s'accommodent. Ils emboîtent leurs mouvements, enchevêtrent leurs habitudes, superposent leurs sommeils. Chose singulière, ce tassement humain est méthodique. Nul bruit. Rien de plus tranquille que ces taudis que des Anglais empliraient de coups de poing et des

Italiens de coups de couteau. La rue, elle aussi, est silencieuse. L'éternelle grimace de la figure jaune fait du reste qu'on distingue mal si elle pleure ou si elle rit. Et pourtant, à parcourir ces rues populeuses, on sent un étrange malaise qui commence par une sorte de gène et finit par une espèce d'angoisse. Je ne sais comment le définir exactement malgré que je l'aie ressenti. C'est le sentiment d'une solitude complète, absolue ; un dépaysement inconnu. Cela ne tient pas au décor qui est quelconque et à peine exotique. Cela vient du voisinage, même indistinct, de cette humanité si différente, du contact avec je ne sais quoi d'inexplicable. J'en eus la certitude à ce théâtre. Ce qui m'y fascinait ce n'était ni le costume bigarré, ni la déclamation des acteurs, ni le fracas des instruments. C'était simplement la vue, de l'estrade où je me trouvais, des faces tournées vers moi et qui n'étaient point seulement les figures d'êtres étrangers, mais le visage même, bien plutôt, de toute une race mystérieuse.

C'est la nuit qu'il faut visiter la « China-town » de San-Francisco. Les quelques lanternes qui en forment à peu près tout le pittoresque sont allumées. Le théâtre joue, les fumeries d'opium sont ouvertes. La petite lampe, où le fumeur étendu cuit,

au bout d'une longue aiguille, la boulette huileuse du narcotique, grésille et palpite. La substance merveilleuse se consume ensuite en quelques bouffées. Une fumée légère et odorante remplit la salle basse. Plus loin, voici un temple. Rien ne le désigne guère à l'extérieur. L'intérieur en est sombre et doré. Des oriflammes multicolores pendent le long des hampes en faisceaux. Les dieux somnolent. Les bâtonnets d'encens brûlent devant eux au fond de leurs niches sculptées. Nous revoici dans le décor de la Chine qui nous est familière par ses peintures et ses potiches.

Mais nous revenons aux rues américaines. Les cars glissent sur les rails. Le rauque sifflet d'un ferry-boat s'enroue là-bas sur la baie. Les hautes masses des navires à quai se dessinent en noir sur la nuit claire. L'un d'eux, demain peut-être, le Golden-Gate franchi, voguera sur la mer Pacifique, vers cette Chine énigmatique qui est, de nos jours encore, la dernière terre fabuleuse et qui fasse rêver les poètes. Elle est aussi une de celles qui font penser les politiques, car elle attire les convoitises européennes. Chacun voudrait toucher au monstre engourdi, n'était la crainte de son sursaut ; de telle sorte que le vieil empire du Milieu conserve encore à nos esprits sa forme de Chimère Dragonienne sous laquelle, de tout temps, il s'est symbolisé. Peut-être, pourtant, la fin de la Chine est-elle proche, et faut-il se hâter de la visiter, si

l'on veut jouir encore de son mystère ? Mais, sans aller si loin, je préférerai toujours en lire l'attitude suprême dans l'étonnant livre de Paul Claudel, *la Connaissance de l'Est*, où l'auteur de *Tête d'Or* a fixé en quelques proses lapidaires et définitives la rêverie qu'a provoquée en lui la terre des supplices, des temples, des jardins et des jades.

LA SEMAINE DES ARBRES

Chaque année, durant une semaine environ, a lieu à Versailles une fête silencieuse et magnifique. Pour y assister, il n'est besoin d'aucune autorisation et d'aucun privilège. Elle est publique et naturelle. Il suffit, pour en être librement témoin, de franchir la haute grille dorée qui sépare la place d'Armes de la Cour d'honneur, dont le sol, inégal et dur aux pas, est doux à l'œil par les nuances délicates et variées de ses pavés de grès, de longer la chapelle, de traverser le vestibule et de s'avancer jusqu'au parterre d'eau qui mire en ses bassins plats ses nobles statues de bronze, et d'où l'on domine un des plus admirables spectacles qu'il soit possible de contempler.

Quelles que soient, en effet, l'heure et la saison, c'est toujours un lieu sans pareil que ces jardins de Versailles, avec leur double rampe harmonieuse et leur perspective que termine le Grand Canal et qu'encadre l'ombrage régulier des arbres, mais il est un instant où ils atteignent une beauté insolite et particulièrement splendide et où ils donnent aux

yeux une fête incomparable et qui est comme le moment de leur gloire suprême et parfaite, celui où l'automne, prince de l'année, les visite et y promène sa mélancolie sous sa couronne de feuilles d'or.

A Versailles, l'automne est souverain. Son sceptre y crée une féerie. Pour le recevoir, les arbres se teintent des plus riches et des plus somptueuses couleurs, se dorent, s'empourprent de feuillages fastueux, jonchent les allées et les bassins, emplissent la solitude de l'éclat de leur parure. Jamais Versailles n'est plus royal qu'en ces jours d'apothéose, qui durent peu et qu'il ne faut pas laisser passer sans en aller admirer l'éblouissante brièveté, car c'en est bientôt fait de cette prodigieuse pyrotechnie végétale. Comme un feu d'artifice, auquel elle ressemble, il n'en reste bientôt plus que des branches noires et dénudées. Le prestige s'est évanoui. La splendeur s'est éteinte. La semaine des arbres est terminée.

Je voudrais qu'elle fût annoncée, cette semaine des arbres à Versailles, comme on affiche les Grandes Eaux, et qu'on avertît les Parisiens du merveilleux spectacle qui leur est offert si près d'eux. Beaucoup l'ignorent; mais il a pourtant ses fidèles et ses habitués qui n'y manquent pas. Les « Versail-

lisants » sont nombreux. Le royal jardin et le royal palais ont reconquis leur place dans l'admiration publique. Que dis-je, la beauté de Versailles est officielle! Elle fait partie de ce que la France montre à ses hôtes de marque pour leur donner bonne idée d'elle-même. Le goût français a repris le chemin de Versailles. Longtemps délaissé, Versailles est actuellement en faveur.

Il n'en fut pas toujours ainsi. Versailles fut démodé. Le promeneur romantique, épris cependant de pittoresque et de passé, ne s'y hasardait guère. Il préférait les ruines moyenâgeuses. Le donjon et le clocher lui plaisaient plus que la colonne et le fronton. La nature régentée par Le Nôtre lui semblait froide et indifférente. Le Romantisme n'aima pas les jardins. Il préférait les sites naturels aux perspectives volontaires. Voyez les poètes. Lamartine chante la montagne et le lac, Hugo, la forêt et la mer, Vigny, le ciel et les grands horizons. Si Alfred de Musset s'arrête un instant sur les trois marches de rose, c'est pour y madrigaliser ironiquement. Seul Théophile Gautier salue Versailles d'un mélancolique sonnet.

Le Naturalisme ne goûta pas davantage Versailles et sa beauté si noble, si grave. Elle n'offrait aux observateurs de l'Ecole de Médan aucun « document humain ». Du reste, qu'avaient-ils besoin de rêverie? Et à quoi bon fréquenter le passé? La peinture de la vie moderne suffisait à leur ambition. A cette

époque, le décor des Halles centrales intéressait plus que celui de Trianon. Qu'était, auprès du Ventre de Paris, ce qui avait été le Cœur de la France?

Je me souviens très bien de Versailles, en ces années de mépris et d'abandon. Vraiment, il tombait en ruines. Sa façade s'effritait. Ses fontaines et ses bassins se délabraient. Ses statues moussues devenaient informes. Il n'avait guère pour visiteur que le bon peuple des dimanches, et c'était en vain qu'il offrait aux esprits ingrats et détournés son silence et sa magnifique solitude.

Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il s'est fait en France depuis lors, en art et en littérature, un retour vers le classicisme; cependant il faut reconnaître, toutefois, que le goût français a évolué dans ce sens et qu'il s'est formé peu à peu une meilleure compréhension de notre âge classique. Cette disposition, d'ailleurs, est la conséquence de notre souci actuel de ne rien négliger et de ne rien mépriser de notre passé national, de le considérer comme un tout composé de parties diverses, mais dont chacune a sa valeur respective et proportionnelle et dont l'ensemble représente une force que nous continuons.

C'est ainsi que Versailles est rentré en honneur. Il a pris pour nous sa signification définitive et véritable. Certes, c'est par ce que sa beauté a de

rétrospectif qu'il nous émeut tout d'abord. C'est le lieu historique qui nous attire. Ce sont les souvenirs qui s'y évoquent qui nous y retiennent. Il nous rapproche du passé dont il est le décor persistant et, à ce point de vue, il surexcite puissamment l'imagination.

Qui ne s'est plu à y venir rêver aux événements et aux personnages dont il fut le témoin et le séjour? Ils y revivent pour nous et peuplent ses galeries et ses allées d'ombres grandioses ou gracieuses. Ce palais, ces jardins qui leur furent familiers nous aident à les mieux comprendre. Construits et ordonnés selon leur goût, ils nous montrent leurs préférences d'art et de nature, ce qui plaisait à leurs yeux, ce qui satisfaisait leurs esprits. Ils attestent leur idéal de hiérarchie, de discipline.

Mais Versailles — son parc et son château — Versailles n'est pas seulement évocateur et instructif. Il n'est pas seulement une leçon de passé. En dehors de tout souvenir, il vaut par lui-même. Il présente au regard une beauté actuelle et propre. Il est un assemblage prodigieux de lignes et de couleurs, un des lieux du monde où l'eau, la pierre, les arbres s'unissent en une harmonie admirable pour offrir un spectacle unique, et c'est sous cet aspect aussi qu'il nous est cher.

Ce n'est pas que par les ombres qui le hantent qu'il est magique. Il a en lui un autre sortilège, celui de son silence et de sa majesté, celui de

ses eaux et de ses feuillages. Il a son atmosphère de grandeur et de mélancolie; on y respire un air que l'on ne respire pas ailleurs, et c'est en automne surtout, quand ses feuilles se dorent et s'empourprent, qu'il communique à ceux qui fréquentent ses ombrages son ivresse magnifique et triste.

J'y ai passé quelques heures, durant une journée du commencement de cet octobre. Le temps était gris et froid, et la fête des arbres n'était pas commencée. A peine quelques-uns jaunissaient déjà. La plupart conservaient encore leur verdure éclatante et solide. L'heure n'était pas encore venue où elle se nuance et se colore. L'automne n'avait pas fait son œuvre. Il y avait dans l'air immobile comme une impression de repos et d'attente. Pourtant, les grands peupliers qui sont au bout du Grand Canal dressaient leur dorure lointaine et disaient que l'instant approchait de la merveilleuse féerie annuelle. On sentait qu'elle allait commencer bientôt et que seuls ne s'y mêleraient pas les ifs et les buis taillés, immuables en leurs vertes pyramides, et indifférents aux saisons.

Certes, si elle prend à Versailles une splendeur deur particulière, cette saison d'automne, partout elle a sa fête des arbres. Avant de les dépouiller, elle les décore d'une richesse suprême et brève.

Paris même a sa part dans ce luxe végétal. Ses Tuileries, son Luxembourg, son bois de Boulogne ont aussi leur semaine de gloire. Ses avenues y participent également, mais tout cela n'est que pour nous avertir et pour nous inviter à nous rendre où la fête véritable a lieu, en ce Versailles voisin qui nous attend dans le flamboiement de ses feuillages mirés en ses eaux, pour nous convier à visiter, en l'un de ses plus mystérieux royaumes, le bel automne, prince de l'année, dont il emporte le sceptre et la couronne sous son manteau tissé de brume et de soleil.

1905.

II

GENS ET CHOSES D'AUTREFOIS

LA GUERRE ET LES FEMMES

Il y a, dans l'Almanach Hachette pour 1902, une page curieuse. Elle nous renseigne sur les *Princesses, chefs de régiment*, et nous en montre quelques-unes sous le costume et avec les insignes de leur grade. Nous y voyons, par exemple, que la princesse Clémentine de Saxe-Cobourg est colonelle d'un régiment d'infanterie bulgare et que la reine douairière d'Italie commande un bataillon de chasseurs hessois. Malgré qu'elle en porte la tunique, son aspect n'a rien de particulièrement guerrier, non plus que celui de l'impératrice Augusta-Victoria d'Allemagne. De l'uniforme de ses cuirassiers blancs, elle s'est composé une toilette élégante sous le tricorne emplumé qui la coiffe.

Il n'en est pas ainsi pour la princesse Victoria de Schaumbourg-Lippe et pour la princesse de Saxe-Meiningen. Ces deux sœurs de l'empereur Guillaume II ont sur leurs portraits une tournure martiale qui doit plaire à leur illustre frère. Si la princesse Charlotte de Saxe a bon air sous son casque à plumes retombantes, la princesse Victoria

de Schaumbourg a dans sa tenue je ne sais quoi de plus militaire. Le ceinturon boucle sa taille. Elle regarde fixement devant elle, comme dans le rang, sous la visière du casque à pointe. Il ne lui manque que le fusil ou le sabre.

C'est sur la garde du sien que la princesse Marie de Roumanie appuie fièrement ses mains qui sortent de manches galonnées. Elle est vêtue du dolman à brandebourgs de son régiment de hussards; mais je ne pense pas que cette jolie colonelle ait jamais songé à tirer la lame du fourreau et à conduire la charge, pas plus qu'aucune des royales personnes qui portent comme elle l'atour guerrier. Tout cela est heureusement honorifique, fait pour le terrain de revue et non pour le champ de bataille. C'est un jeu où elles s'amusent au bruit des tambours et aux sonneries des clairons, mais elles ne connaîtront jamais l'odeur de la poudre et le sifflement des balles, car, malgré l'uniforme qui les militarise si pittoresquement, elles sont femmes et, comme femmes, doivent avoir horreur du sang versé, même pour une cause juste. C'est alors qu'on les verrait, toutes ces belliqueuses, dépouiller un costume qui ne leur siérait plus, et il n'y en aurait pas une qui ne préférât aux attributs dont elles s'étaient imprudemment parées, le seul insigne qui convienne à une femme, quand le canon tonne et que le sang coule, le brassard consolateur de la Croix-Rouge.

Il n'en fut point toujours ainsi. L'histoire ne manque pas de princesses ayant aimé la guerre, sinon pour elle-même, du moins pour ses résultats de gloire et de conquêtes. Elles y voyaient une des conséquences naturelles de la politique et de l'art de gouverner, et elles en acceptaient le spectacle comme une nécessité d'où il y avait à tirer, en somme, plus d'honneur que de regret. Si ce point de vue existe encore, peut-être, chez les souveraines d'aujourd'hui, les femmes ne pensent plus de même. Le temps est loin où la rumeur des combats plaisait à leurs oreilles et où plus d'une ne dédaigna pas de tirer l'épée. Je ne compte pas parmi elles une Jeanne Hachette et une Jeanne d'Arc, que des circonstances particulières conduisirent l'une à la tête des armées du royaume, l'autre au mur de sa ville assiégée, ni les légendaires Amazones de l'antiquité, mais je parle de celles dont l'attrait des batailles tenta l'humeur farouche et vaillante.

La liste serait assez longue à dresser du bataillon des femmes capitaines. J'en citerai seulement, pour l'exemple, cette singulière Catalina de Erauso, dont nous avons les mémoires authentiques, que traduisit magistralement José-Maria de Heredia. Nous y lisons, de la bouche même de l'héroïne espagnole, comment, de nonne, elle devint

soldat, prit l'habit masculin, s'embarqua pour les Grandes Indes, y guerroya de longues années, conquit à la pointe de l'épée le grade d'alferez, tua de sa main beaucoup de gens et mourut, on ne sait trop où ni comment, après avoir mené la dure vie des armes. Elle vivait encore en 1645, car, à cette époque, Fray Nicolas de Rentira, de l'Ordre des Capucins, la rencontra à la Vera-Cruz, d'où elle l'accompagna à Mexico. La Nonne Alferez était alors, au dire du révérend, âgée de cinquante ans environ, « bien bâtie, bien en chair, de visage basané, avec quelques poils de moustache ».

Ce fut presque une contemporaine de l'aventurière espagnole que cette princesse française, sur qui Mme Arvède Barine a publié une étude excellente, cette Grande Mademoiselle, dont la jeunesse turbulente fut d'un temps où la guerre n'effrayait pas les femmes. La Fronde fut riche en héroïnes et celle-là y figura à côté des Longueville et des Montbazon. Il aurait fallu, pour rester à l'écart de ce mouvement d'ambitions et d'intrigues, que la Grande Mademoiselle fût ce qu'elle n'était pas. Or, elle avait dans l'esprit je ne sais quoi de hardi et de viril. Quand elle naquit, le 29 mai 1629, Louis XIII n'avait pas d'héritier de sa couronne. L'enfant qu'attendait Gaston d'Orléans, frère du Roi, pouvait être Roi un jour. Ce fut une fille, mais elle garda en elle quelque chose du garçon qu'il lui manqua d'être. Elle le prouva par la suite.

★

Il faut lire dans le livre de Mme Arvède Barine le récit de la jeunesse de la Grande Mademoiselle et des influences qui la formèrent, et d'où elle sortit, à la fois romanesque et hautaine, avec cette curieuse circonstance que, jeune, elle fut plus politique que sentimentale. Celle qui devait plus tard, par amour, épouser en Lauzun un cadet de Gascogne eut d'abord de plus hauts projets. Toute alliance moindre que royale ou souveraine lui semblait indigne d'elle. Il ne fallait pas moins qu'un trône pour asseoir une personne de son importance. Ainsi considérable à ses propres yeux, elle ne négligeait rien de ce qui pouvait la rendre telle à ceux des autres. Le temps se chargea de lui fournir des occasions où elle pût montrer ce qu'elle prétendait être, c'est-à-dire quelqu'un d'admirable non seulement par sa naissance, mais encore par son génie.

Le sien, il faut le dire, était singulièrement médiocre. Le cardinal Mazarin la traitait de « brouillonne » et il avait raison. Sa vanité ne pouvait que la conduire à des aventures dangereuses. Il est vrai que, pour se gouverner sagement dans une époque de troubles comme celle-là, il eût fallu une sagesse bien au-dessus de l'ordinaire. La Grande Mademoiselle prit donc part à la folie commune. D'ail-

leurs, elle s'y comporta sans bassesse et même noblement. Elle avait l'âme généreuse et l'oreille attentive au bruit de sa gloire. Elle l'écoutait dans l'acclamation populaire et la voulut appuyer de la voix du canon.

La première expédition militaire de Mademoiselle fut presque pacifique. Orléans, menacé à la fois par les troupes royales et par celles du prince de Condé, Mademoiselle, au défaut de son père, alla au secours de la ville. Elle partit pour cette chevauchée, « en habit gris tout couvert d'or ». Les Frondeurs la reçurent en chef d'armée. Elle monta à cheval et prit le commandement. Elle présida le conseil de guerre.

A Orléans, elle trouva les portes fermées. On voulait d'elle, mais non des troupes qui l'accompagnaient. Elle entra seule. On lui fit fête. A son retour à Paris, elle fut reçue en triomphe. Son parti l'accabla de louanges. Condé dit d'une marche ordonnée par elle que Gustave-Adolphe n'eût pas fait mieux.

Elle fut reconnaissante à Condé de cette flatterie et, quelques jours après, lui sauva la vie. Attaqué dans le faubourg Saint-Antoine par l'armée royale, il était perdu. Cette fois, Mademoiselle paya bravement de sa personne. Elle arracha aux gens de l'Hôtel de Ville l'ordre d'ouvrir les portes aux débris de la Fronde et fit tirer pour eux le canon de la Bastille. Ce jour-là, elle vit le sang couler. En se

rendant au faubourg, elle rencontra un cavalier en pourpoint blanc, aveuglé par une horrible blessure et que deux cavaliers, saignants aussi, menaient par la main. C'était La Rochefoucauld. Elle vit Condé, poussiéreux et sanglant, sa cuirasse pleine de coups et tout fumant du combat.

Ce combat du faubourg Saint-Antoine fut la grande journée militaire de la Grande Mademoiselle. Le lendemain en fut dur. La Fronde agonisait, et avec elle tombait cette sorte de fièvre qui avait transporté notre princesse. L'accès fini, elle prit peur. En vain, elle avait pensé un instant à lever une armée à ses frais et à tenir la campagne. Il fallut se mettre à l'abri. Elle quitta Paris furtivement. Elle se croyait poursuivie et sur le point d'être arrêtée. La frayeur la talonna. Elle ne respira que dans son château de Saint-Fargeau. On y arriva vers les deux heures du matin : « On mit pied à terre, dit-elle dans ses Mémoires, le pont étant rompu. J'entrai dans une vieille maison où il n'y avait ni portes ni fenêtres et de l'herbe jusqu'aux genoux dans la cour. La peur, l'horreur et le chagrin me saisirent à tel point que je me mis à pleurer. »

Ne lui en voulons point de cette faiblesse. Ces larmes adoucissent sa figure d'héroïne vaine et pompeuse. Elle crut bien faire et s'acquérir de la

gloire et, pour la juger, il faut rentrer dans les idées de son temps, qui ne sont plus celles du nôtre. Le rôle des femmes de guerre est terminé. Aussi éprouvé-je quelque peine à voir des princesses d'aujourd'hui se parer de l'habit militaire. Cela me semble anachronique. C'est aux hommes qu'il faut laisser l'uniforme et c'est à eux seuls que demeure le droit de le porter, parce qu'il n'est pas sur eux l'indice d'un goût, mais qu'il est l'insigne d'un devoir.

1901.

SOUVENIRS DES ILES

Juin 1902.

J'ai chez moi un petit portrait que j'aime beaucoup. Pour nous garder le souvenir du digne homme qu'il représente et qui fut quelque arrière-grand-oncle, officier dans un régiment de l'ancienne France, on n'eut recours ni aux pinceaux déliés ni aux fines couleurs. Un peu d'encre noire et de papier blanc ont suffi à l'artiste inconnu, naïf et habile à la fois, pour tracer une figure exacte et délicatement vivante. C'est, en effet, un de ces portraits en silhouette ou, pour mieux dire, à la silhouette, comme on s'amusa à en faire au dix-huitième siècle. La mode était alors à ces petites effigies de lanterne magique qui sont comme l'ombre du modèle, et celle-là est singulièrement expressive. Le profil du personnage se découpe avec une netteté et une vérité particulières. On distingue les traits du visage qu'encadre une perruque dont la queue, nouée d'un ruban, semble ornée d'un petit papillon obscur. Rien ne manque, ni le jabot en toile d'araignée, ni la den-

telle des manchettes. L'habit est militaire. Petit bonhomme debout dans son carré de papier, bien campé sur ses bons souliers à boucles, le mollet tendu, une main tenant un tricorne emplumé, l'autre appuyée au pommeau d'une canne à gland, il est là, comme jadis et pour toujours, élégant et coquet, grave et noir.

J'aime beaucoup cette silhouette à la française, et son profil à l'encre m'a souvent fait rêver. Je sais à peu près ce que fut, de son vivant, celui qu'elle représente. Capitaine dans un régiment du Roi, sa compagnie tint longtemps garnison aux Iles, à Saint-Domingue ou à la Martinique. J'en trouvais à ce portrait un sens particulier, et il me semblait que cette noire figurine convenait parfaitement à quelqu'un qui avait vécu chez les nègres. J'y voyais comme une sorte de brevet colonial, et cette idée plaisante me divertissait infiniment; mais aujourd'hui, j'éprouve à regarder ce dessin une impression toute nouvelle et mélancolique, et il me semble maintenant funéraire et tracé là avec de la cendre.

L'île lointaine où ce petit personnage d'autrefois se promena, la canne à la main, l'épée au côté et le tricorne en tête, et qu'il foula du pas tranquille de ses bons souliers à boucles dans les rues de Saint-Pierre ou de Fort-de-France, qui s'appelait alors Fort-Royal, n'est plus qu'un lieu de ruine et de mort, une terre de panique et de désolation où

des ruisseaux de lave et de boue ardente coulent d'un cratère incandescent, sous un ciel voilé de fumée et dans un air empesté de soufre et de cadavres.

Et qui sait si un jour ne viendra point où, abandonnée de ses habitants, il n'y restera pas pour seule forme humaine la statue de bronze qui dresse dans la avane de Fort-de-France sa grâce mélancolique, car l'unique statue, je crois bien, qui ait jamais été érigée sur ce sol lointain est celle d'une femme, et d'une femme dont la destinée merveilleuse et singulière dut faire rêver souvent les petites créoles de la Martinique qui, hier encore, se promenaient sans souci autour du socle où se montre l'image impériale et romanesque de Joséphine de Beauharnais.

Ce fut en effet à la Martinique, au lieu appelé les Trois-Islets, que naquit, le 23 juin 1763, de Joseph-Gaspard Tascher de La Pagerie et de Rose-Claire des Vergers de Sonnois, l'enfant qui devait être un jour Impératrice des Français. M. de la Pagerie n'était pas riche. Une sucrerie en mauvais état, quinze à vingt nègres, des dettes et une pension de la Cour, de quatre cent cinquante livres. On vivait petitement, dans la flânerie et la paresse de l'existence créole, mais facilement à cause de la beauté du climat, parmi les fleurs, les oiseaux et les plantes d'une nature abondante et heureuse. L'enfant grandit, et la jeune fille qu'elle devint n'é-

tait pas belle. Elle avait le corps lourd, la figure large, la taille épaisse. Elle dansait mal, chantait médiocrement en s'accompagnant sur la guitare. Ce fut celle-là, pourtant, que la fortune vint prendre par la main au bout du monde, pour la mener au sommet d'une des plus étranges aventures qui aient été vécues. Il est vrai que sa montée ne fut pas brusque et éclatante, mais bien au contraire par des voies détournées et curieusement tracées. Je ne veux point rapporter ici les circonstances et les événements de cette vie surprenante dont le roman finit en de l'histoire et dont une série de hasards fut l'enchaînement à la fois extraordinaire et naturel.

Ne semblait-elle pas destinée, cette jeune créole, à vivre et à mourir dans l'Antille natale, et ne fut-ce point déjà un coup inespéré du sort qu'une intrigue de famille l'eût conduite en France pour y épouser le jeune Alexandre de Beauharnais, sous-lieutenant à la première compagnie de mousquetaires ? Mais quelle distance à parcourir entre le sous-lieutenant Beauharnais et le général Bonaparte ! Que d'événements entre le 13 décembre 1779, date de son mariage, et le mois de vendémaire an II, où elle rencontra pour la première fois celui qui devait placer sur ses épaules de femme le manteau semé d'abeilles d'or et mettre sur son front la couronne impériale, parce que, comme il le lui avait écrit dans une lettre qu'on a conservée, elle exerçait

sur lui « un étrange pouvoir ». Car elle était belle alors, d'une beauté que lui avait donnée la vie, d'une grâce qui était née en elle et qui s'était affirmée par les malheurs, par les angoisses, par l'amour, par la mort même qu'elle avait entrevue aux heures sombres de la Terreur et quelle craignait, parce qu'elle ne lui avait pas reconnu la figure vraie de son destin.

Si Joséphine de Beauharnais a trouvé son biographe en M. Frédéric Masson, dont je relisais, en écrivant ces pages, le livre si fortement documenté et si complet, elle avait rencontré son peintre en Pierre-Paul Prud'hon. Ce Prud'hon, qui fut un grand artiste, semblait prédestiné à sentir ce qu'on pourrait appeler la grâce joséphinienne, faite de souplesse, d'élégance et de langueur. Comment n'aurait-il pas rendu ce visage charmant et délicatement étrange, et qui était ce que la beauté même avait pour lui de plus séduisant ! Au besoin, il en aurait inventé les lignes. Prud'hon est le peintre du sourire joséphinien. Il y a, entre l'artiste et le modèle, une sorte d'entente mystérieuse. L'art de Prud'hon semblait fait pour Joséphine. De même, le dessin puissant et robuste, la couleur grave et solide d'un David semblent convenir au profil napoléonien.

J'ai voulu revoir, au musée du Louvre, l'admirable portrait que Prud'hon a peint de celle qui fut, si l'on peut dire, en quelque sorte, sa Joconde impériale. Elle est là, dans tout son charme de mélancolie et de paresse. Sous la longue robe de tulle pailleté d'or, que rehausse l'écharpe rouge, le corps est souple et flexible. Le visage fin, pâle et délicat, sous les boucles de cheveux, sourit d'un sourire lointain, indifférent et tendrement triste. Le bras accoudé soutient la tête lasse. Elle est distraite. Elle écoute un frisson de verdure et un bruit d'eau. A quoi pense-t-elle? peut-être à l'île chaude et parfumée, au milieu des mers, à cette Martinique où elle est née, où elle est retournée une seule fois pour n'y plus revenir. Certes, Joséphine conserva le souvenir de son pays natal. Elle aima à s'entourer d'objets qui le lui rappelaient. Elle aimait les coraux éclatants et les volières remplies d'oiseaux exotiques.

Quand, en 1795, elle loue l'hôtel de la rue Chantereine, et qu'elle s'occupe de rafraîchir son mobilier, nous savons que, parmi les meubles divers qui le composent, elle possède un secrétaire et une table à écrire en bois de noyer de la Guadeloupe. Plus tard, elle s'intéressera à ceux qui ont soigné son enfance. C'est ainsi qu'une vieille mulâtresse, qui l'a nourrie, sera affranchie par ordre de l'Empereur et touchera une pension annuelle de 500 francs.

Peut-être, à certains moments, oubliera-t-elle son origine ? Je doute, en effet, qu'elle s'en souvienne dans la toile de David, qui la représente aux côtés de l'Empereur, le jour du Sacre. Une pompe inouïe l'environne. Le bourdon gronde, l'encens fume. Elle est perdue dans l'apothéose de l'homme qui l'a aimée, mais il veut qu'elle en ait sa part, et pendant que le canon tonne, que les cloches sonnent à volées, et que les acclamations éclatent, il lui murmure à l'oreille avec un sourire: « Eh bien, petite créole, êtes-vous contente ? » Et je pensais à cela dans cette même salle du Louvre, devant le vaste tableau de David, immobile et vivant, et en évoquant l'étrange destinée de cette fille des îles, dont la lointaine statue de bronze, dans la savane de Fort-de-France, sera peut-être un jour seule gardienne d'un rocher plus désert que celui où mourut l'homme extraordinaire par qui elle devint impératrice et reine, à cause de ce sourire charmant dont Prud'hon nous a conservé la ligne indécise, la courbe incertaine et la grâce insinuante et fatiguée.

CAYLUS

Il y eut en France une époque mémorable à laquelle songent en rêve les collectionneurs qui, comme cela s'est vu à certaines ventes récentes, payent vingt mille francs une petite table Louis XV et quarante mille francs un meuble de Beauvais. Les temps sont loin ,en effet, où les merveilles méprisées de l'art du dix-huitième siècle s'empoussiéraient dans les greniers des châteaux et pourrissaient dans les arrière-boutiques des brocanteurs. Tous ces objets charmants ont repris, dans le goût national, la place qu'ils méritaient.

Leur grâce démodée, qui longtemps ne tenta plus personne, a retrouvé des adorateurs fervents, mais ceux qui les aiment le plus passionnément et se les disputent dans la folie des enchères doivent tout de même regretter un peu l'époque légendaire où, en feuilletant les cartons des marchands et en visitant les revendeurs,on avait des chances de rencontrer l'occasion inattendue et de faire la trouvaille inespérée. Si cet âge d'or de la Curiosité — où il suffisait de quelques pièces de monnaie pour

acquérir une terre cuite de Clodion ou une sanguine de Watteau — est déjà lointain, nous en avons pourtant connu encore des survivants. Edmond de Goncourt n'avait-il pas acheté quelques centaines de francs le magnifique dessin de Moreau le Jeune qui représente la revue de la Maison du Roi dans la plaine des Sablons, et qu'il rapporta chez lui triomphalement, noué dans une serviette, avec son cadre d'or aux armes royales !

Chose singulière ! plus le nombre de ce que j'appellerais les objets de qualité a diminué, plus celui des amateurs s'est accru. Ils continuent leur recherche, toujours dans l'attente de quelque miracle. Ils vont, le long des boutiques, emplies de contrefaçons, toujours en quête de la trouvaille authentique. On les rencontre du quai Voltaire à la rue de Châteaudun, attentifs, anxieux et pleins d'espoir. Ils ont raison, rien n'est impossible au hasard, et le hasard se plaît parfois encore à favoriser l'un des leurs. Ces exemples entretiennent chez eux le feu sacré. M. Gabriel Hanotaux ne trouva-t-il pas, chez un antiquaire, ces précieux *Cahiers de Mademoiselle d'Aumale* que M. le comte d'Haussonville et lui ont publiés, et qui, par leurs curieux détails sur Louis XIV et sur de Mme de Maintenon, complètent si heureusement les célèbres et charmants souvenirs de Mme de Caylus.

Caylus! Ce n'est point seulement à la mémoire du Roi et de la Grande Favorite qu'est lié ce nom de Caylus. Il en évoque un autre, où se résume ce que l'art du dix-huitième siècle eut de plus élégant et de plus délicieux, celui du grand peintre Antoine Watteau, ce Watteau, dont les dessins dédaignés connurent l'injure du carton à six sous où des mains intelligentes les vinrent recueillir jadis, comme aujourd'hui furent tirés de l'oubli des cahiers où Mlle d'Aumale écrivait ce qu'elle savait des choses et des gens.

Ce fut aussi dans la boîte d'un bouquiniste qu'Edmond et Jules de Goncourt découvrirent la vie, qu'on croyait perdue, d'Antoine Watteau par son ami le comte de Caylus.

Il n'était pas né pourtant pour être écrivain, ce brillant fils de la brillante marquise de Caylus, aussi fut-il d'abord tout autre chose. Il ne fallut rien moins que la paix pour faire de ce fougueux jeune homme, blessé à quinze ans à Malplaquet, remarqué pour sa bravoure en Catalogne et au siège de Fribourg, un amateur d'antiques, et un graveur. Ayant quitté un métier qu'il n'aimait que pour se battre, le comte de Caylus voyagea pour se distraire. Ne pouvant plus rompre des membres, il s'intéressa aux ravages que le temps fait subir à ceux des héros de marbre. Les fragments des sta-

tues que la pioche exhumait du sol lui causaient sans doute une sorte de satisfaction guerrière. C'étaient encore là des blessés, et dont quelques-uns avaient été des dieux ! Et si, d'antiquaire, M. de Caylus se fit graveur, ce fut sans doute une façon d'utiliser en burin la pointe de son épée.

M. de Caylus apportait aux choses de l'art les restes d'une humeur militaire. Il aimait à commander, et s'il se mêlait volontiers aux artistes, c'était pour leur apprendre, à sa manière, l'exercice du beau. Tel fut l'homme que rencontra en 1714 Antoine Watteau. Certes M. de Caylus admira le peintre charmant dont il devint le protecteur et l'ami, mais il le trouvait, comme il le dit lui-même : « Un peu berger », et il me semble voir dans ce mot de M. de Caylus un rien de pitié et de dédain pour ce mélancolique, dont il ne comprit pas sans doute la grâce délicate, pour ce peintre de petits sujets qui ne cherchait point à se hausser de Cythère à l'Olympe. M. de Caylus avait l'âme pompeuse. J'en juge par le tombeau qu'il s'était choisi et qui est maintenant au musée du Louvre. C'est une sorte de sarcophage antique en porphyre, soutenu par des pattes de lion.

Ni le tombeau de marbre rouge, ni les innombrables pièces qu'il grava avec plus de bonne volonté que de talent, ni les écrits où s'exerça sa

plume, n'eussent sauvé de l'oubli le nom de M. de Caylus, si l'amitié d'Antoine Watteau ne lui eût assuré l'immortalité. Et cependant, de tous les amis du peintre, M. de Caylus n'est peut-être pas celui à qui il doit le plus. Certes, M. de Caylus fut utile à Watteau, sinon en son art, du moins en plusieurs circonstances de sa vie. Mais je ne crois pas qu'il y eut jamais entre eux liaison de cœur. N'est-il pas assez singulier que Watteau n'ait jamais peint le portrait de M. de Caylus, quand il n'a pas manqué de représenter la plupart de ses autres amis? Nous avons, en effet, de sa main, le vieux sculpteur Pater, et Vleugels, et Antoine de la Roque et l'abbé Haranger. Nous avons M. de Julienne.

De celui-là, Watteau a laissé deux portraits admirables qui nous rendent la belle figure et la belle tournure de cet ami charmant qui fut un type des plus curieux de l'amateur d'art au dix-huitième siècle.

Personnage sympathique que ce M. de Julienne, qui possédait aux Gobelins une manufacture de drap, célèbre, comme il est dit quelque part, « par son escarlate orangée dont l'œil avait peine à soutenir l'éclat ». Ce drapier avait du goût pour les arts. Il réunissait des tableaux. Il vint chez Watteau et devint son ami jusqu'à sa mort. Car c'est par les soins de M. de Julienne que Watteau obtint la petite maison de Nogent, où il passa les derniers temps de sa courte vie.

La biographie très complète et très documentée de Watteau, par M. Virgile Josz, nous renseigne sur les amis très différents que furent, pour le peintre, Caylus et Julienne. L'avantage n'y est pas à Caylus. Il suffit, pour s'en assurer, de voir ce que chacun d'eux fit pour son ami. Watteau mort, M. de Julienne lui éleva ce monument inappréciable qui s'appelle les *Figures de différents caractères*, vaste recueil qui renferme, gravés, une réunion des plus beaux dessins du maître, hommage pieux rendu à sa mémoire et à son génie. Quant à M. de Caylus, il se contenta, à une séance de l'Académie, de prononcer l'éloge de son protégé, éloge qui commence par cette phrase qui est peut-être à retenir : « Loin de blâmer ceux qui ont écrit avant moi la vie d'Antoine Watteau, je leur sais au contraire bon gré des sentiments qui les ont fait agir. Il me paraît seulement qu'ils ont un peu trop accordé à la louange... »

Il ne faudrait pas croire que cette vie de Watteau par M. de Caylus soit ce que nous appelons un éreintement. Les restrictions de M. de Caylus viennent plus de son caractère que d'autre chose et ne sont peut-être bien qu'une petite rancune contre l'indépendance de Watteau, vis-à-vis des conseils que le comte ne devait pas manquer de lui donner et que l'artiste ne suivait guère; malgré

cela, cette notice est infiniment précieuse. Elle forme, avec les notes de M. de Julienne et celles du marchand de tableaux Gersaint, tout ce que nous savons sur le grand peintre des Fêtes Galantes. Elle nous donne le détail de sa vie.

Elle n'a rien de romanesque ni d'héroïque, cette vie d'Antoine Watteau. Les événements en sont fort simples et les voici en leur suite ordinaire : la naissance obscure à Valenciennes, la vocation lente et incertaine, les débuts difficiles, l'arrivée à Paris, les séjours dans l'atelier de Gillot et d'Audran, le travail misérable ; puis, peu à peu, la formation, timide d'abord et enfin éclatante, d'une originalité, ce qui, du petit peintre d'arabesques et de singeries, fit le grand maître des figures et des expressions, le poète des jardins et des perspectives, des ombrages légers et des eaux profondes, des robes de satin et des habits de soie, des nuques et des mains de l'Indifférent et de la Finette, de la joie, du sourire et de l'amour.

Cette œuvre délicieuse et un peu féerique de Watteau, on la pourrait croire, à première vue, œuvre de loisir et de bonheur. N'imaginons pas le peintre d'après sa peinture. Watteau fut un mélancolique et presque un hypocondre. Anxieux et maladif, il vécut à l'écart et comme dans une perpétuelle inquiétude. C'est cette inquiétude et ce trouble que nous apprend Caylus, et c'est cette sorte d'intimité où il nous met avec Watteau qui fait la

valeur de sa biographie. Il nous fait pénétrer en ces logis, dont le peintre changeait si souvent, où il n'avait guère pour mobilier que son chevalet et quelques hardes, et ce pot rempli d'huile grasse où trempaient ses pinceaux mal nettoyés qui suffirent aux mains habiles du grand artiste pour créer un monde poétique et éternel, une de ces îles de songe comme Shakespeare en a rêvé une, qui sont en dehors du temps et où les Pèlerins de *l'Embarquement pour Cythère* pourraient rencontrer les Nymphes dansantes du *Printemps* de Botticelli.

Il semble qu'une monographie de Watteau eût dû tenter les Goncourt. Le sujet semblait leur appartenir. Dans leur *Art au dix-huitième siècle*, ils ne donnent sur le peintre de Valenciennes que quelques pages, brillantes d'ailleurs, et quelques notes succinctes. Faut-il s'en plaindre? L'étude de M. Virgile Josz est très complète. Du reste, ne voyons-nous pas M. Pierre de Nolhac reprendre et rectifier certains sujets d'histoire traités par les frères historiens avec plus de talent que d'exactitude? Néanmoins, il restera aux amateurs d'Auteuil l'honneur d'avoir été des premiers à goûter l'art de notre dix-huitième siècle et d'avoir su, avant l'heure, payer trois francs un crayon de Boucher, un pastel de La Tour ou une sanguine de Watteau!

1903.

DEUX SACRES

J'ai connu, quand j'étais enfant, un vieux prêtre dont j'ai conservé un souvenir délicieux. Il s'appelait l'abbé d'A... et était curé de la petite ville de P... C'était, à cette époque, un vieillard maigre, au visage orné d'un nez de bonne race, avec des yeux malicieux et tendres. Je le revois, la soutane bien brossée, marchant de son pas sec sur le pavé pointu de la Grand'Rue, qui sonnait sous ses souliers à boucles, souvent une main dans sa ceinture, où il palpait sans doute l'écaille polie de sa tabatière, son rabat un peu de travers, car il avait des mouvements brusques et beaucoup de vivacité.

L'abbé d'A... avait cette particularité de détester les chiens et je me rappelle encore comment, quand il était arrêté sur la place à causer avec l'un ou l'autre de ses paroissiens, il détachait, sans s'interrompre, au moindre roquet qui se hasardait trop près de lui, un délicat coup de talon.

L'abbé d'A... était, depuis de longues années, curé de P... Il n'avait jamais voulu quitter la petite

ville où il était né. Sa distinction de naissance, de manières et d'esprit eût pu le mener aisément aux dignités et aux honneurs ecclésiastiques, mais il leur préféra cette cure modeste et tranquille d'où il ne voulut pas sortir et où il mourut, il y a déjà bien longtemps.

Ce fut par amitié pour ma famille, avec laquelle la sienne était liée, que l'abbé d'A... consentit, un été, à me donner quelques leçons de latin, pendant les vacances que je passais à P... Ces leçons avaient lieu, plusieurs fois par semaine, au presbytère. C'était une vieille et vaste bâtisse, construite au dix-septième siècle et qui ouvrait sur un cloître attenant à l'église. L'abbé d'A... me recevait dans une grande salle voûtée, fraîche et sonore, dont les hautes fenêtres donnaient sur un jardin. Je trouvais le bon abbé assis sur une chaise de paille, à côté d'une table où sa tabatière ouverte voisinait avec quelque *De Viris*. J'étais fort distrait et tout m'intéressait plus que la leçon, surtout les dessins d'eau qui marquaient le carrelage qu'on venait d'arroser. Leurs méandres sinueux m'enchantaient et je les suivais de l'œil, par-dessus les pages de mon livre.

Quand j'avais traduit, tant bien que mal, quelques phrases, l'abbé d'A..., fier de son succès et indulgent à ma paresse, prenait une prise qu'il aspirait en se renversant au dossier de sa chaise dans un équilibre que j'admirais fort, puis il passait son doigt entre son cou et son rabat, me regar-

dait en riant et commençait à me raconter des histoires.

Il en savait de toutes sortes, de pieuses, d'instructives et d'amusantes; mais il y en avait une entre toutes que je lui redemandais souvent. C'était le récit du sacre de Charles X à Reims, auquel il avait assisté comme enfant de chœur. Ce récit me charmait tout particulièrement, sans doute parce que les souvenirs que l'abbé d'A... avait gardés de cet événement historique étaient ceux d'un enfant et qu'ils allaient droit à l'enfant à qui il s'adressait. Ils étaient à ma portée. Peut-être bien que le bon abbé d'A... y avait peu à peu ajouté quelque chose, mais j'étais tout oreilles pour l'entendre. Je l'écoutais avec une attention extrême dire les costumes, l'encens, les orgues, la vaste cathédrale pleine de la pompe liturgique et royale. Mais ce que j'attendais avec le plus d'impatience, c'était le trait par lequel il terminait invariablement son récit : comment les enfants de chœur, en cachette, avaient vidé le vin des burettes, parce qu'ils avaient très soif et qu'il faisait très chaud; et ce vin, l'abbé d'A... ne manquait jamais de faire à mes yeux semblant de le boire et de l'avaler, en renversant la tête en arrière, ce qui faisait à son cou maigre, serré de près par son rabat, mouvoir sa pomme d'Adam. Et cela me paraissait également surprenant et merveilleux!

Si le Sacre du Roi Charles X à Reims avait laissé un vif souvenir dans la mémoire du bon abbé d'A... il n'a pas laissé dans l'art du temps de chef-d'œuvre comparable à celui où le peintre David fit vivre à jamais pour nos yeux le Couronnement de Napoléon à Notre-Dame.

Je le revoyais récemment au musée, ce tableau justement célèbre, et, tout en l'admirant, je me demandais pourquoi c'est toujours uniquement aux peintres que l'on s'adresse pour éterniser ces grands spectacles pittoresques. Pourquoi, à côté du témoignage pictural, ne pas solliciter aussi le témoignage littéraire? La force de représentation des mots est égale à celle des couleurs. La page vaut le tableau. La phrase, comme la ligne, est un dessin. Le papier où l'on écrit est aussi évocateur que la toile sur laquelle on peint. La plume vaut le pinceau.

Notez bien qu'il n'y aurait pas là lieu à un travail d'historiographe qui loue et flagorne à gages; il s'agirait tout au contraire d'une œuvre exclusivement descriptive. Pas d'ode, de cantate, ni de dithyrambe, mais simplement une fresque verbale due à la seule puissance des mots. Comme les couleurs, ils ont la propriété de rendre durable l'éphémère. Ce qui a été subsiste par eux en sa forme et son mouvement. C'est pourquoi il me semble qu'il serait juste, pour

garder en la mémoire des temps les grandes scènes de la vie publique des nations, d'avoir recours non seulement au peintre, mais à l'écrivain, et de pouvoir, par exemple, au tableau d'un David, joindre la page d'un Chateaubriand.

Il est vrai que le hasard se charge parfois, de la façon la plus amusante, de remédier aux imprévoyances officielles. N'est-ce pas ainsi que nous trouvons dans les Mémoires de Gœthe une bien curieuse description du couronnement de l'empereur Joseph II à Francfort, en 1764 ? Certes, le jeune Gœthe, à quinze ans, n'avait reçu de personne l'ordre de tenir registre de ces fêtes dont il nous a laissé un si intéressant tableau. Seulement il a le goût de tout voir et l'art de bien voir. Il est déjà, ce qu'il sera plus tard, avide de ce qui peut lui apporter une sensation ou une connaissance nouvelles, et c'est ainsi que toute sa vie il ne cessera de s'enrichir l'esprit et d'étendre son intelligence à tout savoir et à tout comprendre. Aussi, dès l'annonce du couronnement impérial, le voici en campagne. Ce jeune Allemand eût fait un reporter admirable. Rien ne se passe qu'il n'y assiste, et à la meilleure place ; il note scrupuleusement le moindre détail ; chacun satisfait son amour du pittoresque, car il voit revivre devant lui les coutumes

électorales de la vieille Allemagne et l'antique cérémonial de l'Empire germanique.

Voici d'abord l'entrée des commissaires impériaux, puis celle des ambassadeurs, puis celle des électeurs. Celui de Mayence l'émut particulièrement. Dans les rues pleines de hauts personnages, ce ne sont que carrosses, chapeaux à plumes, manteaux à l'espagnole, cortèges et canonnades. Puis, la veille de l'élection, on fait sortir de la ville tous les étrangers, car les bourgeois de Francfort peuvent seuls être témoins de cette solennité. Elle précédait de peu celle de l'arrivée du nouvel élu.

Elle fut magnifique, cette arrivée, au branle des cloches et au bruit des canons, et le jeune Gœthe l'admire fort. Le carrosse impérial, tout en glaces et garni à l'intérieur de velours rouge, le surprend par sa splendeur quand il paraît, entouré des gardes, des pages, du grand connétable et des maréchaux de l'empire suivis des hallebardiers qui sont en noir et en rouge. Mais tout cela n'est encore que le prélude. Attendons le jour du couronnement.

Ce fut le 3 avril 1764 qu'il eut lieu. Le jeune Gœthe a sa place à une fenêtre haute de l'Hôtel de Ville. C'est de là qu'il vit l'Empereur sortir de la cathédrale. « Du point élevé où j'étais, nous dit-il, les ambassadeurs, les électeurs, l'Empereur, ne semblaient faire qu'une seule masse mue par une seule volonté et étincelante d'or et de pierreries. » Mais cette vue ne lui suffit pas. « Je con-

naissais l'Hôtel de Ville comme une souris, » ajoute-t-il; aussi parvient-il à se glisser jusqu'au haut du grand escalier par où l'Empereur doit monter. Il le voit de près. Il admire les joyaux de Charlemagne, la robe longue de brocart pourpre, la couronne trop grande et qu'on avait été obligé de rembourrer, la dalmatique et l'étole qu'on avait dû rétrécir sans pouvoir la proportionner à la taille mince et souple du jeune Roi, ce qui lui donnait un air de déguisement dont il ne pouvait s'empêcher de rire. De là, l'observateur ne fait qu'un bond dans sa mansarde. L'Empereur est au balcon où on l'acclame. On jette des monnaies au peuple. On se presse et on se bouscule. C'est un beau spectacle, mais il en est un autre qui appelle notre infatigable Gœthe. Il se faufile jusqu'à la porte de la salle où est dressé le festin. Il aperçoit l'Empereur à table servi par quarante-quatre comtes de l'Empire qui vont eux-mêmes chercher les plats aux cuisines. Bien plus, il pénètre dans la salle même. Un officier qu'il connaît lui donne à porter une pièce d'argenterie. Il a tout vu et il a faim, aussi va-t-il terminer par un bon repas une si belle journée.

Ce n'est pas tout. Le soir, Francfort est illuminé. Les ambassadeurs ont cherché à se surpasser. La maison du baron de Plotho est décorée de la façon la plus baroque. Celle du prince Esterhazy l'est féeriquement. Sous des guirlandes de fleurs en feu et des candélabres suspendus, on distribue des sau-

cissons et du vin du Rhin. Le jeune Gœthe est heureux. « Une partie de la nuit s'écoula dans un ineffable sentiment d'amour et d'amitié. » Il faut dire qu'il contemplait toutes ces belles choses en compagnie de Gretchen, cette Gretchen qui fut le premier amour du grand poète. Il lui donnait le bras, et il ajoute ce trait, d'une naïveté et d'une prudence si gœthiennes, et qui déjà peint assez bien l'intelligent égoïste de Weimar : « Je m'étais affublé de manière à être méconnaissable, et ma charmante Gretchen ne s'était point offensée de cette précaution. » Ah! monsieur Gœthe, vous êtes un homme! — vous êtes tout l'Homme!

1902.

UNE FICHE

La fiche dont il s'agit n'appartient pas au dossier du Grand-Orient, car l'officier qu'elle concerne est mort depuis plus de cent ans. Ce fut en effet le 5 septembre 1803 que mourut, à Tarente, en Italie, le général Choderlos de Laclos, qui fut un des hommes les plus mal jugés par son temps et les plus suspects à la postérité.

Auteur d'un livre fameux, *les Liaisons dangereuses*, qui sont un des chefs-d'œuvre du roman français, politicien mêlé aux intrigues de la Révolution, général de la République, Laclos est demeuré longtemps un personnage énigmatique où l'écrivain, l'agitateur et le militaire se confondaient en une figure équivoque et complexe qui inspirait plus de curiosité que de confiance. Malgré des talents indéniables, Laclos était mal noté dans l'opinion. Sa fiche était mauvaise et ce n'est que de nos jours que l'on s'est avisé de chercher jusqu'à quel point cet homme singulier et mystérieux méritait la sorte de discrédit qui pesait sur sa mémoire.

Cette enquête délicate et difficile fut conduite

depuis une vingtaine d'années avec patience et attention et elle aboutit aujourd'hui. Son résultat a de quoi satisfaire les nombreux admirateurs de Laclos. Nous sommes éclairés maintenant sur le sens et la portée exacts du livre admirable et détestable qui, s'il établit la renommée de son auteur, contribua aussi à en déterminer la réputation, et nous savons combien Laclos eut à souffrir de la gloire qu'il s'était acquise par cet ouvrage périlleux et retentissant. Désormais, la vie littéraire, politique et militaire de l'auteur des *Liaisons* n'a plus de secrets pour nous. Elle est tout entière dans la forte et définitive étude que M. Emile Dard a publiée sur Choderlos de Laclos, général et romancier français.

C'est au livre de M. Emile Dard que devra recourir quiconque voudra se faire une idée vraie de ce que fut cet homme étrange que ses *Lettres à sa famille*, mises au jour par M. de Chauvigny, nous révèlent cœur délicat et généreux, et que son *Essai sur les Femmes*, retrouvé et publié par M. Edouard Champion, nous montre esprit utopique et moralisateur, ce Laclos, à la fois violent et subtil, méthodique et hardi, qui sut tour à tour, selon les circonstances de sa vie, rimer un conte galant ou fomenter une émeute, qui s'occupait en même temps de l'invention des « boulets creux » et du numérotage des rues de Paris, qui sut commander l'artillerie de l'armée du Rhin et dessiner, d'une

plume aiguë et cruelle, les figures impérissables de Mme de Merteuil et du vicomte de Valmont.

Laclos avait quarante ans en 1782, quand il fit paraître *les Liaisons dangereuses* et, depuis vingt ans, il servait dans l'artillerie. Il était entré dans ce corps au sortir de l'Ecole de la Fère et y avait obtenu tous ses grades jusqu'à celui de capitaine. Sa carrière avait été unie et laborieuse. C'était un officier de valeur qui devait tout à son application. Il aimait son métier et ne négligeait rien pour s'y perfectionner. A cet égard, le témoignage de ses chefs est formel. Laclos est réputé pour son aptitude et ses mérites. Nous avons les rapports des inspecteurs. Partout où il séjourne, à Strasbourg, à Grenoble, à Besançon, à Valence, à Toul, l'éloge l'accompagne. Sa conduite privée est excellente et ses mœurs « dignes d'applaudissement ».

Laclos n'est pas seulement bon officier, il est homme de bonne compagnie. Il fréquente la meilleure et y est goûté, quoique un peu froid. Il a des talents et fait des vers agréables qu'insère l'*Almanach des Muses*. Certes il n'est point insensible aux faveurs d'Apollon, cependant celles de Mars lui agréeraient davantage. Il désire la gloire, et il préférerait celle des armes à celle de la plume, mais les occasions lui manquent à prouver son courage

et sa capacité, et c'est faute de mieux qu'il est amené à demander aux lettres cette renommée dont il est avide et que réclame son cœur d'ambitieux.

Ce fut ainsi que le projet lui vint de composer, comme il l'a dit lui-même, « un ouvrage qui retentît sur la terre quand il y aurait paru ». Pour cela, il fallait plus que les sujets qu'il avait traités jusqu'alors. Il ne s'agissait plus d'une épître ou d'une chanson. Laclos, en effet, pouvait donner mieux. Il y avait en lui autre chose qu'un faiseur de couplets. Il y avait un moraliste et un satiriste. Il y avait un observateur profond de son temps et un profond connaisseur d'âmes. Il avait vu et il essaya de décrire ce qu'il avait retenu. Il fit appel moins à son imagination qu'à sa mémoire.

J'aime à me représenter Laclos à ce moment décisif de sa vie. Il a choisi son sujet. Ils sont là, devant lui, les héros de la sombre histoire qu'il va conter. Chacun emprunte sa main pour s'exprimer. Il écrit sous leur dictée ces lettres redoutables où ils rusent, s'avouent, s'expliquent, s'agitent et ajoutent une touche au tableau où ils apparaîtront vivants. Et lui, il les voit, les écoute, leur obéit... Et c'est ainsi que naît peu à peu le livre vengeur qu'il veut lancer à la face de son siècle et dont il le veut marquer au visage, comme d'une mouche faite d'ordure, de boue et de sang...

Le scandale d'un pareil livre égala son succès. Le nom de Laclos courut de bouche en bouche et *les Liaisons* furent dans toutes les mains. En apparence, ce roman ne se distinguait pas des romans licencieux de l'époque. Il rappelait l'élégance scabreuse des écrits d'un Crébillon fils ou d'un Duclos, mais les gens avisés s'aperçurent vite qu'il ne s'agissait pas là seulement des jeux d'une imagination perverse. L'auteur était allé plus loin. Il dénonçait un certain état des mœurs et de l'esprit du temps. Il révélait la présence de la méchanceté dans l'amour. Voilà donc où en pouvait arriver la vanité des roués! Voilà donc à quels artifices ils avaient recours pour satisfaire leur besoin de conquêtes! Quoi, cette société si aimable, si polie, si délicate se prêtait à de pareils méfaits!

C'était elle qui avait fourni des figures comme Valmont et Merteuil. Et ce n'étaient point là des personnages qui sentaient l'invention; ils avaient au contraire un tel air de vérité que l'on en pouvait nommer les modèles. Mais de quel droit cet audacieux, sorti on ne savait d'où, venait-il signaler ce vice contemporain? De quoi se mêlait ce petit officier de province et pourquoi s'avisait-il de troubler les gens de plaisir dans l'exercice de leurs divertissements et d'avertir de leur danger? D'ail-

leurs le moyen de le faire taire était bien simple. Il suffisait de retourner contre lui l'arme qu'il avait dirigée contre d'autres.

C'est ce qui fut fait, et Laclos sentit vite la pointe de la flèche empoisonnée qu'on lui renvoyait. Où donc ce M. de Laclos avait-il appris à peindre le mal avec tant de perfection et de vérité, sinon en lui-même? Cet observateur n'avait eu qu'à s'observer pour représenter Valmont au naturel. Il avait tracé son propre portrait, et ce qu'il avait donné comme un tableau des mœurs du temps n'était que le miroir des siennes.

Laclos n'échappa point à cette identification. Il y prêtait par certains traits de son visage et de son caractère. C'était un grand monsieur taciturne et resserré et, comme on a dit de lui, « spirituel sans être aimable ». Ses portraits nous le montrent sérieux et ironique, avec un air de secret et de hauteur. Que méditait-il, cet inconnu d'hier, aujourd'hui célèbre, et d'une célébrité qui, née dans le scandale, s'achevait dans la méfiance?

A partir de ce moment, Laclos était suspect et le demeura. La période obscure et tranquille de sa vie était terminée. Les tracasseries commencèrent. Il commit des imprudences. Partout où il allait, il traînait derrière lui l'ombre de Valmont. Elle faillit l'empêcher d'épouser la jeune fille qu'il aimait. Il se maria pourtant. Après son mariage, il resta encore quelques années au service, puis il

finit par donner sa démission. Nous sommes en 1788. A ce moment Laclos est pauvre. Il cherche un emploi pour faire vivre sa famille. Ecrira-t-il cette suite aux *Liaisons dangereuses* qu'il projetait de composer? Prendra-t-il du service en Turquie, comme il en a, un moment, l'intention? Non. Le duc d'Orléans a besoin d'un secrétaire de ses commandements. La charge est donnée à Laclos.

La Révolution trouva Laclos installé au Palais-Royal. L'ambitieux déçu avait une revanche à prendre. Les événements s'y prêtaient et Laclos s'y mêla avec cette ardeur froide qui lui était propre. Le rôle qu'il joua à cette époque est trop complexe et trop délicat pour que j'essaie de le résumer, et je renvoie aux curieux chapitres où M. Emile Dard nous en donne le détail. Je n'en veux retenir qu'un trait, qui est à l'honneur de Laclos. Il sortit de ce bain révolutionnaire, si favorable à la pêche en eau trouble, pauvre et les mains nettes et, je le supposerais volontiers, dégoûté de la politique en général et de la sienne également, car, après l'échec de ses espérances et de son parti, il se fit nommer commissaire à l'armée de Châlons, puis commandant de celle qui se formait aux Pyrénées. Ses fonctions militaires ne lui évitèrent pas la prison et,

incarcéré à l'Abbaye, il n'en sortit qu'au 10 thermidor.

C'est à cette époque que se rapportent les *Lettres* publiées par M. de Chauvigny. Elles sont intéressantes et instructives. Valmont était un mari fidèle et amoureux, et un tendre père. Les malheurs l'avaient guéri de bien des ambitions. Il ne désirait que revoir ceux qui lui étaient chers et vivre en paix auprès d'eux.

Ce fut loin d'eux pourtant qu'il acheva son existence. Malgré tant de traverses, Laclos est toujours, et malgré l'âge qui vient, l'officier d'autrefois, qui rêvait de gloire et de lauriers. Le canon l'appelle aux frontières. C'est dans l'artillerie, où il a fait ses premières armes, qu'il veut recevoir le baptême du feu, mais là encore il subit les effets de la suspicion qu'il inspirait et il ne fallut rien moins que l'intervention de Bonaparte pour qu'il obtînt ce qu'il demandait. Sa malchance le poursuit à l'armée du Rhin qu'il quitte, quelques mois avant la victoire d'Hohenlinden, pour l'armée d'Italie, où il traîne de Turin à Milan, et de Milan à cette brûlante et malsaine Tarente où il meurt épuisé de fatigue et de fièvre.

Telle fut, en son abrégé, la vie de ce Choderlos de Laclos, dont M. Emile Dard nous raconte, dans le détail le plus exact, les circonstances curieuses et les ambitions déçues. Des gloires qu'il rechercha, Laclos ne connut que la gloire littéraire, et encore

en connut-il plus les amertumes que les douceurs. Auteur d'un livre fameux, il lui dut le discrédit moral qu'il ne parvint jamais à dissiper, ni par ses talents, ni même par ses vertus, car il eut les siennes, cet homme redouté et inquiétant, dont la figure équivoque ne nous apparut longtemps que comme éclairée par la lueur de cette lanterne avec laquelle Valmont, dans le célèbre roman, parcourt les corridors du château de Mme de Rosemonde, la main aux clés, l'oreille aux portes pour y épier le battement des cœurs qu'ont troublés ses détestables artifices, dont le moindre n'a pas été d'identifier son personnage fictif au personnage réel, qui s'en distingue maintenant, depuis que M. Emile Dard nous en a montré le vrai visage, à la juste lumière de l'histoire.

III

SUJETS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

ROMANTIQUES

J'étais, il y a quelque temps, à l'ouverture de l'Exposition des Artistes indépendants et, comme la foule qui s'y pressait empêchait de voir les tableaux, je m'amusais à regarder les visages. Il y en avait d'intéressants, car, outre le public composite qui formait la cohue des curieux, la circonstance avait amené là, des ateliers de Montmartre et de Montparnasse, beaucoup de jeunes gens. Ils avaient délaissé, ce jour-là, les pinceaux et la palette, et ils promenaient, à travers les salles encombrées, leur flânerie de spectateurs et leurs inquiétudes d'exposants. Tous, ils étaient reconnaissables à cette expression particulière que donne aux physionomies la pratique de l'art, mais, comme s'ils eussent craint de ne point cependant se distinguer assez du commun, ils avaient, eût-on dit, cherché, par le caractère de leur coiffure et de leur vêtement, à bien marquer à tous les yeux l'indication de leur état.

C'est aux modes romantiques que cette jeunesse artiste m'a bien semblé avoir emprunté la coupe

de ses pantalons, l'ajustement de ses habits et la forme de ses chapeaux. Elle paraît avoir pris ses modèles aux vignettes de Devéria et aux planches de Gavarni. Je crois d'ailleurs qu'en cela elle a obéi non seulement à son goût du pittoresque, mais peut-être aussi à un sentiment plus inconscient, mais non moins réel.

Le romantisme, en effet, nous a laissé de beaux souvenirs de liberté, de hardiesse et d'indépendance, aussi rien n'est-il plus naturel à des jeunes gens que de se sentir en sympathie avec les modes d'une époque qui a représenté magnifiquement des aspirations qu'ils partagent avec elle, du fait même de leur jeunesse.

C'est donc sans doute cette communauté d'idées et de désirs qui nous vaut de voir, cravatés haut et giletés de velours, nos Delacroix de demain et de nous retourner avec plaisir sur leur passage pour admirer leurs airs de Jeunes-France et leurs allures mil huit cent trente.

Certes, ce n'est pas moi qui reprocherai à nos jeunes artistes d'aujourd'hui d'avoir adopté ces modes d'autrefois, surtout si elles sont pour eux un moyen de s'entretenir en des idées d'indépendance et d'originalité. Si la couleur d'un gilet et la forme d'un chapeau peuvent les aider à mieux conserver présent à leur esprit ce louable souci, ils ont raison d'user de ce stratagème innocent. Chacun a les siens. Dans l'une des scènes de son beau

roman, *la Lueur sur la cime*, si plein de passion et de pensée, si romantique et si moderne à la fois, si vivant de caractères et de style, M. Jacques Vontade ne nous rapporte-t-il pas que Hogarth, le grand peintre anglais, avait fait incruster dans sa palette une arabesque en cuivre, de la forme d'un S : c'était un memento, et il l'appelait la ligne de beauté. Elle lui rappelait de chercher à donner à ses figures de la flexibilité et de la souplesse.

Ce n'est pas seulement auprès des jeunes artistes que le Romantisme jouit de la faveur actuelle : le public entier s'intéresse à cette déjà lointaine et curieuse époque. Après le discrédit momentané que lui fit subir successivement la triple réaction parnassienne, naturaliste et symboliste, le Romantisme a retrouvé des partisans et des admirateurs. Ses belles œuvres ont pris leur juste place dans notre littérature nationale et maintiennent l'attention sur la noble période littéraire qu'elles ont illustrée. D'autres productions même, d'un mérite moins éclatant, ne nous sont pas indifférentes, car elles ajoutent leurs nuances particulières à la couleur générale d'un temps dont aucune manifestation ne nous semble tout à fait inutile, si elle peut nous en mieux faire connaître l'esprit. Tel est le *Shylock*

d'Alfred de Vigny, qu'a représenté la Comédie-Française.

Il serait peut-être exagéré de dire que cette adaptation du *Marchand de Venise*, du grand Shakespeare, soit une des œuvres les plus importantes du grand Vigny. La délicieuse et cruelle fantaisie shakespearienne y apparaît un peu étriquée. Elle a perdu son aisance souveraine et sa hardiesse incomparable. Le vers timide et maladroit de l'adaptateur ne contient que bien peu des images qui abondent au texte original, mais, quoi qu'il en soit, l'essai scénique d'Alfred de Vigny nous renseigne au moins sur la façon dont, aux premières années du Romantisme, on croyait devoir encore classiciser Shakespeare pour le rendre tolérable aux spectateurs français. Le *Shylock* de Vigny a donc un intérêt historique, à défaut d'une haute valeur littéraire. Que le public prenne plaisir à ce spectacle, j'y vois un indice précieux !

En effet, ce goût de l'époque romantique nous mènera sans doute à quelque chose qui serait à souhaiter. Ne serait-il pas curieux de commencer à reconstituer la mise en scène du théâtre romantique telle qu'elle était lors des représentations originales ? Pourquoi, par exemple, ne pas nous donner un *Hernani* conforme à celui qui apparut aux yeux étonnés des contemporains ? Le costume au théâtre a ses modes comme ailleurs. Nous nous en sommes aperçus au moment de la reprise d'*An-*

gelo. Mme Sarah Bernhardt a joué la Tisbé dans un costume fort différent de celui que portait jadis, dans le même rôle, Mlle Mars. Des gravures reproduites par les journaux illustrés ont permis la comparaison, et, justement, au moyen de ces gravures de jadis, il serait aisé de rendre aujourd'hui aux pièces romantiques l'aspect qu'elles eurent autrefois. Il y aurait, dans ces reconstitutions rétrospectives, quelque chose qui ne déplairait peut-être pas aux amateurs de théâtre, s'ils ressemblent aux amateurs de livres, qui préfèrent les feuillets des éditions originales aux pages des plus somptueuses réimpressions.

★

Ce retour au Romantisme, qui est réel, s'est fait, il faut l'avouer, plus par les personnes que par les livres. Il est plus psychologique que littéraire. En effet, il a coïncidé avec la publication de nombreux documents biographiques ou sentimentaux sur les héros romantiques, car le moment est arrivé pour eux où les archives laissent consulter leurs dossiers et où les tiroirs laissent pénétrer leurs secrets.

Depuis dix ans, nous avons fêté beaucoup d'anniversaires.

Nous avons vu célébrer les centenaires de Michelet, de Balzac, de Vigny, de Hugo, de Dumas, de George Sand. Il y a eu des cérémonies, des

discours, des statues. Il y a eu des révélations. La façon de respecter la mémoire des grands hommes varie avec le temps. A mesure qu'ils entrent dans la postérité, les devoirs de la discrétion semblent diminuer, tandis qu'augmentent les droits de la vérité, et cette évolution de sentiment nous a valu de passionnantes divulgations.

Les lettres ont eu une part importante à cette sorte de mise en lumière de certaines grandes figures du Romantisme. Ce sont les *Lettres à l'Étrangère*, qui nous ont montré un Balzac, sinon nouveau, du moins encore plus balzacien que nous ne pouvions l'imaginer. Ce sont les *Lettres à la Fiancée*, qui nous ont appris un Hugo jeune et charmant, avant que, en d'autres lettres encore, nous le vissions disputant son bonheur et son honneur à un Sainte-Beuve, qui nous initie dans les siennes aux tourments de son amour sournois et aux misères de son cœur rancunier. Ce sont des lettres aussi qui nous ont ému une fois encore sur la lamentable histoire d'amour où le jeune Musset et la belle Sand blessèrent si cruellement l'une à l'autre leurs âmes incompatibles et différentes.

Certes, ces diverses publications, si nous passons outre à ce qu'elles peuvent avoir eu malgré tout d'un peu choquant, ont contribué heureusement à nous attirer plus familièrement vers les héros du Romantisme. En nous mêlant ainsi à leur vie, nous y avons pris un goût plus vif pour leur

œuvre, nous avons mieux compris l'état d'esprit où elles avaient été composées, et si, tout d'abord, c'est notre curiosité qui a été flattée, nous avons tiré ensuite de cette fréquentation de leur intimité un profit d'intelligence, et il y en a un réel à bien connaître cette époque si glorieuse et si féconde, dont l'entrain magnifique, l'ardeur généreuse, l'indépendance hardie, ont rendu obligatoires dans les lettres et l'art français les qualités qu'elle y a apportées et dont, s'ils n'en portent, hélas! que les fleurs intermittentes, ils conservent du moins la sève secrète.

Parmi les amants romantiques dont on s'occupe volontiers aujourd'hui, il en est un que l'on regrette un peu d'y rencontrer : c'est Alfred de Vigny. Vigny, en effet, fut un homme réservé qui, durant toute sa vie, chercha à demeurer à l'écart de la curiosité publique. Ce n'est pas lui qui, comme Sainte-Beuve, eût préparé pour la postérité les révélations hypocrites d'un livre d'amour! Il méritait donc d'échapper au sort de ses illustres contemporains, mais il comptait sans les biographes. Ce sont eux qui nous ont découvert les orages douloureux de sa passion pour la comédienne Marie Dorval, passion cruelle et presque tragique puisqu'elle aboutit, chez le grand poète de *la Co-*

lère de Samson, à l'amertume et au désespoir.

Certes, Alfred de Vigny fut toujours un pessimiste, mais l'infidélité de son amie ajouta en lui le désenchantement du cœur aux désillusions de l'esprit. Il ne guérit jamais de cette blessure. Il l'emporta dans la retraite et la solitude où il s'enferma jusqu'à la fin de son existence. Ame grave et sérieuse, il souffrit plus qu'un autre. Il n'eut pas les consolations d'intelligence que trouva un Sainte-Beuve dans un travail acharné et varié, ni les puissantes diversions du prodigieux labeur où Balzac oubliait, dans la merveilleuse fièvre de son invention incessante, les obstacles qui le séparaient de l'Etrangère, comme George Sand elle-même oubliait en ses cent romans celui qu'elle avait vécu jadis dans l'atmosphère passionnée de Venise.

Du reste, ce fut une singulière destinée que celle d'Alfred de Vigny. Précurseur du Romantisme, il laissa à d'autres le soin de réaliser pleinement ce qu'il avait entrevu et dont il avait donné, le premier, d'éclatantes indications. Il y avait chez lui une sorte de fierté orgueilleuse qui le portait à s'isoler. S'il n'avait rien d'un chef d'école, il n'avait rien d'un disciple. De l'un, il lui manquait la chaleur communicative, de l'autre, la docilité obéissante. Sa gloire a conservé de cet isolement je ne sais quoi de très pur et d'un peu hautain. Si, comme dans la délicieuse fable du *Marchand de Venise*, la poésie était venue à lui sous la figure

de Portia, précédée des trois coffrets scellés, l'un d'or, l'autre d'argent, l'autre de plomb, c'est celui-là qu'il aurait, comme le jeune Bassanio, touché de sa baguette, et le portrait qu'il y eût trouvé eût été non point l'image de la Muse bruyante qu'applaudit le succès et qu'escorte l'acclamation, mais celle de la Muse silencieuse et grave qui, selon le vers du poète :

Marche à travers les champs, une fleur à la main.

1905.

LUI ET NOUS

Ce qu'il y eut de plus singulier dans le centenaire de Victor Hugo, célébré à la fin du mois de février 1902, c'est qu'il y manqua Victor Hugo. Rien n'eût paru plus naturel que de l'y voir assister vivant. Hugo « à cent ans » n'eût point étonné. Il était de la race des gens qui vivent leur siècle et c'était, si l'on peut dire, l'intention de la nature que Hugo vécût le sien.

Quoi qu'il fût né, comme il l'a dit lui-même quelque part, « sans couleur et sans voix », Hugo était de corps vivace et sain, et les forces lui vinrent avec la vie. La vieillesse même, qui d'ordinaire détruit, lui fut longtemps inoffensive. Elle paracheva en lui l'homme. A quarante ans, Hugo était robuste; à cinquante, il donne dans ses portraits l'idée d'une vigueur ramassée et durable; à soixante, il apparaît plus solide encore avec sa barbe blanche et sa chevelure épaisse et courte; à soixante-dix ans, il a je ne sais quoi d'éternel; à quatre-vingts, il eut de la peine à mourir.

Quelqu'un qui l'a vu sur son lit de mort nous a

raconté qu'il avait l'air d'avoir été emporté par surprise, déraciné comme par un « coup de vent ». Le mot est beau — il est de Mme Judith Gautier — et il semble juste.

Pourquoi n'aurait-il pas duré davantage et presque indéfiniment, ce vieillard étonnant et magnifique qui, après tant d'œuvres, gardait encore quinze volumes en portefeuille, qui étaient comme l'épargne de son génie, et dont la publication posthume fit de lui une sorte d'auteur d'outre-tombe et de confrère de l'au-delà, qui continuait, du fond des ombres, à la fois invisible et présent, son mystérieux métier de gloire. Victor Hugo était plutôt disparu que mort ; aussi cela nous eût-il paru tout simple qu'il revînt parmi nous, et nous fûmes presque surpris qu'il ne fût plus là, pour être le témoin des fêtes dont on honora le souvenir de sa naissance séculaire.

Certes la présence du maître eût donné à ces cérémonies un élan et une chaleur qu'elles n'eurent pas. J'imagine que M. Hanotaux, qui porta la parole au nom de l'Académie, ne parla pas avec l'émotion qu'il eût ressentie à être écouté d'un tel auditeur. Messieurs de la Comédie-Française eussent mis à jouer *les Burgraves* un feu particulier, s'ils avaient su, au fond d'une loge, glorieux, centenaire et attentif, le vieillard illustre qui eût si bien pu être vivant qu'on s'étonne un peu qu'il ne soit qu'immortel.

Le Victor Hugo des dernières années est en effet une figure singulièrement présente et familière, même à ceux qui ne l'ont pas réellement connu. Les visiteurs du salon de la rue de Clichy et de l'hôtel de l'avenue d'Eylau sont encore nombreux aujourd'hui, et les souvenirs qu'ils ont gardés du maître concordent assez exactement. Deux traits principaux les frappèrent : son orgueil démesuré et sa charmante politesse. L'une faisait passer l'autre et elle aidait à corriger les disparates, car la compagnie était fort mêlée chez Victor Hugo. Populaire, sa popularité lui valait des admirations bien diverses. Il les acceptait toutes. Dom Pedro, empereur du Brésil, y rencontrait le cocher Moore. Cet automédon n'était pas le seul poète que fréquentât Victor Hugo. Leconte de Lisle s'y montrait assidu et, avec lui, les Parnassiens. C'était la garde d'honneur.

Les Parnassiens furent, si l'on peut dire, des romantiques raisonnables, et leur place était là. C'est sur l'enclume du grand forgeron du vers français que tous aiguisèrent leur outil poétique : Leconte de Lisle, sa hache coupante ; Théodore de Banville, le fer de ses flèches; José-Maria de Heredia n'y affina-t-il pas la dague sûre qu'il plantait au cœur du sonnet? Sully Prud'homme y amincit

la pointe du fuseau avec lequel il fila ses vers, et François Coppée l'aiguille diligente avec laquelle il broda ses *Intimités*. Catulle Mendès y repassa les ciseaux adroits dont il découpait ses images. Tous étaient les tributaires directs du grand devancier. Aussi le Parnasse vécut-il en bonne intelligence avec l'Olympe, dont Hugo était à lui seul tous les dieux.

Certes, ce Hugo triomphal et vieilli, tel qu'il apparut aux poètes du Parnasse et qu'ils en conservèrent le souvenir, est grandiose et magnifique. C'est le génie terminant sa longue journée dans l'apothéose de sa gloire et la suprématie de sa renommée; mais il en est un autre, antérieur, qui m'intéresse peut-être davantage, le Hugo actif, subtil et avisé, attentif à toutes les formes de la pensée contemporaine et prêt à se les assimiler pour en tirer la substance de son verbe inépuisable et capable d'exprimer tout. C'est, en effet, cette faculté d'expression qui fut peut-être le trait foncier du génie de Hugo. Il était l'interprète, l' « écho sonore », comme il l'a dit lui-même et cela, non seulement par nature, mais aussi par volonté. Nul plus que lui, si l'on peut dire, ne s'appropria son temps. Il fut une espèce de ruche d'idées, emplie de tous les miels et dont le bourdonnement était sa voix. On peut dire de Hugo qu'il s'est nourri de son siècle. Il fut une sorte de parasite gigantesque. Il confisqua tout à son profit, mais il en fit quelque chose

de particulier, de personnel et d'unique parce qu'il était un grand poète. Et, si les Parnassiens lui durent plus qu'ils ne lui servirent, c'est qu'ils vinrent à un moment tardif où l'habile Mercure que fut Hugo était devenu un Jupiter perdu en ses propres nuées et satisfait de son tonnerre.

Victor Hugo rêva certainement de continuer après sa mort la tyrannie littéraire qu'il exerçait de son vivant. La réserve d'œuvres qu'il gardait, pour être publiées après lui, en est la preuve. L'effet en fut moindre qu'on n'eût pu croire. Sauf l'admirable *Fin de Satan*, elles n'ajoutent pas beaucoup à sa gloire, sinon que les merveilleuses *Choses vues* révélèrent l'homme perspicace qu'il était ou plutôt qu'il avait été au temps où il se pourvoyait de tout pour faire de tout la matière universelle de son œuvre. Au moment où Victor Hugo mourut, vers 1886, commençaient à se montrer en littérature ce que j'appellerais des « choses à voir ». Des idées nouvelles circulaient, sourdes encore, mais déjà vivaces, et qui, avant de se réaliser, cherchaient à se définir. Les jeunes gens d'alors en étaient à une double lassitude : d'un côté, le bruyant et boueux triomphe du Naturalisme; de l'autre, la sévère et rigide technique des Parnassiens. Ils

sentaient une œuvre à entreprendre, et qui était considérable et difficile.

Il fallait désembourber la prose et revivifier la poésie.

Les adversaires du mouvement étaient les Naturalistes et les Parnassiens, qui partageaient une même erreur, celle de croire que, de part et d'autre, ils avaient établi un art définitif. Or, aux procédés plastiques du Parnasse, les nouveaux venus opposaient des procédés musicaux, et aux procédés descriptifs du Naturalisme, ils voulaient substituer une interprétation idéaliste de la vie. Il fallait restituer l'idée au roman et le symbole au poème. Peu à peu, ces désirs prirent corps. L'état d'esprit qu'on a appelé un peu confusément le Symbolisme était créé.

Les changements d'orientation littéraire ne vont pas sans polémiques. Il y en eut, pendant une dizaine d'années, de violentes. Ce fut le conflit inévitable du passé et de l'avenir dans le présent. Hugo joua un rôle dans cette affaire ou, plutôt, on le lui fit jouer. Il y servit de massue. On dressa son œuvre comme un obstacle à toutes les tentatives de nouveautés et on en tira contre les novateurs un double argument. Selon certains, tout ce qu'ils tentaient se trouvait déjà d'avance dans Hugo ; s'ils

essayaient quelque chose qui n'y fût pas, ces innovations étaient déclarées déraisonnables et dangereuses. Hugo était le bout du monde : au delà, les ténèbres. Cette tactique irritante eut pour résultat de créer dans la jeunesse d'alors une certaine mauvaise humeur contre le grand poète. Au parti pris, on répondit par le parti pris, ce qui est toujours fâcheux, mais ce qui se trouvait nécessaire. Il fallait écarter ce fantôme redoutable dont la lourde gloire voilait comme une nuée opaque l'accès des mers interdites et passer outre à cet Adamastor, quittes, une fois l'épouvantail dissipé, à demander pardon à la grande ombre paternelle.

Tout cela, d'ailleurs, n'eut qu'un temps et les choses se remirent au point d'elles-mêmes, le jour où l'on convint que la poésie ne s'arrête pas et qu'elle évolue continuellement et librement, que, si grand et si génial que soit un homme, il ne la contient pas tout entière et ne peut, au plus, que la détenir momentanément. La poésie, en effet, si elle est une et éternelle en son essence, est variable en ses formes et indéfiniment changeante. De même que les Parnassiens eurent raison à leur heure, le Symbolisme n'eut pas tort à la sienne. Aussi Hugo n'a-t-il plus aucun des ennemis temporaires qu'on lui avait faits. Son œuvre charme, étonne, ravit instruit, mais n'opprime plus. Elle n'est plus un argument ni une arme contre personne. Elle est à tous. Elle ne compromet plus l'existence de la poé-

sie et laisse au contraire les poètes vivre à son ombre. Aussi ont-ils fêté avec joie le grand centenaire. Allons donc à Lui, puisqu'il nous permet d'être Nous. Du reste, la querelle ne fut que momentanée. Hugo même, jusqu'à un certain point, resta en dehors de l'escarmouche. Si nous ne voulûmes pas reconnaître ce qu'on voulait qu'il fût, nous n'allâmes pas jusqu'à méconnaître ce qu'il était, et comme quelqu'un d'alors le disait de lui, familièrement et plaisamment : « Le bonhomme a du bon. »

LE SAULE ET LE LAURIER

Février 1906.

Si l'heure semble bien choisie pour élever un monument à Alfred de Musset, la saison peut paraître moins propice à l'inaugurer... N'eût-il pas été préférable d'attendre quelque belle journée de printemps pour cette cérémonie? Il y eût fallu un clair soleil d'avril ou de mai qui caressât de ses tièdes rayons le visage de marbre du poète charmant et toujours jeune à qui l'on rend enfin un hommage mérité et attendu. Alfred de Musset ne compte guère actuellement que des admirateurs. Sa gloire est plus vivante et plus fraîche que jamais. Un solide laurier mêle ses rameaux à ceux du saule mélancolique que le poète voulut comme emblème à sa destinée et dont le feuillage s'est paré d'une verdure nouvelle.

Je ne veux pas dire par là que l'auteur des *Nuits* ait jamais été oublié. La fortune littéraire lui a été constante. Enfant précoce et merveilleux du Romantisme, il en demeura un des poètes les plus lus. Si son œuvre n'eut pas la popularité grandiose de celle d'un Hugo ou d'un Lamartine, elle a joui pour-

tant très largement de la faveur publique. Je n'en veux pour preuve que les nombreuses éditions qui en furent faites. Massives ou minuscules, élégantes ou humbles, elles attestent la fidélité de la postérité à l'un de ses poètes préférés.

Cette vogue très universelle, très soutenue, d'Alfred de Musset, cette vogue, j'ajoute très juste, eut ceci d'assez particulier qu'elle tint moins peut-être à son talent qu'à la nature de ce talent, et ce fut cette circonstance qui lui valut une bonne part de son succès et un bon nombre de ses lecteurs. Pour beaucoup d'entre eux, en effet — peut-être pas les plus raffinés, mais certainement pas les moins enthousiastes — il représentait très exactement ce que l'on demande le plus volontiers à un poète : la passion et la mélancolie. Or, ces deux sentiments étaient, d'une façon naturelle et spontanée, le fond même de son inspiration. Ils animent et remplissent toute son œuvre, et c'est ce qui explique l'accueil qu'elle reçut et qu'elle continua à recevoir du public quand les lettrés, plus exigeants et plus changeants, s'en furent momentanément détournés.

Ce fut ainsi qu'Alfred de Musset demeura le poète de ceux qui demandent surtout à la poésie une émotion sentimentale. Ce furent eux qui maintinrent sa gloire. Du reste, il faut dire qu'en obéissant à cet instinct et à ce goût ils voyaient juste et avaient raison. Ils sentaient en leur poète aimé ce qu'il avait d'immortel et d'unique, cette flamme

de jeunesse et de printemps dont la cendre brûle en ses poèmes et qui fait ressembler sa Muse à quelque Psyché passionnée dont la lampe d'argile rouge aurait la forme d'un cœur.

Si les poètes de l'Ecole du Parnasse vouèrent un culte à Victor Hugo, leur sentiment pour Alfred de Musset fut assez différent. Envers lui, ils manifestèrent plutôt du dédain et presque de l'hostilité. Le malentendu était d'ailleurs à peu près inévitable. La théorie parnassienne, belle, du reste, et non sans dignité, prescrivait à l'écrivain des devoirs stricts dont le principal était l'impassibilité.

L'impassibilité, certes, n'est point l'ennemie de l'émotion, mais elle commande d'en éviter l'expression directe et personnelle. Elle doit préexister au poème, mais ne pas coexister avec lui. Ce précepte seul eût suffi à éloigner les Parnassiens d'Alfred de Musset, chez qui l'émotion et l'expression se confondent au point que l'une influe souvent sur l'autre. De plus, Alfred de Musset est le plus personnel des poètes et les Parnassiens voyaient à cette subjectivité presque continuelle une sorte d'impudeur blâmable.

A ces motifs de divergences s'en joignait un autre qui avait à cette époque son importance et qui est le point où l'objection parnassienne eut le

plus de valeur et de vérité. Les vers d'Alfred de Musset, souvent sublimes ou charmants, sont parfois presque détestables. Le grand poète, il faut l'avouer, n'est pas toujours un versificateur impeccable. Il a dans la forme une négligence, un laisser-aller qui va loin. Chez les Parnassiens, le souci de la métrique fut constant. La question technique du vers joua un grand rôle dans leurs préoccupations artistiques, et ce rigorisme formel, qui eut sa raison d'être et son utilité, les rendit sévères aux faiblesses de rime et d'expression du chantre de Rolla.

J'ai entendu plus d'une fois Leconte de Lisle, qui représentait l'esprit du Parnasse dans sa plus haute intransigeance, constater ces faiblesses du métier chez Alfred de Musset. Si le grand poète que fut lui aussi Leconte de Lisle parlait noblement et admirablement de poésie, il parlait aussi très volontiers de versification. Il trouvait au « mauvais vers » un comique qui l'enchantait et il avait la mémoire armée des citations les plus cocasses et les plus irrésistibles. Ces exemples, il en prenait partout, mais c'était de préférence aux auteurs de tragédies de la fin du dix-huitième siècle et de l'Empire qu'il les empruntait.

Ces auteurs médiocres et pompeux lui fournissaient des merveilles d'inexactitude et d'impropriété Mais il ne se contentait pas de cette gerbe et de ce bouquet, il y joignait des fleurs plus fraîches et

plus récentes, comme cette fleur d'églantier qui, dans une des *Nuits* d'Alfred de Musset, « sent ses bourgeons éclore », et il respirait avec délice l'odeur de ce phénomène botanique, dû peut-être d'ailleurs moins à une inadvertance de l'écrivain qu'à une coquille du prote, qui aurait changé en « bourgeons » le mot « boutons », qui était, certes, sinon sur le manuscrit, mais sûrement dans l'esprit du poète.

J'ai rapporté ce petit fait pour montrer le genre de chicane que les Parnassiens cherchèrent à Alfred de Musset et qui n'était que la conséquence d'une divergence esthétique plus sérieuse et plus profonde. La même divergence fondamentale exista entre Musset et les écrivains de l'Ecole symboliste. Ceux-ci, soucieux de donner à la poésie du mystère et de la musique, une sorte de lointain, de vague et d'indécis où l'idée n'apparût que voilée des artifices de l'allusion ou de l'allégorie, fréquentèrent peu chez le poète des *Nuits*. La voix puissante, farouche, magnifique, et pour ainsi dire universelle, de Hugo les attira davantage que la complainte amoureuse du jeune héros romantique. Le chant sévère et pur d'Alfred de Vigny, les mystérieux et énigmatiques murmures de Gérard de Nerval les retinrent plus encore et, si l'influence indi-

recte du Romantisme se fit sentir en eux, ce fut surtout par l'écho que leur en apporta Baudelaire en ses poèmes prestigieux et Théodore de Banville en ses improvisations harmonieuses.

Cependant, si l'œuvre en vers d'Alfred de Musset subissait successivement le discrédit de la double réaction parnassienne et symboliste, son œuvre en prose connaissait un sort assez différent. Ce poète en effet, souvent inégal, incorrect et négligé, est un prosateur délicieux. Là, ses défauts s'atténuent et ses qualités se parfont. C'est un conteur, non pas tant lorsqu'il poursuit un récit que lorsqu'il le divise et le présente en scènes et en tableaux. Alors, d'une fable ingénieuse, tragique, délicate ou forte, naissent des personnages vivants et éternels. Ce qu'ils disent est on ne sait quoi de profond, de subtil, de tendre, d'ironique et de cruel, qui charme et émeut à la fois l'esprit et le cœur et contente en nous cette fibre secrète qu'y font tressaillir Beaumarchais, Marivaux ou Shakespeare.

Alfred de Musset réalise en son théâtre une de ces combinaisons comme les réussit parfois le génie français. D'éléments divers, il compose une essence mystérieuse et parfaite dont la formule est insaisissable et dont le parfum ne s'évapore plus. Les personnages d'Alfred de Musset sont embaumés de la précieuse odeur, la même que les femmes de Watteau caressent de l'aile de leurs éventails, sous les ombrages de ces beaux parcs où les Camille, les

Jacqueline, les Marianne, les Elsbeth de Musset pourraient venir accouder derrière elles leurs caprices, leurs fantaisies et leurs badinages, au socle de marbre où se dresse, un doigt sur les lèvres, la statue pensive de l'Amour.

Depuis quelques années, un mouvement très marqué porte la critique actuelle à l'étude sérieuse et documentée du Romantisme, et d'excellents travaux ont été publiés sur les œuvres et les hommes de cette belle et si sérieuse époque de notre littérature. On en a étudié avec soin les origines, le caractère et les résultats.

Citerai-je les deux volumes magistraux de M. Ferdinand Brunetière sur Victor Hugo, et le scrupuleux examen que MM. Glachant ont fait du théâtre hugolien? M. Léon Séché, après avoir fixé plus d'un point de la biographie d'Alfred de Vigny, n'a-t-il pas entrepris de nous faire mieux connaître l'énigmatique Sainte-Beuve? M. René Doumic ne professa-t-il pas un cours fort suivi sur Lamartine, et n'attendons nous pas toujours, sur Honoré de Balzac, le livre promis de M. Paul Bourget?

Chacun des grands romantiques a ses servants. Si Alfred de Musset ne méritait peut-être pas les lourdes sévérités de M. Charles Maurras, il n'a, par

contre, qu'à se louer de M. Clouart et de M. La forcade. Mme Arvède Barine a écrit sur lui des pages charmantes et justes. Musset a ainsi largement participé à la faveur nouvelle où sont tenus ses compagnons de gloire. La sienne n'a plus guère de contradicteurs, et c'est un sentiment d'admiration unanime qui saluera l'hommage de marbre rendu à sa mémoire.

Les poètes, certes, seront les premiers à y applaudir. Il semble, en effet, que ce retour au Romantisme, dont je parlais tout à l'heure, ne se soit pas seulement manifesté par l'intérêt renouvelé du public et par l'attention laborieuse des critiques. Les poètes, eux aussi, paraissent avoir repris le chemin que foulèrent les pas de la Muse romantique... Parmi les plus récents d'entre eux se marque très nettement un mouvement dans ce sens. Certes, le formisme parnassien et l'idéalisme symboliste survivent encore très vigoureusement et très puissamment, mais, chez beaucoup, la poésie tend à redevenir une poésie d'expression directe, une poésie sentimentale et personnelle. Avec elle, l'éloquence, le pathétique, le lyrisme subjectif réapparaissent. Un romantisme juvénile semble renaître à leurs accents.

Qu'ils nous rendent un Hugo ou un Musset, nous ne nous en plaindrons pas, et leur couronne n'en sera pas moins belle s'il se mêle à son laurier quelques feuilles du chêne robuste et quelques feuilles

du saule frissonnant qu'a conservés jusqu'à nous le riche sol romantique où ils plantent aussi à leur tour l'arbuste de leur gloire future !

VILLIERS

M. Remy de Gourmont, dans le second volume de ses *Promenades littéraires*, a publié sur Villiers de l'Isle-Adam un carnet de notes du plus haut intérêt, où se dessine en traits familiers la figure extraordinaire de l'auteur des *Contes cruels* et de *l'Eve future*.

Le souvenir de Villiers de l'Isle-Adam a, si je puis dire, quelque chose de toujours actuel. Ne fut-il pas un exemple mémorable des caprices de la gloire, car, si cette déesse incertaine a pour quelques-uns d'aimables empressements et de charmantes prévenances, elle a aussi pour d'autres de fâcheuses injustices et d'âpres rigueurs ; et il est bon de ne point considérer seulement le sort de ceux à qui elle fut délicatement favorable et merveilleusement bienveillante.

C'est à quoi sont portés d'instinct les jeunes gens qui débutent dans les lettres. Ils sont enclins à imaginer à ce qu'ils entreprennent les circonstances les plus heureuses et les issues les plus parfaites. Ils ont plaisir à constater que le métier

d'écrire a parfois de promptes et brillantes fortunes et que la gloire sait être, quand elle veut, accueillante et facile. Aussi suivent-ils ardemment de leur espoir les privilégiés qui personnifient à leurs yeux ce qu'ils souhaitent de devenir à leur tour. La jeunesse aime le succès des autres parce qu'elle y augure le sien. Il ne s'agit pas ici de décourager cette belle confiance, mais ne faudrait-il pas l'avertir pourtant qu'il n'en est point toujours ainsi et qu'il y a, dans les lettres, de rudes et d'avares destinées, instructives aussi à leur façon ?

Qui veut écrire doit en envisager les conséquences, et elles sont diverses. Le jeu de la plume est un jeu dangereux, car le talent ne garantit rien et le génie même n'est pas une sauvegarde. Il faut savoir les risques avant de se hasarder au chemin. On s'évite ainsi de dures surprises et on s'épargne d'amers regrets. Du reste, les avertissements ne manquent pas et, en ce sens, je ne connais pas d'exemple plus frappant que celui de Villiers de l'Isle-Adam.

Regardez sa silhouette, tragique et les bras en croix sur l'horizon littéraire, se dresser au carrefour des vocations. Qu'elle détourne les indécis et qu'elle instruise les imprudents.

Ce serait un point curieux à éclaircir que de sa-

voir par quel détour l'illustre et antique maison des Villiers de l'Isle-Adam, dont les généalogistes placent l'extinction à la fin du seizième siècle, se trouvait représentée encore au milieu du dix-neuvième en la personne inattendue de l'auteur des *Contes cruels*. Peut-être quelque rameau obscur du vieux tronc féodal et guerrier avait-il persévéré jusqu'à nous ? Quoi qu'il en fût de cette descendance, Villiers y croyait fermement. D'ailleurs, cette parenté héroïque lui convenait à merveille. Il avait l'âme noble, hautaine et ambitieuse. Il y avait en lui du chevalier des anciens âges, et ce fut en conquérant qu'il quitta sa Bretagne natale pour venir à Paris revendiquer la seule place qui lui parût naturellement la sienne, celle d'un prince de l'esprit. Ce fut donc en prétendant à la gloire qu'il se présenta dès l'abord, et il apportait avec lui, comme preuve de la légitimité de son droit, l'argument suprême et sans réplique : le génie.

Car, il faut le dire, Villiers de l'Isle-Adam donna à ceux qui le connurent, au temps déjà lointain de sa jeunesse, l'idée même du génie. Les témoignages, à cet égard, sont unanimes et nul doute qu'il apparut alors comme un personnage extraordinaire. Je me suis demandé souvent à quoi tenait cette impression presque magique que ressentirent tous ceux qui l'approchèrent à cette époque et qui dura par la suite, si bien que je l'éprouvai à mon tour, quand je le rencon-

trai, vingt-cinq ans plus tard, vieilli et lassé, et sans cette première flamme qui avait tant ébloui naguère. La raison de ce prestige qu'il exerça autour de lui est dans ce que Villiers de l'Isle-Adam fut, toute sa vie, un causeur surprenant. La parole n'est-elle pas, par excellence, l'instrument de magie et d'illusion? Ce fut donc dans ses conversations que les amis de Villiers prirent de lui l'idée souveraine qu'ils en gardèrent. Sans doute, il y réalisait momentanément les projets de ses rêves. Quelles œuvres ébaucha-t-il ainsi en de féeriques improvisations? Je l'ignore; mais il est certain que, pour ceux qui l'écoutaient, il paraissait promis à une gloire inévitable et prochaine de par la certitude évidente de son génie, et cependant le temps passait, les années fuyaient et on continuait à rencontrer, errant, pauvre et inspiré, le magicien nocturne, celui qui devait ajouter à l'illustration de sa race une couronne suprême et immortelle, dont son geste familier semblait désigner par avance la place à son front.

Les paroles s'envolent, les écrits restent. Villiers de l'Isle-Adam a laissé une œuvre, et c'est en elle qu'il nous faut chercher désormais cette impression du génie que donnait sa parole vivante. Qu'en reste-t-il en son verbe écrit? La flamme y couve-

t-elle sous la cendre ? Les livres ne mentent pas. Interrogeons-les.

Il suffit d'avoir lu *les Contes cruels*, *Axël* ou *l'Eve future* pour se sentir en présence d'un esprit hautain et original, d'un imaginatif puissant et d'un railleur aigu, car Villiers fut double. Il fut un inventeur de fictions grandioses ou bouffonnes et, dans les unes comme dans les autres, un philosophe et un poète. Fut-il véritablement un homme de génie ? Je ne sais, mais il y avait en lui, à tout le moins, de quoi attirer l'attention du siècle, d'autant mieux qu'à ces dons de pensée s'ajoutait un indéniable et prestigieux pouvoir de style. Villiers a du grand écrivain. Il en a la sonorité, l'ampleur, la force et l'harmonie. Ces qualités, après tout, ne sont pas si fréquentes chez ceux qui écrivent pour ne point mériter quelque considération à qui les possède comme les eut Villiers de l'Isle-Adam, magnifiquement et au plus haut point.

Ainsi donc, dans l'impression qu'il produisait et dans la conscience qu'il avait de sa propre valeur, tout n'était pas illusion. Villiers ne pouvait-il donc pas, aux heures où chacun à soi-même calcule en secret son avenir, s'en préjuger un favorable et glorieux, surtout lorsque, au temps de sa jeunesse, il en voyait déjà comme la certitude dans l'admiration passionnée de ses compagnons d'alors ? et même, par la suite, quand il eut pu constater l'indifférence du public pour les beaux livres qu'il si-

gnait de son nom obscur et retentissant, ne pouvait-il pas espérer encore un de ces revirements par où la fortune se plaît à compenser en une fois ses retards et ses négligences ?

Il n'en fut rien. Une singulière malchance s'acharna sur lui jusqu'au dernier jour, comme pour le façonner à servir d'exemple fameux et complet des caprices de la gloire. Elle ne lui laissa pas même l'âpre jouissance d'être totalement ignoré ou de n'être connu que de quelques-uns. Il fut presque célèbre, d'une célébrité douteuse et vague. La mort même qui, souvent, rectifie le jugement contemporain, laissa subsister l'erreur établie, et Villiers de l'Isle-Adam continue à promener parmi nous son ombre voilée, brumeuse et sourdement étincelante.

Il était déjà presque cette ombre quand je l'ai vu, il y a une douzaine d'années, vers la fin de sa vie, et c'est tel qu'il m'est apparu que je le revois en souvenir, avec sa face cendreuse aux yeux bleu clair, terminée par une pointe de barbe et surmontée d'une lourde chevelure grisonnante, l'air las, avec parfois un sursaut et un éclair dans le regard. C'était donc là ce qu'avait fait la fatigue de penser et de vivre du triomphant jeune seigneur d'autrefois, qui, du fond des landes bretonnes, était venu

conquérir Paris et imposer à tous l'admiration de ses rêves et de son génie ! Si, de ce génie, il avait donné mille preuves parlées, n'en avait-il pas, après tout, laissé le témoignage écrit? N'est-il point frémissant aux pages d'*Axël* ou de *l'Eve future* ? Pourquoi l'époque avait-elle feint de ne se point apercevoir que ce passant était un visiteur de marque? Il ne demandait qu'à être écouté parce qu'il avait de quoi convaincre. Son temps se boucha pour ainsi dire les oreilles à cette voix qu'il ne voulait pas entendre.

Tout fut vain. Quelles nobles forces de corps et d'esprit s'usèrent ainsi ! Et l'on souffrait à cette injustice en voyant passer, vieilli et courbé d'un labeur ingrat, cet homme qui, doué de dons magnifiques, n'avait pu fléchir les antipathies de la destinée. Quoi, cette bouche éloquente, où abondaient des paroles merveilleuses et profondes, avait, plus d'une fois, manqué de pain ! Cette main, habile aux phrases délicates et harmonieuses, avait par nécessité ganté le gant fourré pour donner des leçons de boxe à des oisifs ! La vie n'avait pas seulement été pour lui pénible et difficile, elle avait été tragique. Tel livre, qu'on nommait, tout vibrant de lyrisme et d'ironie, avait été écrit, dit-on, couché à plat ventre sur le plancher nu d'une chambre démeublée ! C'est ainsi qu'il allait par la ville, à la fois vénérable et douloureux à voir, beau d'obstination et de foi à son rêve, avertissement redou-

table et hautain à ceux qui le rencontraient au moment où, jeunes et inconnus, ils partaient eux aussi à la recherche de la gloire ! Aussi est-ce pour ceux-là que j'ai voulu évoquer ici cette figure fatidique. On est trop porté à ne voir dans l'art qu'un divertissement glorieux et facile, une sorte de métier agréable et ingénieux. Ce n'était pas sans doute l'avis de Villiers de l'Isle-Adam, car il est la preuve qu'un homme non sans génie et qui sait écrire peut très bien, tout de même, manquer mourir de faim.

BEYLE ET BARBEY

Le mardi 22 mars 1842, à sept heures du soir, au coin du boulevard et de la rue Neuve-des-Capucines, en face du ministère des Affaires Etrangères, un passant s'affaissa lourdement sur le trottoir. C'était un gros homme, d'une soixantaine d'années, bien vêtu, le ruban rouge à la boutonnière, le torse solide, les épaules fortes, l'encolure courte, le visage large, avec des favoris et un toupet teints, du ventre et la main belle. On le releva et on le porta d'abord dans une boutique voisine, puis rue Neuve-des-Petits-Champs, où il logeait et où il expira, le lendemain, à deux heures du matin, sans souffrir et sans avoir prononcé un seul mot. Après un service funèbre célébré à l'église de l'Assomption, le corps fut conduit au cimetière Montparnasse. Trois personnes seulement accompagnèrent le cercueil. L'une des trois était Prosper Mérimée.

Celui qu'un si mince cortège menait en terre n'était pourtant point un personnage ordinaire, quoique les journaux annonçassent sa mort comme celle d'un certain M. *Bayle*, plus connu dans le monde

littéraire sous le pseudonyme de *Frédéric Styndall*. Le défunt n'était rien moins qu'Henry Beyle, dit Stendhal, l'un des écrivains les plus singuliers de son temps et un homme dont la vie et l'œuvre passionnent encore Beylistes et Stendhaliens et intéressent ceux qui admirent, sans une familiarité aussi particulière, ce délicieux et libre esprit.

Nous leur devons beaucoup, du reste, à ces Stendhaliens et à ces Beylistes. Sans eux nous n'aurions ni le véritable Beyle, ni Stendhal tout entier. A *la Chartreuse de Parme* et aux *Mémoires d'un Touriste*, à ce que publia, de son vivant, l'auteur de *l'Amour*, ils ont ajouté de nombreux ouvrages inédits et que ni le fidèle Colomb, ni le négligent Mérimée, n'avaient cru bon de mettre au jour. Ces deux premiers Stendhaliens firent le nécessaire et s'en tinrent là. Ils recueillirent quelques pages dispersées, formèrent un premier recueil de lettres, puis déposèrent l'amas des manuscrits à la Bibliothèque de Grenoble. C'est là que vinrent les chercher dans la poussière des cartons M. Casimir Stryenski et M. Jean de Mitty. Rien ne rebuta leur patience, et il faut les admirer de celle qu'ils mirent à débrouiller ce désordre. Ni les difficultés de l'écriture, ni l'énigme des abréviations ne les arrêtèrent. Ils ont tout déchiffré. Nous devons beaucoup à ce travail ; M. Stryenski nous a donné *Lamiel*, M. Jean de Mitty *Lucien Leuwen*, œuvres inachevées, mais esquisses précieuses. Ce n'est pas

tout. Nous avons eu successivement *le Journal*, *les Souvenirs d'Egotisme*, *la Vie d'Henri Brulard*, livres charmants qui sont du Stendhal et qui sont du Beyle, qui ont une valeur double, littéraire et biographique, qui nous renseignent sur cette vie si diverse, si abondante, si mystérieuse, si passionnante et si passionnée, pleine de travail, de voyages, de plaisirs, d'ennuis, vie d'homme d'action et d'observateur, de soldat et de diplomate, de fonctionnaire et de dandy, vie d'écrivain surtout, car Beyle vécut la plume à la main. Les papiers de Grenoble l'attestent. Nul homme ne s'est plus noté que lui, comme s'il eût senti en lui-même je ne sais quoi d'insaisissable et de fuyant qu'il s'acharnait à fixer et dont je ne veux pour preuve que son attention à se regarder vivre.

C'est ce soin qui nous a valu des livres comme *le Journal* ou l'*Henry Brulard*. Certes le style en est cursif et négligé, mais incorrections pour incorrections, je les aime autant impromptues que laborieuses. Stendhal, quand il s'applique, n'arrive souvent qu'à mal écrire. Qu'importe d'ailleurs; ce qui le sauve, c'est son souci d'être clair, d'être vrai. Il l'est dans *le Journal*, au jour le jour, et presque heure par heure; il l'est dans l'*Henry Brulard*, autrement et à distance, si l'on peut dire. Ici comme là, il est à l'aise. Pas de public, pas même ces « happy few » à qui il destine et à qui il adresse sa *Chartreuse de Parme*. Dans *le Journal*, il écrit

pour se souvenir, dans *Brulard*, il écrit ce dont il se souvient.

Là, il se prend de loin, du plus loin de lui-même, au temps de son enfance et de sa première jeunesse, et il n'est plus jeune quand il tente ce retour mélancolique vers le passé, mais la mélancolie de Beyle est assez particulière; elle ne s'attendrit pas. Il n'est pas dupe du charme que les jours d'autrefois ont dans la mémoire. Il ne se prête guère à cette sorte d'illusion par laquelle ils nous abusent d'ordinaire. Il les revit sans complaisance. Les figures qui ont entouré son enfance lui apparaissent avec leurs défauts et leurs grimaces. Il se souvient des rides du visage paternel. Il n'a pas gardé de tout cela que des images, il retrouve les sentiments qu'il éprouvait alors; je crois même qu'il les complète et y ajoute, mais cela ne touche point à leur vérité.

On a dit qu'il ne fallait pas le croire entièrement, qu'il exagérait certaines choses et qu'il en rapportait certaines autres inexactement, que telle date est erronée, que tel fait est douteux. Je le veux bien, mais ce qui reste acquis et ce qui rend un pareil livre infiniment précieux, c'est qu'il nous donne l'enfance et la jeunesse de Beyle, et qu'il fournit tout de même un solide point d'appui biographique.

Pendant longtemps, elle est demeurée assez incertaine cette biographie de Beyle. On avait déjà

jugé son œuvre et dit sur elle ce qu'il fallait, que sa vie demeurait mal connue en plus d'un point. Il fallait s'en rapporter à la Notice de Colomb et à l'H. B de Mérimée. Ce n'est que depuis les publications stendhaliennes qu'on a en mains les documents indispensables. Grâce à eux, M. Arthur Chuquet a pu mener à bien le travail de nous donner une biographie complète de l'auteur de *la Chartreuse de Parme*. Il l'a fait en un gros volume qui rassemble et coordonne tout ce qu'on sait de Stendhal en profitant des travaux préliminaires de M. Cordier, de M. Stryenski et de M. Fargues. L'ouvrage de M. Arthur Chuquet est donc utile et intéressant, très abondant et très exact. J'en aime mieux la partie biographique que la partie critique. On peut juger les œuvres de Stendhal autrement que M. Chuquet, mais on peut se fier à lui pour le reste. Il renseigne avec sûreté, car il s'est renseigné lui-même avec précision.

Ce qu'il faut dire pourtant, après l'avoir lu, c'est que le principal biographe de Stendhal reste encore Stendhal lui-même, non seulement dans les livres que nous avons cités, mais dans la plupart de ses ouvrages, d'une façon plus ou moins ouverte ou détournée, car Stendhal a constamment mêlé sa vie à son œuvre.

M. Chuquet est donc allé chercher Stendhal partout où il était. Le voici maintenant devant nous, nous le savons à peu près tout entier. Le connais-

sons-nous beaucoup mieux? Nous avons appris comment, quand et qui il a aimé, le détail de son existence intime, littéraire, mondaine, militaire, ses relations et ses goûts, ses idées, ses désirs. Nous avons tous les chiffres de sa personnalité, et la somme, il faut l'avouer, en demeure incertaine. Qui était-il au fond ?

Il ne l'a peut-être pas su exactement. J'ai dit qu'il y a en lui quelque chose d'insaisissable. C'est vrai. C'est pourquoi sans doute il chercha si patiemment à se définir à lui-même et que, par une sorte de défi ironique, il laissa ce soin à d'autres en leur livrant les innombrables pages griffonnées d'hiéroglyphes qu'on a retrouvées dans les papiers de Grenoble et malgré lesquelles il demeure toujours énigmatique et mystérieux.

On est avec lui dans l'incertitude où l'on est parfois dans la vie avec les personnes que l'on connaît le mieux. Son personnage n'a pas la rigidité posthume que donne la mort. Rien mieux qu'elle ne familiarise et ne renseigne. Elle met en perspective; le raccourci s'y redresse et la statue s'y fixe. Avec Stendhal on a beau prendre l'empreinte de ce qu'il fut, ce n'est point un masque que modèle le moulage, mais un visage vivant.

Le livre de M. Chuquet n'en est pas moins utile et instructif. Il faut multiplier le plus possible ces larges études biographiques. C'est ce qu'a fait

M. Eugène Grelé en choisissant, comme sujet d'une thèse de doctorat, Barbey d'Aurevilly. Je crois bien, qu'il nous a donné le premier travail biographique sérieux que nous ayons sur l'auteur des *Diaboliques*, car je mets de côté la lourde compilation de Charles Buet, pleine de lacunes et d'erreurs. Du reste, M. Grelé a eu communication du seul document qui rendît possible une telle entreprise, je veux dire la correspondance de Barbey d'Aurevilly avec Trébutien. M. Grelé y a puisé discrètement, mais sûrement. Même quand il ne la cite pas, on sent qu'elle le soutient, le dirige et le guide. Elle éclaire la vie de Barbey d'Aurevilly de 1830 à 1850, période obscure et d'autant plus intéressante que ce fut celle de la formation de ce singulier génie, car c'en fut un que le romancier de *l'Ensorcelée* et du *Chevalier des Touches*, et il fallut, pour qu'il écrivît ces étranges et beaux livres, certaines circonstances sur lesquelles M. Eugène Grelé nous renseigne enfin avec précision et certitude.

Si Barbey d'Aurevilly avait suivi les traditions de sa famille, il n'aurait jamais quitté sa province. Ils étaient fortement implantés dans la leur, ces Barbey, et tenaient au sol par de solides racines. Ils vécurent de père en fils au pays du Cotentin, et c'est à Saint-Sauveur-le-Vicomte que naquit, en 1808, Jules Barbey d'Aurevilly, de Théophile-Marie-André Barbey et d'Ernestine Ango, des Ango de Dieppe, de vieille souche normande ceux-là aussi,

mais d'un bois où l'on fit plus de mâts de navires que de manches de charrues. Celui qui fut le grand-père du romancier n'était point un homme ordinaire. Il était, nous dit son petit-fils, d'une intolérable fierté. Elle lui venait sans doute de sa naissance. Il avait été tenu sur les fonts baptismaux par le Comte de Maurepas et par la Duchesse de Châteauroux, il avait eu Louis XV pour parrain et pour mieux que cela, car il aurait été l'enfant d'une des nombreuses maîtresses du roi, mariée à un Ango qui accepta de servir de père au rejeton royal. Il y eut un temps où ces sortes de choses enorgueillissaient fort. Louis-Victor Ango fut un personnage taciturne et sourcilleux. « Il dédaigna les livres et les plumes ; il a passé dix ans de sa vie à se promener de long en large dans son appartement en enfilade, les mains derrière le dos et sans dire un seul mot, pendant que sa femme, qui l'adorait comme Dieu, tricotait dans une embrasure de fenêtre et ne se serait pas permis même de respirer un peu haut. »

Les Barbey ne le cédaient en rien aux Ango, sinon que leur noblesse était plus récente et ne datait guère que du milieu du XVIIIe siècle, mais depuis longtemps la famille vivait noblement sur ses terres dont elle ajoutait les noms au sien. Il y eut des Barbey du Motel, des Barbey de Taillepied, des Barbey de Tesnel, des Barbey d'Aurevilly, comme ce Jean-François qui était « un Hercule campé sur

des jambes d'Apollon », et qui mourut en 1829. Bouvier hardi et cavalier intrépide, il montait des chevaux intraitables dont l'un le traita si mal qu'il en mourut, mais pas avant, tout piétiné et meurtri qu'il était par les sabots de la bête furieuse, d'avoir reparu une dernière fois, la tête bandée de linges, à la table de whist où il s'asseyait chaque soir, et d'y avoir joué sa suprême partie, après quoi, il attesta « la puissance hémorragique de sa nature » par le sang qui, de sa maison au cimetière, coula des jointures du cercueil.

Le père de Barbey, pour avoir été toute sa vie Barbey tout court, n'en fut pas moins non plus un personnage de haute mine, sombre et d'humeur difficile, inconsolable de s'être trouvé trop jeune pour « chouanner », comme son frère Onésime et comme la plupart des gentilshommes du pays. Son royalisme farouche en garda une plaie secrète. Il ne cessa jamais de se plaire au récit de ces aventures militaires auxquelles il n'avait pas pu prendre part, mais dont il connaissait les acteurs et la chronique.

C'est au milieu de ces récits que grandit Jules Barbey d'Aurevilly, dans la petite ville de Valognes, aux vieux hôtels tristes, et c'est là qu'il était destiné à vivre, parmi les souvenirs du passé. S'il en avait été ainsi, il est à penser qu'ils n'eussent jamais eu pour lui le prestige dont les para plus tard son imagination. Il eût continué à entendre ces vieilles histoires et il les aurait lui-même répétées à

son tour aux conversations quotidiennes. Il fallut pour qu'elles lui apparussent en leur beauté héroïque et singulière qu'il les emportât avec lui en sa mémoire. Elles y prirent la couleur romanesque et légendaire où elles ont achevé de s'embellir.

Ce fut la vie qui se chargea de les mettre au point. Celle que le jeune Barbey menait à Valognes n'était point faite pour satisfaire un jeune homme impétueux et passionné. Le livre de M. Grelé nous apprend avec détail les circonstances de la crise morale qui y mit fin, comment le fils de Théodore Barbey échappa peu à peu à la rude main paternelle et aux idées familiales. Il faut lire une série de chapitres intéressants qui nous montrent Barbey d'Aurevilly au Collège Stanislas, à Paris, lié d'amitié avec Maurice de Guérin, ensuite étudiant en droit à Caen, où il rencontra Trébutien et où il fonda avec lui la *Revue de Caen*, qui n'eut que quelques numéros, mais qui fut le début de plume de celui qui devint un infatigable écrivain et qui, pendant quarante ans, ne cessa plus d'écrire ; mais le plus curieux de ces révélations est que Barbey d'Aurevilly, que nous retrouverons plus tard catholique militant et monarchiste convaincu, ait été aux heures troubles de sa jeunesse républicain et démocrate. Pourtant il en fut ainsi, et le jeune homme qui débarqua à Paris en 1833 ne ressemblait plus guère à l'adolescent qui, aux longues soirées d'hiver, écoutait au coin du feu les exploits

de d'Aché ou les prouesses de des Touches. En même temps qu'avec les idées de son milieu, il a rompu avec la tradition de sa race. Le descendant des vieux Normands terriens et sédentaires s'est dépaysé, déraciné.

Henri Beyle passa l'année 1799 dans un travail acharné, tellement qu'il porta les cheveux longs et n'alla plus chez le perruquier de peur de perdre une demi-heure. Il étudiait les mathématiques passionnément, car il avait découvert qu'elles seraient pour lui un moyen de quitter Grenoble qu'il détestait, et de conquérir son indépendance. On l'enverrait à Paris pour l'examen de l'Ecole Polytechnique. Ce fut en effet ainsi que Beyle commença sa vie aventureuse. Jamais la province ne le reprit. Il fut, lui, le vrai déraciné. Ce qu'il fuyait ce n'était pas seulement son père avec qui son caractère s'accordait mal, c'était une manière de vivre et de penser pour laquelle il ne se sentait pas fait. Il n'en voulait d'autre que sa fantaisie. Beyle n'est point quelqu'un à se satisfaire d'idées courantes ; il prétend que les siennes lui soient propres. Il veut se faire à lui-même son opinion sur toutes choses, les plus frivoles comme les plus graves. Pour cela il se débarrasse volontairement de tous préjugés. Il veut vivre. Il est curieux de tout. Il se compose du monde une connaissance pratique. Il est attentif au détail de l'existence, aux

petits « faits vrais ». Il ne veut pas être dupe. Il observe, pèse, analyse, compare. L'homme l'intéresse et il est l'homme; aussi cherche-t-il à se bien connaître pour mieux connaître les autres, et c'est ainsi qu'il va à travers la vie, avide, méfiant, fin, voluptueux, tout à lui-même et à la jouissance de se sentir vivre fortement ou délicatement.

Partout il est le même, dans les bureaux de Daru comme dans son triste consulat de Civita-Vecchia, sous l'uniforme de lieutenant de dragons comme sous l'habit d'adjoint aux Commissaires des guerres, à Paris comme à Moscou, à l'armée victorieuse de 1809 comme à l'armée vaincue de 1812, sous le clair soleil d'Italie comme sous le ciel neigeux de Russie, à Naples comme à Londres, partout où les hasards l'ont conduit, dans un salon de Paris comme dans une loge de théâtre à Milan, il reste constant en son goût de l'indépendance. Il vieillira pourtant et, même à cet âge où le passé nous attire à lui, il regardera le sien avec clairvoyance et ironie et lorsqu'à cinquante ans il rédigera les notes hardies de la *Vie d'Henry Brulard*, ce sera pour dissiper cette illusion du souvenir qui nous ramène à notre enfance comme à un temps dont le regret est plus fait de l'oubli des peines que nous y subîmes que de la mémoire du bonheur que nous y avons éprouvé.

Il se peut que si un Barbey d'Aurevilly eût vécu une existence aussi mobile que celle d'un Henry

Beyle, il lui serait arrivé de se dépayser complètement. Il y avait dans le jeune Normand qui vint à Paris en 1833 tenter la fortune quelque chose de hardi et d'aventureux. Il en portait la marque au visage et dans les yeux. Il avait l'audace, la bravoure qui ne demande qu'à s'employer. L'emploi manqua. L'existence que mena à Paris Barbey d'Aurevilly fut la plus ordinaire du monde. Pauvre, il lui fallut gagner son pain; ambitieux, il lui fallut demeurer inconnu; hautain, il lui fallut subir les difficultés médiocres de la vie littéraire. Ce furent des années obscures et tristes pour ce jeune homme tourmenté de passion et de mélancolie. C'est l'époque où il écrivit *la Bague d'Annibal*, *l'Amour impossible* et cette *Germaine* qui ne fut publiée, sous le titre de *Ce qui ne meurt pas*, qu'en 1881, où il collabora au *Globe* et au *Moniteur de la Mode*. Le petit livre sur le Dandysme et Georges Brummel fut remarqué. Barbey d'Aurevilly avait des succès de salons. La réputation du causeur précédait la renommée de l'écrivain. Plus tard elles se confondirent. Ce fut à ce moment qu'il ajouta à son nom celui de d'Aurevilly. C'était comme s'il eût remis le pied sur la terre normande. L'heure était proche, en effet, où la Normandie l'allait reprendre tout entier. Il esquissait le plan de *la Vieille Maîtresse*. Il composait *le Dessous de cartes d'une partie de Whist*, qui est devenue plus tard l'une des *Diaboliques*. En 1849, Barbey d'Aurevilly a

trouvé sa voie. Il sera le Walter Scott de Valognes.

Le réveil du Normand se compléta en lui par celui du catholique. Il aimait toujours, malgré tout, cette terre pluvieuse et verte que l'absence avait embellie à ses yeux et transformée en son souvenir. Les récits dont sa jeunesse avait été nourrie lui revinrent au cœur avec une amplification magnifique, tournés à l'épique. Les des Touches et les La Croix-Jugan lui réapparurent et, avec eux, les héros du Romancero royaliste de la Chouannerie dont il allait être le poète puissant et profond. Tout cela le ressaisit à jamais. Valognes lui rouvrit les portes de ses vieux hôtels aristocratiques et déserts. Il n'en sortit plus jamais et ce ne fut plus que son ombre que nous vîmes errer parmi nous, superbe et démodée, avec sa redingote ajustée, ses manchettes de dentelles, son jabot et la limousine de grosse toile à raies, doublée de satin, dont il enveloppait sa dignité hautaine de vieux gentilhomme de province et d'oncle à histoires.

Elles sont admirables ces histoires chouannes de Barbey d'Aurevilly et il est dommage, vraiment, qu'au lieu de passer une partie de son temps à faire le coup de fusil contre les idées contemporaines et à manier, avec talent du reste, la cravache du pamphlet et la trique de l'éreintement, le grand conteur n'ai pas ajouté à son *Ensorcelée* et à son *Che-*

valier des Touches, ce *Gentilhomme de grand chemin* et cette *Tragédie à Vaubadon* qu'il projeta, mais qu'il n'écrivit point. Ces deux romans auraient eu pour héros ce d'Aché, qui fut un Chouan de marque et dont M. G. Lenôtre nous a raconté, dans son *Tournebut*, les aventures romanesques et la fin tragique. Malgré cela l'œuvre normande de Barbey d'Aurevilly est considérable. Il est le peintre né de ces rudes partisans. Il partage leur foi et leurs passions. Il est de cœur avec eux. Il revit par eux la vie qu'il aurait voulu vivre, et ils revivent en lui avec une vérité et une force singulières. Il a leur sang dans les veines. Il admire leur héroïsme et leur habileté, le mélange de courage et de ruse qui les caractérise, en Normands qu'ils sont. Certes, ils accomplissent des actions hardies et dangereuses, mais ils y apportent en même temps la prudence et le calcul propres à la race. Ils n'ont point de doute sur la bonté de leur cause, mais ils la servent en gens avisés qui veulent durer et être utiles le plus longtemps possible ; ce sont des casseurs de tête, mais ce ne sont pas des casse-cous. Cela ne les empêche pas d'être héroïques et de sacrifier leur vie, quand il le faut, mais s'ils la défendent bien, ils ne la hasardent pas plus mal.

C'est pourquoi, les figures qu'évoque si superbement le Cervantès de la Manche que fut Barbey d'Aurevilly demeurent, dans l'exagération poétique, vraies et vivantes. Ces Don Quichotte de la

Chouannerie ne sont point seulement des personnages de roman, ils sont des gens de l'histoire. Comme dans le roman espagnol, il y a un moulin dans la chronique normande : c'est celui où des Touches et ses compagnons attachent le meunier qui les a trahis aux ailes tournoyantes qui emportent son corps, écartelé, dans une mort vengeresse et vertigineuse.

Si ces histoires de d'Aurevilly sont belles, ardentes et farouches, son talent de conteur est admirable. Il a le tour et le style, l'art des suspens et des effets brusques, je ne sais quoi de hautain et de robuste dans le langage qui a une saveur de terroir et un air de bonne compagnie. C'est un écrivain de grande allure. La phrase est longue, coupée d'incidentes qui sont des parenthèses de conteur, relevée de pointes et de traits, cravachée d'épithètes cinglantes, défendue de parades brèves, bien en garde et qui va droit au corps. C'est un style d'outre-tombe, un style de Chateaubriand du Cotentin. Ce n'est pas lui qui lira chaque matin une page du Code civil pour s'apprendre à écrire net et court et, cependant, il me semble voir entre Beyle et lui plus d'un rapport.

Certes, ce sont pourtant des personnages bien différents que le gentilhomme catholique et le bourgeois athée que furent M. d'Aurevilly et M. de Stendhal, et cependant ils ont un goût commun,

celui de l'héroïsme. On a trop vu dans Stendhal l'observateur ironique et le sceptique avisé. Il ne fut pas que cela. Au fond, il aime les âmes violentes et passionnées, capables d'exaltation et de folie, que le désir mène aux actions les plus insensées et conduit jusqu'au crime.

C'est cette sorte d'héroïsme qui lui fit chérir l'Italie. Il trouva dans le caractère italien cette hardiesse exaltée qui lui plaisait tant et qu'il a donnée si volontiers aux héros de ses livres. N'est-ce point ce que nous voyons, à des degrés divers, dans une Mathilde de la Môle et dans une Lamiel? De même que Barbey d'Aurevilly, Stendhal fait coexister dans ses personnages cette violence de passion avec de curieuses prudences. Il en résulte des âmes profondes et forcenées, cauteleuses, qui portent dans l'action une fougue furieuse et s'y conduisent avec une hypocrisie magistrale, tour à tour cyniques et sournoises. Pour Stendhal comme pour d'Aurevilly, il y a héroïsme dans l'excès, quel qu'il soit, bon ou mauvais, vertueux ou criminel, dans la pudeur d'une Mlle de Touffedelys, comme dans la monstrueuse volonté d'une Hauteclaire Stassin, dans l'intrigue compliquée et assassine d'un Julien Sorel aussi bien que dans l'aventure amoureusement italienne d'un Fabrice del Dongo. Et ce Fabrice, la duchesse Sanseverina ne le délivre-t-elle pas du cachot de Parme, comme les compagnons de des Touches délivrent le chevalier de la prison de Cou-

tances? L'Albertine du *Rideau cramoisi* ne va-t-elle pas trouver dans sa chambre d'officier le beau vicomte de Brassard, comme Mathilde de la Mole reçoit dans sa chambre de jeune fille le sombre Julien Sorel ?

Les ressemblances s'arrêtent là. Rien de plus différent d'un roman de Stendhal qu'un roman de d'Aurevilly. Cependant, on peut dire qu'ils furent tous les deux des romantiques par ce goût de la passion et de l'excès, mais, ce que ne faisaient pas les romantiques, ils cherchèrent à donner à leurs personnages de la vie et de la vérité, l'un par l'exactitude du détail, l'autre par la force de l'évocation. Tous deux, ils furent à leur façon des réalistes du romanesque et des romantiques du vrai.

Si Barbey d'Aurevilly a pu lire Stendhal, Stendhal ne put rien lire de d'Aurevilly. En 1842, ce dernier n'avait écrit ni *la Vieille Maîtresse* ni *les Diaboliques*, il n'était qu'un jeune homme mélancolique, tourmenté et incertain de lui-même. Peut-être qu'en ce soir de mars, où l'apoplexie abattait en pleine rue le grand romancier de *la Chartreuse de Parme*, il passait sur le trottoir opposé, ce Barbey d'Aurevilly, sans un regard pour ce gros homme qu'on emportait, et continua-t-il son chemin sans se détourner, les yeux tout à ses rêves, à ces ombres normandes qui dessinaient déjà leurs silhouettes héroïques sur le rideau cramoisi de son imagination ?

UNE JOUEUSE

J'habite en ce moment une de nos petites villes de France qui a conservé assez bien son air d'autrefois : vieilles maisons, rues mal pavées, mail planté de grands arbres, clocher où une antique horloge annonce les quarts et la demie et frappe l'heure aux coups brusques de son marteau. La vie y est celle de nos provinces. Les mœurs y sont plutôt d'hier que d'aujourd'hui. Le souvenir du passé y demeure. Aussi y entends-je parfois rapporter de curieux traits de l'existence de jadis, dont l'un m'a semblé valoir d'être retenu.

Il paraît que cette petite ville, maintenant engourdie dans la monotonie de ses occupations quotidiennes, fut, vers le début du dernier siècle, atteinte d'un goût du jeu incroyable et qui allait jusqu'à la frénésie et à la fureur. Il y avait là beaucoup de petite noblesse et de grosse bourgeoisie. Les parties y commençaient dès le matin, se continuaient l'après-midi et reprenaient dans la soirée. Les femmes surtout se montraient si enragées qu'elles en abandonnaient les soins du ménage et

qu'elles en passaient la charge à leurs maris. On voyait ces messieurs trier le linge et commander aux cuisines, tandis que ces dames agitaient le cornet à dés ou abattaient les atouts au tapis vert.

Certes, l'ancienne France fut joueuse. Les noms de ses anciens jeux nous sont restés aux oreilles. La liste en est longue, du reversis à l'hombre, du pharaon au cavagnol. Nos pères y prenaient un plaisir qui était une des occupations réglées de la vie d'autrefois. Cependant l'habitude de jouer, transformée en une épidémie de jeu, est l'indice d'un état d'esprit particulier. Sa pratique est significative et en voici, je crois, le sens.

Le jeu n'est, en somme, qu'un dérivé de l'esprit de risque et d'aventure puisqu'il est l'imprévu et l'incertain, et quoiqu'il se compose d'un mélange de calcul et de hasard. Tout joueur ne serait donc, au fond, qu'un aventurier en miniature. Par l'inconnu des cartes et l'inattendu des dés, il cherche à se créer des émotions vives et brusques. Le jeu, c'est la catastrophe à domicile et la péripétie au coin du feu. Il implique un désir de surprise. Les petits renversements de fortune d'une partie sont une image réduite des chances et des alternatives de la Destinée. Le jeu est un simulacre par lequel nous trompons notre appétit de l'aventure. Celle des cartes supplée à d'autres et les imite en raccourcis.

Je ne veux tout de même pas prétendre par là que les joueurs et les joueuses de ma petite ville

aient été des héros manqués et des héroïnes sans occasions, mais ils étaient d'un temps fécond en événements excessifs et soudains. Ils avaient vu la Révolution et l'Empire et avaient sans doute gardé dans l'esprit je ne sais quoi de hasardeux. C'est cette habitude de la transe et du risque qu'ils cherchaient peut-être à retrouver dans ce divertissement des cartes où ils apportaient un acharnement d'âmes oisives et de gens qui ont connu des conjonctures plus passionnantes et plus réelles.

Ce fut ainsi qu'on jouait en ces Valognes et ces Coutances d'après l'émigration, que nous a si bien décrites Barbey d'Aurevilly dans son *Chevalier des Touches* et dans quelques-unes de ses *Diaboliques*. C'était ainsi que jouait, dans *le Lys dans la vallée* de, Balzac, M. de Mortsauf. N'est-il pas digne, celui-là, d'être le partenaire de cette étonnante marquise de Combray, dont M. G. Lenôtre nous conte la vie authentique et romanesque et qui, en son château de Tournebut, tout en marquant les points du jeu où elle distrayait son loisir, en combinait et en dirigeait un autre dont le gain ne devait être rien moins que de changer la face du monde et de rendre un royaume à ses rois ?

Si le château de Tournebut était un lieu singulier, Mme de Combray n'était pas non plus une personne

ordinaire. Cette vieille femme hautaine, despotique et hardie faisait figure accommodée à sa demeure. Royaliste ardente et inébranlable, Mme de Combray, après avoir passé tant bien que mal à Rouen les plus mauvais jours de la Terreur, était revenue en 1796 en son manoir de Tournebut, près de Gaillon. Les pires événements n'avaient point été de force à ébranler la foi monarchique de Mme de Combray, ni à intimider son zèle bourbonien ; aussi, de retour à son Tournebut, continua-t-elle à faire ce qu'elle avait fait à Rouen, où elle logeait dans sa maison, en pleine tourmente, toute une sainte clientèle de prêtres insermentés et de religieuses fugitives.

Son château devint le refuge naturel des chouans traqués et des brigands, comme on disait. Tournebut fut un centre actif de conspiration. Du reste, le lieu se prêtait admirablement aux desseins de Mme de Combray. Sa solitude, son isolement des routes fréquentées, ses issues diverses, son vaste logement, le rendaient propre à sa destination, d'autant mieux que Mme de Combray y ajouta ce qu'il fallait pour tenir en sûreté ses hôtes secrets. Des cachettes pratiquées dans l'épaisseur des murs ou le vide des combles pouvaient contenir quatre-vingts personnes à l'abri de toute recherche. Ce fut là que Mme de Combray hébergea son monde de suspects, d'émissaires, d'agents. La chouannerie normande qui, durant le Consulat et presque sous

l'Empire, remua sourdement les provinces de l'Ouest, eut son couvert mis et son lit fait à Tournebut.

Mme de Combray travaillait pour le Roi avec une audace admirable. Elle reçut chez elle, tour à tour, les enfants perdus et les chefs du parti, Margadel ou Hingant de Saint-Maur. Le vicomte d'Aché, après l'arrestation de Cadoudal, y demeura plus d'un an sous le nom de Deslorières, non point caché sous une trappe, mais allant et venant, entendant la messe que le curé du village venait dire le dimanche, dans la chapelle du château, et faisant avec la marquise ces interminables parties de cartes qu'elle aimait.

Il s'en fallut de peu que Mme de Combray demeurât à jamais inconnue en son rôle de logeuse de la chouannerie ; mais Mme de Combray avait une fille, et ce fut d'elle que vint l'événement qui mit au jour les menées de la vieille marquise. Cette jeune femme, mariée, et mal mariée, à un certain Acquet de Férolles, joignait au goût d'intrigue de sa mère celui de l'action. Des circonstances qui la poussèrent à agir, il serait trop long de parler ici.

Ce qu'il y a à dire, c'est que, le 7 juin 1807, Mme Acquet se trouva dans le petit bois du Quesnay, où la voiture qui portait, d'Alençon à Caen, les recettes du département de l'Orne fut arrêtée et pillée par une troupe de brigands qui, le coup fait, s'éclipsèrent en emportant l'argent. Ces sortes de

guets-apens étaient assez fréquents en ce temps-là pour que, comme beaucoup d'autres, celui-là demeurât impuni.

Par malheur, l'enquête fut menée par un policier de Rouen, nommé Licquet, homme subtil et acharné, qui fit si bien que, non seulement les acteurs de l'embuscade, y compris Mme Acquet, qui en avait été l'instigatrice, furent arrêtés et écroués à la Conciergerie de Rouen, mais que Mme de Combray, sans avoir pris une part directe à l'affaire, y fut impliquée comme complice. Du reste, les débats du procès révélèrent le rôle occulte de Mme de Combray. Les cachettes du château de Tournebut furent découvertes. Mme Acquet paya de sa tête l'audace de son entreprise. Mme de Combray fut condamnée à vingt ans de réclusion et à être exposée au pilori. Elle y parut; mais le tréteau de justice se changea pour elle en piédestal. Les femmes des meilleures familles de Rouen vinrent rendre hommage à celle qui souffrait pour une cause que beaucoup d'entre elles avaient servie. Durant tout le temps où Mme de Combray resta montrée aux yeux d'un public plus curieux qu'hostile, elles ne quittèrent pas le pied de l'échafaud, et quelques-unes y déposèrent des couronnes et des bouquets de fleurs.

Mme de Combray fut renfermée à Bicêtre pour y

subir sa peine. Elle se fit assez bien au régime de la prison, qui eut pour elle quelque adoucissement. M. Lenôtre nous rapporte qu'on avait permis à la prisonnière sa table de trictrac, ses cornets à dés et ses traités de jeux. Le temps passa jusqu'à ce que l'événement qu'elle attendait toujours avec une foi indestructible se produisît enfin. La Destinée, cette joueuse, abattit une carte inattendue. L'Histoire, si l'on peut dire, tourna le Roi. Mme de Combray put donc voir la restauration d'une monarchie à qui elle avait été si hardiment fidèle. Les portes de la prison s'ouvrirent devant la vieille chouanne. Louis XVIII la reçut en audience. Le jugement du procès fut annulé. Elle rentra triomphalement dans son Tournebut, et ce fut là qu'elle mourut, quelques années après, toujours ardente et solitaire, retirée dans les souvenirs d'une vie tragique.

Tel est à peu près cet épisode de la chouannerie normande que nous a conté M. Lenôtre. Son livre est instructif. Il nous montre que les agents royalistes de 1804, tout en gardant de singulières illusions sur la réussite de leurs projets, ne se trompaient pas entièrement, sinon en fait, du moins en principe ; ils s'étaient rendu compte des faiblesses secrètes du régime consulaire et impérial et ne s'en laissaient pas imposer par la façade de sa solidité. Ils avaient compris que ce gouvernement, né des circonstances, était demeuré, jusqu'à un certain

point, à leur merci. Ils savaient que sa masse victorieuse s'ébranlerait au moindre échec, parce qu'elle était plus fortement bâtie que durablement assise et strictement cimentée. La suite prouva que leurs prévisions n'étaient pas toutes fausses. Ce qui leur fit défaut, ce furent les moyens d'action. Les leurs étaient insuffisants, mais ces gens ne manquaient ni de juste vue, ni d'énergie individuelle. Aussi, M. Lenôtre nous fait-il faire connaissance avec un monde de personnages de tête et de main dont les portraits et les caractères sont une galerie bien curieuse, et dont les entreprises sont un roman où rien n'est imaginé.

M. Lenôtre, en effet, est un historien. Seule lui plaît la vérité la plus minutieuse. Il ne hasarde et n'avance rien dont il ne soit assuré et qu'il ne tienne d'un document certain. Son scrupule sur ce point est constant. Nous raconte-t-il l'exécution, à Grenelle, du chouan Le Chevalier, et nous veut-il dire le temps qu'il faisait ce jour-là, il consulte le bulletin de l'Observatoire de Paris du 9 janvier 1808 et y apprend que l'air était brumeux et froid. M. Lenôtre aime l'exactitude et le pittoresque, mais il veut que le sien soit vrai, et cependant, dans son *Tournebut*, tout semble être inventé à plaisir.

Ce romanesque de l'aventure de Mme de Combray avait, du reste, été senti jadis par Balzac, qui avait fait d'elle sa Mme de La Chanterie de *l'Envers de l'Histoire contemporaine*, comme il

avait fait de l'enlèvement du sénateur Clément de Ris, transformé en Malin de Gondreville, le sujet d'*Une ténébreuse Affaire*. Grâce au livre de M. Lenôtre, qui nous fait connaître d'une façon définitive la véritable Mme de Combray, nous voyons mieux comment Balzac se servait de la réalité et ce qu'en tirait la puissante logique de son génie. Mme de La Chanterie est une Mme de Combray sublimée, et les Frères de la Miséricorde, que la noble héroïne réunissait autour d'elle dans la maison de la rue Chanoinesse, ne ressemblent guère tout de même aux hôtes que la marquise hébergeait dans les « caches » de son château de Tournebut, tout en versant de sa main de joueuse les dés de son cornet sur la table verte de son tric-trac.

1901.

STENDHAL ET LA GUERRE

Il y a quelque temps, durant ces heures de malaise où battit plus vite le cœur de la France, et l'un des soirs les plus anxieux de ces inquiétantes journées, j'avais pris au hasard un livre dans ma bibliothèque pour y chercher un divertissement à de tristes et obsédantes pensées. Le volume que j'ouvris était *la Chartreuse de Parme*, de Stendhal. C'était justement ce qu'il fallait : de l'ironie, du sentiment, des personnages malicieux et passionnés, des caractères, des aventures, tout ce qui en fait à chaque lecture un livre toujours nouveau et dont on ne se lasse point !

Distraitement, je feuilletais le précieux volume, quand je tombai sur les chapitres où le jeune Fabrice del Dongo quitte le château de Grianta, sur le beau lac de Côme, pour aller rejoindre les armées de Napoléon.

C'est un des épisodes les plus curieux de l'ouvrage que ce départ du jeune patriote italien, et les circonstances actuelles lui donnaient quelque chose

de particulièrement émouvant et de singulièrement approprié. Quelle belle ardeur l'emporte, l'entreprenant garçon, vers le sifflement des balles et le grondement du canon ! Quel glorieux espoir le mène ! L'idée de la guerre éveille en son esprit une sorte de joie belliqueuse. Il part pour un jeu héroïque dont le danger l'exalte et l'enivre. Il est pris d'une sorte d'extase juvénile et martiale à penser qu'il verra bientôt une bataille. Quel entrain ! Quel élan ! Rien ne le décourage des difficultés de la route, car il y a loin des campagnes lombardes aux plaines de Flandres, mais c'est là qu'il trouvera le grand Empereur, celui qui incarne le génie même des combats et qui est, aux yeux de l'adolescent milanais, comme le Dieu terrestre de la victoire !

Certes, la désillusion viendra au jeune Fabrice del Dongo, et Stendhal nous la conte minutieusement et ironiquement ; mais au dragon improvisé de Waterloo il restera néanmoins, de son équipée militaire, un beau souvenir, le souvenir d'avoir éprouvé une fois un des sentiments humains les plus puissants et les plus forts, celui que suscite dans les âmes ardentes le désir de la gloire guerrière, et qui vaut bien d'être payé, comme il arriva à notre Fabrice, d'un bon coup de pointe à la cuisse, de quelques semaines de lit sur un grabat de paysans et de quelques autres petites déconvenues qui ne l'empêchèrent pas, par la suite, grâce aux soins de la duchesse Sanseverina et du comte Mosca, de devenir

archevêque de Parme, sous le règne inimitable du bon Ranuce-Ernest V.

Je ne pense pas que ce soit en ce transport d'allégresse et de curiosité que nos jeunes gens d'aujourd'hui aillent à la frontière, s'ils sont appelés à la défendre demain par les armes. Le mot de guerre n'excite pas en eux la fièvre avide et joyeuse dont brûlait le charmant volontaire stendhalien. On est plus calme et plus sérieux.

La guerre n'est plus, de nos jours, un passe-temps héroïque. Elle apparaît comme une dure et sévère nécessité. D'avance, on en accepte les fatigues et les dangers. Nos soldats marcheront dans la boue et la poussière, souffriront la soif et la faim ; ils donneront leur sang et leur vie, mais ce sera par raisonnement et par devoir.

J'ajoute tout de suite que je ne vois aucune infériorité morale à cet état d'esprit. Si l'enthousiasme fait des héros, la réflexion en fait aussi. Les deux motifs se valent à être braves. D'ailleurs, cette attitude en face de la guerre n'est pas nouvelle, et elle a des précédents. Les soldats de la troisième république seront des défenseurs du sol, comme l'ont été ceux de la première.

Nos recrues de 1905, comme celles de 1792, auraient la forte conscience de la patrie en danger.

Ce serait leur point d'appui, comme ce fut celui de leurs devanciers de l'autre siècle, et ils y trouveraient la même vertu de résistance. Pour bien se battre, il n'est pas nécessaire de savoir qu'on a dans sa giberne, selon le mot historique, le bâton de maréchal de France ; il suffit de sentir qu'on y porte la clé de sa maison !

Nos Fabrice ne ressemblent plus à celui que nous montre Stendhal. Le sien est de l'époque impériale. Il a, comme on l'avait fréquemment en ce temps, le sentiment que la guerre est un jeu magnifique et terrible, qui se joue avec l'Europe entière pour champ. Son Del Dongo est proprement le volontaire napoléonien. Ce qui l'attire sous les drapeaux, c'est son goût de l'aventure, sa curiosité ardente du péril, le prestige de la gloire. Il ne défend pas son foyer. Il obéit à un instinct de conquête, à un élan de jeunesse belliqueuse. En cela, il est peint excellemment. Et si Stendhal exprime si bien la fascination qu'exerçaient sur les jeunes âmes d'alors les magies du danger et de la victoire, c'est qu'il les avait, lui aussi, ressenties.

L'enthousiasme martial du héros italien de *la Chartreuse de Parme* n'est en vérité qu'une transposition romanesque de ce qu'éprouva le Grenoblois Henri Beyle, lorsque, sous le Consulat, il partit pour l'Italie rejoindre le régiment de dragons dont il allait endosser l'uniforme.

Nous avons, sur ce point, les confidences du sol-

dat écrivain. Il y est revenu à maintes reprises en ces ouvrages autobiographiques et en ces notes où le subtil psychologue exerçait sur lui-même sa subtilité et sa clairvoyance. Ce fut là un des souvenirs les plus intenses de sa vie, si pleine de souvenirs, et il semble qu'il ait voulu fixer avec un soin particulier ce moment capital de son existence.

Il avait vingt ans. Il quittait l'étude des mathématiques, Paris. Il était anxieux, incertain de sa destinée. Il avait tous les désirs violents et indécis de la jeunesse et ce fut à Milan qu'il commença à vivre et à se sentir vivre, délicieusement, librement, fortement. Aussi garda-t-il de cet événement une impression ineffaçable. Imaginez tout ce qui se réunissait pour faire de cette heure une heure unique : il était jeune dans un pays nouveau, aux mœurs ardentes et passionnées. Il y découvrait, en un instant, tout ce qui fait le charme de la vie : la lumière, l'amour, l'art, la musique, et tout cela se doublait, s'embellissait de la présence proche du péril. Le costume qu'il portait rehaussait à ses yeux sa propre personne. Le sabre qu'il traînait derrière lui sur les dalles sonores des rues mêlait à ses pensées un bruit de bataille. Quoi de pareil pour donner du prix aux sensations ! Quelle préparation au plaisir et au bonheur ! Quel mélange d'orgueil, de mélancolie ! Quelle saveur eut l'existence pour ce sensuel et cet aventureux qui savait raisonner sa sensualité !

Il en demeura ému à jamais. Les lieux où il avait éprouvé ce premier épanouissement de son être lui devinrent pour ainsi dire sacrés. C'est de là que date l'italianisme de Henri Beyle. C'est en mémoire de cette impression de jeunesse, qui se continua par la suite en un amour persistant pour cette terre où il était né à lui-même, qu'il voulut qu'on gravât sur sa tombe, en épitaphe, ces mots de reconnaissance filiale : *Arrigo Beyle, Milanese.*

Si le vœu de l'auteur des *Promenades dans Rome* a été écouté et si son tombeau porte l'inscription qu'il y voulut, il est un autre souhait, formé par ses admirateurs et qui va bientôt être accompli. Un comité s'est constitué pour ériger à Paris un monument à la mémoire de Stendhal. Il aura son buste sur une de nos places.

Ce sera la réparation d'une trop longue injustice, quoique l'on puisse prétendre que le vrai métal dont on doive honorer un écrivain soit celui qui sert à fondre les caractères avec quoi on l'imprime et que le véritable hommage qu'il conviendrait de lui rendre serait un hommage typographique. Néanmoins, à défaut d'une édition convenable de l'œuvre complète de Stendhal, il faut applaudir à l'heureuse initiative des stendhaliens.

Stendhal mérite certes l'honneur posthume qu'on

veut lui faire et qu'il a attendu trop longtemps. C'était du reste un homme patient et clairvoyant, qui savait que sa renommée, pour risquer d'être tardive, n'en était pas moins assurée. L'événement a vérifié sa prévision. Sa valeur de critique, de psychologue, de romancier est reconnue hautement. Avec Balzac et George Sand, il est tenu pour un des trois grands romanciers de la première moitié du dernier siècle.

Certes, de l'un ni de l'autre il n'a eu l'énorme production romanesque, mais il a créé, lui aussi, quelques-uns de ces êtres de fiction, si vrais, si vivants, si réels qu'ils font partie de cette humanité imaginaire où nous avons des affections, des amitiés et des amours et qui rendent émouvants et pathétiques jusqu'aux lieux où ils ont imaginairement vécu.

J'ai même une curieuse preuve de la force de réalité que non seulement acquièrent, mais encore communiquent certains personnages romanesques. C'est un tableau qu'un de mes amis a rapporté d'Italie. La peinture en est assez médiocre et date du commencement du XIXe siècle. Elle représente un gros homme, au visage ordinaire, vêtu d'un habit bleu à larges boutons de métal, le cou serré d'une ample cravate de mousseline. Le bonhomme est assis et caresse le museau d'un chien noir et blanc. Je suis sûr qu'aucun stendhalien ne regarderait sans intérêt cette effigie qui est celle d'un certain

signor Sacco, car ce Sacco fut gouverneur de la Chartreuse de Parme, un peu avant l'époque où y fut enfermé, à la garde de son successeur Fabio Conti, le jeune Fabrice del Dongo. Et n'est-ce pas la présence dans sa geôle d'un héros de roman célèbre qui vaut aujourd'hui au brave fonctionnaire parmesan d'avoir quitté la boutique du brocanteur et d'être mystérieusement un peu plus qu'une vaine image de quelqu'un qui ne fut et qui n'est rien ?

1905.

TAINE ROMANCIER

Dans un magistral et vivant portrait de Guizot, paru au *Gaulois*, M. Albert Sorel attirait l'attention du public sur la correspondance de M. Taine. Elles sont en effet très intéressantes, ces lettres du célèbre historien des *Origines de la France contemporaine*, non seulement par ce qu'elles contiennent, mais aussi par la manière dont elles sont présentées et qui pourrait servir de modèle aux publications du même genre.

Elles ont d'ordinaire je ne sais quoi de déplaisant et ne semblent souvent guère faites pour honorer une mémoire illustre. La postérité est volontiers indiscrète. Il y a certains détails de la vie d'un homme même public où le public n'a aucun droit d'être introduit. Les documents de cette espèce pourraient être fournis tout au plus à un biographe capable d'en faire un usage délicat et judicieux, mais il n'est pas sans danger de les livrer au commentaire du premier venu.

Si certaines correspondances évitent ce défaut, elles en ont parfois un autre. L'admiration ne va

pas toujours sans quelque fétichisme, et l'on a alors de ces recueils qui ne nous font pas grâce du moindre billet. Elles compensent leur réserve en un sens par une indiscrétion d'une autre sorte, car c'en est une que d'abuser de notre intérêt à l'égard de tel personnage notoire. Que nous importe, après tout, la façon dont il acceptait ou refusait une invitation à dîner ou dont il s'excusait d'un rendez-vous ? Il ne faut pas porter trop loin la vénération épistolaire.

Dans la correspondance de Taine, par contre, je ne vois rien d'inutile ni rien de choquant. On en a supprimé tout ce qui devait être supprimé, je veux dire par là tout ce qui avait un caractère strictement intime, et on en a conservé tout ce qui pouvait aider à faire connaître ce grand et noble esprit. J'ajouterai que pour ceux qui, dans l'écrivain, cherchent l'homme, ces lettres sont également précieuses. Elles permettent de l'approcher familièrement. Elles donnent à ceux qui n'ont pas fréquenté M. Taine l'impression d'une rencontre imaginaire. Il semble qu'on le voie vivre et qu'on l'entende parler, car c'est, en effet, ce qu'elles contiennent de parole qui fait le charme des lettres. Toute lettre est un fragment de conversation. Elle en a presque toujours le tour aisé, l'accent vrai. Une lettre se lit moins qu'elle ne s'écoute. Par elle, la voix de ceux qui sont loin, la voix de ceux qui ne sont plus nous parvient à l'oreille.

Les lettres de Taine ne sont pas seulement vivantes, elles sont pleines de pensées ingénieuses et fortes, d'aperçus éloquents et profonds. Elles sont aussi instructives. Groupées avec méthode, chaque groupe précédé d'une notice substantielle sur les circonstances où elles furent écrites, elles forment une biographie très complète et qui est en même temps une autobiographie plus sincère et désintéressée que celles que nous lisons d'ordinaire, puisqu'elle est, par sa nature, dépourvue de ces précautions que l'on prend volontiers quand on se présente soi-même à la postérité.

Ce second volume de la correspondance de Taine comprend les lettres écrites de 1853 à 1870. En 1853, Taine a déjà dépassé sa période de formation. Les apprentissages de sa jeunesse sont terminés. Il est en possession de lui-même. Il est muni de connaissances vastes et solides. Il peut choisir maintenant où se portera son effort. L'heure de produire est venue. Il a débuté par son étude sur les fables de La Fontaine, qui fut sa thèse de doctorat. Une dernière fois, il se soumet aux habitudes scolaires et accepte un sujet imposé. L'Académie a mis au concours un essai sur Tite-Live. Taine prend la plume. C'est le véritable commencement de sa vie littéraire. Seize ans après, il avait

écrit ses *Philosophes classiques*, ses *Voyages aux Pyrénées et en Italie*, les cinq volumes de la *Littérature anglaise*, ses *Notes sur Paris*, ses *Etudes sur l'Art*, son traité de l'*Intelligence* et les nombreux articles qui composent les *Essais de critique et d'histoire*.

Il semble que, pour mener à bien une œuvre aussi considérable, un homme ait besoin de tout son temps et de toutes ses forces. Le présent volume de la correspondance nous renseigne sur les conditions dans lesquelles Taine accomplit ce labeur énorme. Taine n'était pas riche et dut donner des leçons pour vivre, leçons, il nous le dit, trouvées difficilement et qui lui causaient une perte de temps et une fatigue de corps et auxquelles succédèrent ensuite un poste d'examinateur à l'école de Saint-Cyr et enfin une chaire de professeur à l'école des Beaux-Arts. Certes, Taine n'est pas le seul écrivain qui dut faire une part aux nécessités de la vie. D'autres que lui ont trouvé le moyen de sauvegarder leur travail personnel au milieu des difficultés de l'existence. On sait à travers quelles péripéties a été écrite *la Comédie humaine* et où Balzac prenait les loisirs de son œuvre gigantesque, mais l'effort qu'a donné un Taine n'en est pas moins étonnant si l'on songe que, de 1855 à 1868, l'état de sa santé fut, en outre, presque toujours précaire. Par instants, le mal s'aggravait et c'était le repos forcé, l'impossibilité de travailler

venue d'un excès de travail, toutes les misères de ce qu'on appelle aujourd'hui la neurasthénie.

Ses lettres nous montrent avec quelle patience et quel courage Taine supportait ses maux. Nous y voyons à découvert sa hauteur d'âme. Nous y voyons aussi son admirable force d'esprit. Nous savons mieux, maintenant, que tant de beaux livres, d'une construction si solide, d'une logique si puissante, d'une pensée si substantielle et qui ont l'air d'avoir été composés par un homme maître de son temps et de ses nerfs furent l'œuvre de quelqu'un qui eut non seulement à satisfaire à des occupations étrangères, mais aussi à lutter contre la maladie et la souffrance.

Qui s'en douterait? Jamais une page accuse-t-elle de la lassitude et de la hâte? Quoi de plus sain que le style de Taine, ce style mouvementé, abondant, robuste, où l'idée trouve à chaque fois l'image qui la vivifie et le rythme qui la porte; ce style qui a mérité au philosophe, au critique, à l'historien, l'admiration des artistes, car il y a un artiste en Taine. C'est ce sens artistique, qui s'ajoute en lui aux dons les plus complets de l'intelligence, qui lui a valu sa situation exceptionnelle. Taine n'est pas seulement un écrivain qui traite des sujets de métaphysique, d'histoire ou de morale, c'est un écrivain qui sait écrire, c'est un styliste.

★

Il y a, à ce propos, un passage bien curieux dans une de ces lettres. Celle-ci n'est adressée ni à M. Guizot, ni à M. de Suckau, ni à aucun des correspondants ordinaires de Taine. C'est une lettre à soi-même ou, plus exactement, un fragment qui figure à la page 259 du volume, sous l'indication de *Note personnelle*. Elle est datée de 1862. Taine y examine sa « forme d'esprit » et reconnaît qu'elle est française et latine, qu'il classe les idées avec progression, oratoirement; mais il constate qu'à cet instinct premier s'en est ajouté en lui un autre et il écrit : « J'ai des éclairs, des sensations véhémentes, des élans, des mots, des images; mon état d'esprit est bien plutôt d'un artiste que d'un écrivain. Je tâche d'aligner les idées à la Macaulay et en même temps je veux avoir l'impression vive de Stendhal, des poètes et des reconstructeurs. »

Taine avait raison. Il y avait en lui un artiste et même du poète, sinon un poète, quoiqu'il ait eu une fois dans sa vie la fantaisie de faire des vers. Il y réussit. Ses douze sonnets sur les chats sont ingénieux, mais ne sont qu'un amusement. C'est autre part que Taine est poète, par exemple dans telles pages descriptives du *Voyage en Italie* ou du *Voyage aux Pyrénées*, dans quelques-unes de ses lettres datées de Hollande ou d'Allemagne,

dans l'une d'elles où il parle magnifiquement de la forêt de Fontainebleau. Taine sent avec force les beautés de la nature, mais tout de même les paysages l'intéressent moins que l'homme et que la société. Ses livres de voyages le prouvent. Certes, il sait voir et décrire, mais bien vite il retourne à son étude préférée ; il note les mœurs, les usages, les caractères ; il interroge, il remarque, il s'enquiert. Comme Stendhal, il a le goût des « petits faits vrais ».

C'est ce goût qui le rapproche de l'auteur des *Mémoires d'un touriste* et de *la Chartreuse de Parme*. Comme lui, il est curieux des particularités morales et sociales. Tous deux sont des récolteurs de petits faits vrais, seulement l'usage qu'ils en font diffère. Taine les coordonne, les généralise, en tire des conclusions, une loi. Stendhal les recueille, les juxtapose, les individualise et en forme des personnages. C'est ainsi qu'il a créé les Julien Sorel, les Fabrice del Dongo, les Sanseverina, que Taine admirait tant, car il mettait très haut l'œuvre de Stendhal et la tenait pour une de celles qui va le plus loin dans la connaissance de l'homme.

Nous savions cette admiration de Taine pour les romans de Stendhal, mais ce que nous ignorions c'est qu'il s'essaya lui-même une fois à « stendhaliser ». C'était en 1861, dans une de ces périodes de demi-repos où sa santé l'obligeait. Pour se distraire, Taine fit le plan d'un roman et en ébaucha les pre-

miers chapitres. C'est tout ce qui resta de cette tentative vite abandonnée, avec le titre que l'ouvrage devait porter. Le roman de Taine devait s'appeler *Etienne Mayran*. Il ne l'acheva pas. Il ne se reconnaissait pas de facultés créatrices, ainsi que, paraît-il, il le disait souvent. Je ne sais ce qu'eût valu cette œuvre qu'il eut la modestie de ne pas vouloir terminer, mais j'imagine qu'elle n'eût pas été inférieure à celles que beaucoup d'autres n'hésitent pas à proposer à notre admiration et qui contribuent à ce roman par jour que produit notre belle France avec une inlassable et naïve fécondité.

L'*Etienne Mayran* de Taine n'aurait pas été l'unique exemple d'un roman ayant pour auteur quelqu'un qui n'est pas romancier de profession. Il y a en effet un certain nombre de livres célèbres qui sont ce qu'on pourrait appeler des productions exceptionnelles. Je ne veux pas en dresser la liste qui serait longue, mais qu'il soit permis de rappeler que la *Nouvelle Héloïse* a, dans l'œuvre de Jean-Jacques-Rousseau, cette situation ; et même l'austère philosophe se reprochait de contribuer à un genre d'ouvrage qu'il condamnait. Encore Rousseau était-il un écrivain de métier, tandis que c'est à un militaire que nous devons les terribles *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos et

que c'est un homme politique qui vous a donné le succinct chef-d'œuvre qu'est *Adolphe*.

Le *Dominique* du peintre Fromentin n'est-il pas une étude psychologique fort distinguée et fort délicate ? Qui sait si le roman de Taine n'eût point été une œuvre remarquable ? Quoi qu'il en eût pu être de cet essai, il est une preuve que Taine aimait les romans. Il n'est pas le seul des esprits graves qui ait montré du goût pour ce genre d'écrits et, pour ne citer que des amis de l'illustre auteur des *Origines de la France contemporaine*, ne m'a-t-on pas affirmé que le savant M. Berthelot ne méprisait nullement notre littérature romanesque ? On sait également le cas un peu exagéré que Renan faisait des fictions de George Sand. Quant à Balzac, n'est-ce pas M. Albert Sorel qui a écrit que ses romans étaient indispensables à une étude historique des trente premières années du dix-neuvième siècle ?

Certes, je crois volontiers que M. Albert Sorel admirait la valeur documentaire de Balzac, mais je suis sûr qu'il admirait également son prodigieux génie dramatique et psychologique. D'ailleurs, M. Albert Sorel a été romancier avant d'être historien. Il a écrit *la Grande Falaise* et *le Docteur Egra* avant de composer l'œuvre forte, puissante et définitive qui s'appelle *l'Europe et la Révolution*. Que dis-je, M. Albert Sorel, entre deux traités de paix, ne dédaigna pas de tremper sa plume dans l'en-

crier balzacien. Lisez la nouvelle qu'il a publiée dans *la Renaissance latine*. C'est un court récit intitulé *le Baron Bidard*, mené avec une maîtrise singulière et une étonnante hardiesse de composition. C'est très beau. J'y vois la preuve que, de toute façon, M. Albert Sorel eût été de l'Académie, et le roman comme l'histoire l'eussent conduit au fauteuil qu'il y occupa et qui fut justement celui d'Hippolyte Taine, dont nous ne lirons jamais l'*Etienne Mayran*, mais dont il faut relire les lettres si simples et si belles et qui sont d'un noble cœur et d'un grand esprit.

L'HOMME D'ESPRIT

Il y a certes encore et il y aura toujours en France, espérons-le, des gens d'esprit, mais, depuis la mort d'Aurélien Scholl, je crois bien que nous n'y avons plus d'homme d'esprit, au moins à la façon dont il l'était, et qui semble assez avoir été celle qui nous paraît l'esprit même. A ce point de vue, Aurélien Scholl était représentatif. Il était d'esprit comme on est de robe ou d'épée. C'était sa qualité, et nous voyons, grâce à lui, en quoi elle consiste.

L'homme d'esprit, comme il le fut, et mieux, comme nous l'imaginons, n'est point seulement celui qui pense, exprime ou écrit des choses fines, profondes ou délicates ; il faut avant tout qu'il sache les dire et les bien dire. Qu'il écrive ensuite, s'il le veut, ce qu'il lui semblera avoir dit de plus heureux et de plus singulier, on le lui passe, mais l'homme d'esprit n'est point fait pour être lu ; il est fait pour être écouté. C'est parlé que son esprit a toute sa valeur. Ce que nous goûtons de lui c'est sa parole et ce que nous voulons c'est que cette parole

soit prompte, vive, incisive et légère. *Verba volant.* Les mots volent, comme dit le vieux proverbe.

C'est même à cause de ce je ne sais quoi d'ailé et de fugitif que nous permettons si volontiers à l'homme d'esprit d'être méchant. On le laisse faire avec plaisir et sans trop de remords, *verba volant*, et, en faveur de ce vol brillant et coloré, on pardonne la piqûre et l'aiguillon.

Il ne faudrait pourtant pas croire que l'esprit consiste uniquement et exclusivement dans l'épigramme, bien que ce soit peut-être à cet état qu'il nous amuse et nous plaise le plus, mais ce n'est point là sa marque principale et définitive. Je dirais plus précisément et plus généralement qu'il est, en somme, une façon brève et juste de juger les gens et les choses et de considérer les événements et les circonstances de la vie. Il est de la vérité en miniature et de la sagesse en raccourci. Il résume dans une formule, peint par une image, décide par un mot.

Ajoutons que, pour être du meilleur, il doit nous faire rire sans nous donner regret d'avoir ri. C'est dire que c'est un art délicat que celui d'être homme d'esprit, surtout si l'on y ajoute encore que l'esprit doit être désintéressé, et j'entends par là qu'il doit être une sorte de jeu qui se plaît à lui-même. L'homme d'esprit ne doit jamais perdre sa partie et être toujours prêt à la jouer. Il tient la banque, et il faut qu'il paye ou qu'il saute. C'est ce risque,

du reste, qui nous intéresse à lui, et nous aimons à le voir gagner, quittes ensuite à lui emprunter ses monnaies les mieux frappées et à nous en servir à notre tour pour notre plaisir et notre commodité et à lui faire en retour un billet dont il touche le montant en réputation et en célébrité.

Si l'homme d'esprit est donc par nature un causeur, il ne s'ensuit pas toutefois que tous les causeurs remarquables aient été des hommes d'esprit au sens que nous avons essayé de définir. Il y a en effet, comme on disait jadis, « toutes sortes d'esprit », et celui que nous venons de caractériser n'est point d'usage unique et indispensable dans la conversation, quoiqu'il y ait aussi sa place et son mérite. Le plaisir de la conversation est fait d'éléments très divers. Il y a, dans la conversation, des agréments d'éloquence et de raisonnement, de gravité et de sérieux, de finesse et de logique. On y goûte la conduite du discours, l'élégance des termes, la propriété des exemples, le tour des anecdotes et maintes autres qualités de l'esprit qui n'ont rien de commun avec l'esprit tel que nous l'entendions tout à l'heure.

C'est ce genre d'agrément, sans doute, qu'on devait trouver jadis aux entretiens de ce M. de Tréville, personnage savant et discret, qui avait fré-

quenté les camps et la cour, qui lisait les Pères de l'Eglise dans le texte, grand ami de Port-Royal, et de qui ses contemporains disaient : « M. de Tréville parle divinement » et ils ne voulaient point dire seulement par là que M. de Tréville parlait bien des choses de Dieu, ils voulaient aussi marquer par cet éloge la perfection qu'il apportait à s'exprimer sur toutes choses.

Sans avoir eu l'avantage de converser avec M. de Tréville, je me souviens pourtant d'avoir eu plus d'une fois l'occasion d'écouter deux des plus brillants causeurs de notre temps, très différemment délicieux et qui, ni l'un ni l'autre, ne prétendaient pour cela à la qualité spéciale d'hommes d'esprit. Ils se contentaient d'en avoir beaucoup et, au vieux sens du mot, « de toutes les sortes » et, en même temps, de sorte très diverse.

C'est ainsi que les propos d'Alphonse Daudet, par exemple, valaient par leur vivacité charmante et pittoresque, par la vérité et la justesse de l'observation, par leur riche expérience humaine. Il s'y ajoutait une fantaisie alerte et une gaieté finement malicieuse. Ceux de Stéphane Mallarmé étaient tout autres. Ils surprenaient par l'imprévu des idées, l'ingéniosité des aperçus, la subtilité des rapprochements, par les arabesques délicates de la pensée. L'un faisait songer à ces potiers qui gravent sur leurs vases, d'un trait juste, des figures vivantes et précises; l'autre, à ces habiles tresseurs d'osier qui,

de mille brins patiemment entrelacés, composent des corbeilles souples et légères. Tous deux aidaient précieusement à bien comprendre ce qui distingue quelqu'un qui a de l'esprit, de l'homme d'esprit qui en a le plus.

Réellement, quand nous imaginons l'homme d'esprit, c'est celui de repartie et de définition, de mots, pour tout dire, que nous lui attribuons instinctivement. Ce que nous exigeons de lui c'est cette faculté de condenser sa pensée en formules concises, promptes et légères. Ce sont ses mots qui ont rendu célèbre un Aurélien Scholl et il leur a dû de passer à nos yeux pour ce type même de l'homme d'esprit, comme l'avaient été, au regard de leurs contemporains, un Chamfort ou un Rivarol.

C'est du dix-huitième siècle, en effet, que nous vient cette conception particulière de l'homme d'esprit, car c'est à cette époque, je crois bien, que ce genre d'esprit atteignit sa perfection. Ceux qu'on pourrait appeler les grands caustiques de ce temps-là furent d'admirables diseurs de mots, et c'est parce qu'il continuait parmi nous cette tradition qu'Aurélien Scholl nous a paru si spirituel et si représentatif. Il faut ajouter que, par ce fait même, il était quelque peu anachronique, car ce tour à la française est bien délaissé de nos jours.

Aujourd'hui, en effet, la plaisanterie a d'autres moyens et d'autres couleurs ; elle a pris je ne sais quoi d'âcre, d'amer et de cocasse, qu'on l'appelle la blague ou l'humour. Ce sont elles qui nous divertissent actuellement. C'est le blagueur et l'humoriste qui tiennent maintenant le rôle de l'homme d'esprit et s'acquittent de sa tâche à leur façon. Ils y emploient, à cette tâche, il faut le dire, une verve outrancière qui a son mérite et sa saveur. Au fond, leur but à tous est le même : c'est nous avertir de la vie. Seulement, où l'homme d'esprit mettait quelque précaution et quelque élégance, ils apportent une dureté crue ou une ironie sournoise.

Toute plaisanterie, je le répète, n'a qu'un même sujet : l'homme et ses ridicules, seulement tandis que l'homme d'esprit les dégonflait galamment de la pointe d'un mot, ou de la chiquenaude d'un aphorisme, le blagueur les bouscule d'un croc-en-jambe et l'humoriste les pousse rudement du coude. Par eux c'est l'entrée, dans l'esprit, du comique avec ses grossissements et ses oppositions violentes. Eux, sont des railleurs à la voix aigre ou sourde, tandis que l'homme d'esprit d'autrefois n'était, à le bien prendre, qu'une sorte de médisant un peu dédaigneux qui nous enseignait à ne point penser trop de bien de nous-même et des autres. Il nous apprenait en outre une sorte de justesse plaisante, affinée et malicieuse que nous avons perdue avec lui et que remplace mal notre raillerie moderne

qui déforme au lieu de définir, qui exagère au lieu de mettre au point, qui ricane au lieu de sourire et qui fait que nous sommes plus près aujourd'hui des farceurs et des facétieux du seizième siècle que des aimables caustiques d'il y a un peu plus de cent ans.

Si donc nous n'avons plus en France d'homme d'esprit, nous y avons encore des gens d'esprit et des gens qui ont de l'esprit. Il se dit continuellement en France, partout et sur tout, des choses fines, profondes et délicates, et ceux qui les disent n'en font pas métier. L'esprit, chez eux, n'est point une profession, ils en assaisonnent leur vie ordinaire et ne sont spirituels qu'à l'occasion, à leur heure et à leur jour. L'homme d'esprit est forcé, lui, d'en avoir tous les jours et c'est là une dure obligation. Je sais bien que la nature l'y seconde. On n'entreprend pas de faire métier d'esprit sans les dispositions nécessaires.

Je n'ai vu qu'une fois ou deux Aurélien Scholl, et pourtant j'ai été frappé de son air de fatigue. Du reste, il a fait son devoir jusqu'au bout mieux que personne, et il est mort simplement, en brave homme, comme n'importe qui. Tous n'en font pas autant à en croire un vieux bouquin que j'ai acheté l'autre jour sur le quai, dans la boîte à vingt sous.

C'est un volume de la collection Hetzel, paru en 1862, signé Emile Colombey. Le titre m'avait séduit. Cela s'appelle : *les Originaux de la dernière heure*. L'auteur a recueilli patiemment et minutieusement, dans les histoires, les mémoires, les anas et les journaux, ce que des gens de toute sorte ont dit avant de mourir.

Il y a bien là deux cents noms. Tous ceux qui figurent dans ce Livre d'or des mots de la fin n'étaient certes pas des hommes d'esprit, mais quelques-uns en firent preuve à ce moment suprême, ce qui montre que les circonstances suffisent parfois à nous en donner. Cela est d'autant plus vrai que, parmi les choses les plus spirituelles qui furent dites de par le monde et dont le souvenir s'est conservé, beaucoup l'ont été par des gens qui n'eurent, peut-être bien, de l'esprit que cette fois-là dans leur vie, et ce seul trait, retenu par le hasard, leur a valu après tout à peu près la même célébrité que celle qu'obtient quelqu'un qui met toute sa vie au service de son esprit et cela encore souvent pour être dépouillé après sa mort du fruit de son brillant et vain talent, car si, comme disait Rivarol, il y a des pays où l'on se met à deux pour comprendre un bon mot, dans tous on se met toujours au moins à quatre pour se l'attribuer.

1902.

LA SANDALE

Avant de ceindre la sandale monastique avec laquelle il marche d'un pas régulier sur la route blanche de la littérature catholique, M. J.-K. Huysmans avait chaussé les bottes du naturalisme et pataugé jusqu'à l'empeigne dans les terrains vagues de Médan. Que M. Huysmans ne m'en veuille pas de rappeler cette époque de sa vie littéraire, je n'y mets pas de reproche, et, si je le prends à ce début, c'est pour mieux faire sentir le chemin qu'il a parcouru et pour situer exactement le point de départ de la curieuse évolution d'esprit qu'il présente. L'itinéraire spirituel de M. Huysmans est intéressant à relever; il va, si l'on peut dire, de Médan à Notre-Dame, de la Bièvre au Jourdain, de l'atelier de brochage où travaillaient les sœurs Vatard à la cellule libre où Durtal, le héros de ses derniers livres, documente des questions d'hagiographie, d'archéologie religieuse, de symbolique chrétienne et de mystique.

Ce trajet est tout à l'honneur de M. Huysmans,

car il a fait sa route patiemment et sincèrement, en bon pèlerin qui va droit devant lui et qui cherche lui-même son gîte. Il avait fini par en trouver un à son gré.

M. Huysmans n'a donc pas dû quitter sans regret l'asile qu'il s'était bâti à Ligugé, en Poitou, à l'ombre de l'abbaye bénédictine dont les religieux viennent de s'installer hors de France. On a raconté souvent l'établissement de M. Huysmans dans cette sorte de presbytère laïc où il habitait canoniquement, parmi ses livres et ses pieux bibelots, à deux pas de l'église et du cloître. Il avait là sa règle particulière et son observance personnelle. Il était à lui seul tout son ordre et sa propre communauté, mais il sentait autour de lui l'atmosphère conventuelle, qui est la seule qui lui plaise. C'est là qu'il vivait loin du siècle, adonné à ses travaux d'écrivain, car M. Huysmans contribue à sa façon à l'édifice de la littérature catholique, moins soucieux peut-être d'apporter sa pierre aux assises et aux piliers que de sculpter quelque chapiteau ornementé, de peindre quelque verrière éclatante ou de contourner quelque gargouille ingénieuse et biscornue.

M. Huysmans a dû se mettre en quête de quelque nouvelle retraite et reprendre le chemin de Paris, de ce Paris de sa jeunesse et de son âge mûr, dont le bruit énorme et profane offusque maintenant ses oreilles qui ne se contentent plus

qu'aux sons du plain-chant, de l'orgue et des cloches et au concert de leur sainte rumeur.

M. Huysmans était un esprit indépendant, même quand il faisait partie d'une école littéraire en vogue il y a quelque vingt ans. J'entends par là qu'il prétendait bien rester original et n'accepter la théorie du groupe qu'en se l'accommodant à sa guise. M. Huysmans fut donc, si l'on peut dire, un naturaliste récalcitrant. Je sais bien que, comme les autres, il découpa dans la réalité sa « tranche de vie », mais, au lieu de la lever au fil du couteau, il la déchiquetait bizarrement. Il ne la cuisait dans aucune des Pot-Bouille à la mode, mais il en composait minutieusement un ragoût à sauces pimentées.

L'observation de M. Huysmans était d'un caractère très particulier, ni grossièrement lyrique, ni lourdement narquoise ; elle était plutôt mécontente et grinchue. Il n'avait devant la vie ni colère, ni indifférence, ni pitié, il n'éprouvait pour elle que du dégoût, mais un dégoût comme naturel et presque involontaire. Le monde moderne, tel qu'il est, en ses idées et en ses faits, inspirait à M. Huysmans une horreur insurmontable. L'immondice et l'ordure de l'existence étaient pour lui un point acquis et une certitude qu'il ne cherchait même

pas à prouver, mais qu'il se contentait de constater d'un air sec et pincé, et qu'il excellait à nous faire remarquer d'un style cru et incisif et avec une verve concentrée et sournoise.

M. Huysmans est un écrivain ; il a toujours soigné ses épithètes et il en a vraiment trouvé de définitives pour dire la bassesse d'un usage ou la laideur d'une architecture, car les êtres et les choses lui répugnent également. C'est en vain qu'il déguise de son mieux cette répugnance instinctive. En vain il cherche à s'intéresser à ce qu'on pourrait appeler la pittoresque du laid. Prenez pour exemple les diverses monographies qu'il a publiées de certains quartiers de Paris, soit le vieux quartier Saint-Séverin aux rues tortueuses, soit cette Bièvre sur qui il a écrit des pages si expressives. Certes il en rend les aspects avec une minutieuse précision de relief, mais soyez assurés que l'arrière-pensée de M. Huysmans n'est point seulement de se distraire par la vue de coins baroques et singuliers ; elle est tout autre. Il pense, au fond, que la vie de l'homme a son image exacte dans le décor qu'elle se crée et qu'il suffit que l'homme vive quelque part, pour qu'il y amène avec lui le plâtras, le ruisseau, le cloaque et la guenille, et encore cette ordure humaine semble plus supportable à M. Huysmans quand elle s'étale ainsi ouvertement que lorsqu'elle essaie de se dissimuler avec hypocrisie derrière les façades blanchies des quartiers neufs.

Ce dégoût ne fut pas, je le répète, chez M. Huysmans, un jeu d'esprit. M. Huysmans n'est pas, à proprement parler, un écrivain satirique. Il y a chez le satiriste un parti pris qu'il n'a point. Au fond, Boileau s'inquiétait sans doute assez peu qu'on eût peine à circuler dans les rues encombrées du vieux Paris si leurs embarras lui prêtaient un bon motif de rhétorique. Il y a loin du *Repas ridicule* aux étonnantes agapes où M. Huysmans nous mène, à la suite de son M. Folantin, dans les restaurants à bas prix, à la recherche d'une tranche de bœuf tendre et d'une bouteille de vrai vin. Ce que fait l'humble M. Folantin est ce que tente aussi le subtil Des Esseintes de M. Huysmans. Par là *A Rebours* et *A Vau l'Eau* sont le même livre. Rappelons-nous le premier. Des Esseintes ne veut, en somme, que substituer à la réalité commune, qui lui paraît médiocre et vulgaire, une réalité choisie. C'est pour cela qu'il se renferme dans sa maison solitaire, parmi ses chambres baroques et diverses où il s'entoure, si l'on peut dire, de la quintessence des choses.

A bien prendre, ce Des Esseintes n'est, après tout, que le type de ce qu'on pourrait appeler le délicat, c'est-à-dire celui qui choisit, parmi les êtres et les choses, ceux ou celles qui lui semblent le mieux

appropriés à servir de spectacle agréable. Tout homme, en ce sens, est un Des Esseintes. C'en est être un que préférer boire dans un cristal taillé que dans un verre épais, qu'acheter une cravate assortie et un tableau bien peint, que voyager, que lire. Ce qui fait de Des Esseintes un personnage paradoxal, c'est la qualité des objets qui le satisfont. Leur rareté est ce qu'il en apprécie aux dépens même de leur beauté. C'est là son erreur, et M. Huysmans en a senti le danger.

Quoi qu'il en soit, ce livre est bien curieux. Il a indiqué l'instant où M. Huysmans a voulu combattre cette sorte de dégoût qu'il portait si profondément et si amèrement en lui. Il n'en a point trouvé le remède, comme le héros de son roman, dans le culte du rare et dans un raffinement maladif du sens esthétique. Il ne l'a point trouvé dans la contemplation des orchidées ou dans l'incrustation des pierreries aux dos d'écaille des tortues, ni dans aucun des divertissements dont il a décrit dans *A Rebours* l'étrange répertoire. Il a pris un moyen plus simple et plus pratique : il est allé à la messe.

Je ne veux point raconter ici la conversion de M. Huysmans. Ce sont choses particulières et personnelles sur quoi il est de mauvais goût de

raisonner. Je puis dire pourtant qu'aucune plus que la sienne ne paraît logique et naturelle. M. Huysmans était, plus qu'on le pourrait penser, préparé au catholicisme. Il y est venu à son heure par les circuits qu'il a voulu. *Là-Bas* et *En Route* sont les deux livres qui marquèrent son étape. Depuis qu'il a atteint le but, il nous en a donné deux autres : *la Cathédrale* et *Sainte Lidwine de Schiedam*.

Ce sont deux biographies, si l'on peut dire, l'une d'une église, l'autre d'une sainte.

Dans la première, M. Huysmans ne s'est souvenu d'avoir été romancier que juste assez pour relier, par des dialogues, les parties de son ouvrage, qui est d'ordre didactique, comme on disait jadis, puisque M. Huysmans se propose de nous expliquer ce qu'est et ce que doit être une église. Il a choisi, comme sujet de son étude, Notre-Dame de Chartres, le sanctuaire de la Vierge noire, avec sa crypte, ses deux tours inégales, ses portails, ses piliers et ses vitraux. C'est d'elle dont il nous dit la légende et l'histoire de sa construction, son sens architectural et symbolique. Il nous fait lire le langage de ses pierres sculptées et de ses vitres transparentes. Elle n'est point là, comme la Notre-Dame du roman de Hugo, pour moyen dramatique et pour décor de fond. Non, M. Huysmans nous la représente en personne, dans sa stature, ses traits. Elle est l'âme de son livre.

Si avant M. Huysmans on avait déjà beaucoup écrit sur la cathédrale de Chartres, il n'en était pas de même pour sainte Lidwine de Schiedam. Tout ce qu'on savait d'elle se trouve dans quelques vieux chroniqueurs. C'est d'eux que M. Huysmans a tiré la substance de son récit. Les maux que la sainte souffrit en son corps pour l'expiation des péchés des hommes furent effroyables. M. Huysmans les relate avec une minutie méticuleuse, une patience et un soin pieux. Certes, le livre de M. Huysmans est profondément chrétien d'esprit et d'intention, mais nous sommes loin, avec sa *Sainte Lidwine de Schiedam*, des vies de saints des Bollandistes. M. Huysmans met en sa biographie une valeur d'art que les leurs dédaignent assez, car si le vieil homme est bien mort en M. Huysmans, l'écrivain lui survit, heureusement, et les gouttes d'eau bénite qu'il a laissé tomber dans son encrier ne l'empêchent pas de tracer d'une main sûre et d'une encre nette ses phrases qui divisent l'idée en images comme les réseaux de plomb d'un vitrail enserrent et juxtaposent les fragments colorés de la figure translucide.

1901.

SOUVENIRS WHISTLERIENS

Pour tous ceux qui, fût-ce une fois, ont rencontré Whistler, il demeure un des personnages originaux de leur mémoire. On pourrait dire qu'il laissait son portrait dans l'esprit. On ne l'oubliait plus, et je le revois, avec une netteté extrême, comme il m'apparut, plus d'un soir, chez Stéphane Mallarmé, dans ce salon de la rue de Rome, où venait s'asseoir jadis Villiers de l'Isle-Adam, éloquent, sarcastique et halluciné, où Verlaine venait reposer sa lourde jambe de rhumatisant, dénouer le cache-nez fameux qui s'enroulait à son cou et faire miroiter sous la lampe son crâne chauve, bizarrement bossué.

Dans ce lieu de causerie, Whistler n'apportait ni l'attitude tragique et hautaine de l'auteur des *Contes cruels*, ni l'allure narquoise et populaire du poète de *Sagesse*. La porte ouverte, on voyait entrer un homme de petite taille, le plus ordinairement en habit noir, sautillant et vif, au visage fin, à la chevelure grisonnante à peine, où se détachait, sur le front, une mèche blanche, aux mains

nerveuses, qui, vite, allumait une cigarette et se mettait à parler.

Il parlait beaucoup, par saccades, et chacune de ses phrases se terminait par un coup d'œil rapide et l'éclat d'un rire sec, et, durant la longue soirée, ce rire ne cessait pas. Il soulignait des traits acérés, des anecdotes comiques, des jugements brefs et coupants, des reparties déconcertantes, des ripostes promptes et définitives, et, quand l'étrange petit homme à la mèche blanche se levait pour partir, on avait l'impression d'avoir assisté à un chapitre improvisé de son livre, ce livre qu'il avait appelé plaisamment : *l'Art de se faire des ennemis*.

Des ennemis, certes Whistler ne pouvait manquer d'en avoir, car il était impitoyable pour ses confrères et n'épargnait guère que Velasquez, mais il avait aussi des amis, tous ceux que séduisait son art délicieux et parfait, qui admiraient sa façon unique de jouer des lignes et des couleurs, de les assembler en harmonies, de faire surgir d'une toile des figures mystérieuses et vivantes et qui avaient l'air d'être éternelles, tous ceux qui reconnaissaient en lui un magicien du pinceau, car c'était un enchanteur que ce personnage au rire bizarre et qui, à la fois, comme insigne de son pouvoir féerique et comme attribut de sa verve cinglante, portait à la main, en guise de canne, une longue et flexible baguette noire.

★

D'entre les amis de Whistler l'un des plus fervents était Stéphane Mallarmé. Le traducteur des poèmes d'Edgar Poe aimait ce qu'il y a de « poësque » dans la peinture whistlérienne, son je ne sais quoi d'énigmatique et de surprenant, les aspects d'apparitions qu'ont certains portraits du grand portraitiste qui semblent vous regarder du lointain d'un autre monde. Whistler sentait cette admiration de l'auteur de *l'Après-midi d'un Faune* et ne manquait guère, de passage à Paris, à venir le visiter. Ces arrivées soudaines de Whistler charmaient et inquiétaient en même temps Stéphane Mallarmé, Whistler apportait avec lui quelque chose de combatif et d'irascible. Sa conversation, toute d'anecdotes, de rancunes, de sarcasmes, troublait fort l'indulgence de Stéphane Mallarmé, dont la causerie, à l'encontre de celle de son ami, développait d'ordinaire des questions d'art pur, sans préoccupation de personnes.

Non seulement Whistler avait ses opinions sur les gens et les disait fort librement, mais il entendait les faire partager. Mallarmé résistait... Alors le terrible rire éclatait tyrannique et impérieux et remplissait le tranquille petit salon de la rue de Rome où pendaient au mur, à côté du portrait du maître de la maison, par Manet, tels paysages im-

pressionnistes signés de noms amis, qui excitaient la verve irritable de l'hôte sans pitié, contre lequel Mallarmé défendait ses goûts et ses amitiés.

Ce fut sans doute dans une conversation de ce genre que se passa le petit événement que Mallarmé racontait en souriant. Whistler avait voulu faire de lui un portrait au crayon. On était en hiver. Stéphane Mallarmé posait debout, adossé à la cheminée. La séance durait depuis un certain temps et la chaleur du foyer commençait à se faire sentir désagréablement. Whistler parlait, crayonnait, riait. La chaleur augmentait. Chaque fois que le poète faisait un mouvement, le peintre lui faisait signe de ne pas bouger. La chaleur augmentait jusqu'à la brûlure et le crayon allait toujours. Enfin Mallarmé n'y tint plus et demanda grâce. Whistler fit semblant de s'apercevoir seulement du véritable supplice qu'il imposait à son ami et s'excusa d'un air narquois. « Il voulait me punir de trop aimer les impressionnistes, » disait, plus tard, Mallarmé, et il ajoutait avec respect et tendresse : « Ah ! ce Whistler, ce cher Whistler ! »

Avant de s'établir à Londres, Whistler avait passé plusieurs années à Paris, dans sa jeunesse ; il revint y habiter vers la fin de sa vie. Durant ce séjour, il loua une maison dans le haut de la rue

du Bac. C'était, au bout d'une longue allée, un pavillon silencieux dont la porte était peinte et laquée d'un bleu sombre. En entrant, on se trouvait dans un premier vestibule d'où, par quelques marches, on descendait dans un second, sur lequel s'ouvrait le salon.

L'arrangement du logis était simple et élégant. Peu de meubles. Une grande cheminée en bois, à chenets de cuivre; sur le sol, de fines nattes. Dans un coin, un grand piano à queue où s'éparpillaient des eaux-fortes du maître. Dans la salle à manger, un dressoir orné de porcelaines bleues et blanches de la Chine. Au plafond, un lustre japonais en bronze qui représentait un filet de pêche où étaient prises des algues et des coquilles. Ces deux pièces donnaient sur un jardin planté de quelques beaux arbres.

C'était sous leur ombrage que Whistler recevait en été ses visiteurs. Il ne ressemblait plus au sorcier en habit noir qu'on eût dit échappé d'un conte d'Edgar Poe. C'était un Whistler adouci et champêtre, coiffé d'un chapeau de paille et balancé au mouvement paresseux du fauteuil à bascule où il savourait le repos de l'après-midi. Le grand peintre paraissait heureux et détendu. Paris avait accueilli et adopté l'artiste glorieux. La rosette d'officier de la Légion d'honneur décorait la boutonnière de son veston. Un de ses plus beaux tableaux, le portrait de sa mère, venait d'entrer au Musée du

Luxembourg. Le rire sarcastique et agressif du « faiseur d'ennemis » sonnait moins haut et moins fréquent dans le jardin ombreux où les moineaux sautillaient sur le gravier des allées et sur le gazon de la pelouse, tandis que, dans une cage suspendue au mur de la maison, un oiseau d'Amérique, celui qu'on appelle le « mocking-bird », l'oiseau moqueur, répétait au soleil son cri bizarre...

Y avait-il dans la présence de cet oiseau au nom significatif une allusion de Whistler à son propre goût de moquerie? Voulait-il faire comprendre par là, à ceux qui le venaient voir, qu'ils n'avaient, eux, rien à redouter de sa mordante raillerie, leur laisser entendre qu'il avait mis en cage pour les recevoir ce que son esprit avait d'inquiétant ? Etait-ce simplement un souvenir de pays natal, je ne sais, mais j'ai gardé une vive impression de ces après-midi de dimanche, dans le jardin de la rue du Bac, derrière la blanche maison aux nattes fraîches, au bout de l'allée silencieuse que suivait chaque jour, pour se rendre à son atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs, le peintre des « Harmonies » et des « Nocturnes », Whistler, le mystérieux !

Whistler avait à Paris sa maison, son atelier et son école, car il avait ouvert un cours de dessin et de peinture. Il semble que ce soit un privilège

des peintres, des sculpteurs et des musiciens de pouvoir enseigner leur art. Ils conseillent et ils instruisent. Ils communiquent leur métier. Ils exercent non seulement une influence, mais aussi une direction. Ils font des élèves, à qui ils apprennent leurs procédés, leurs méthodes. Cela est admis, accepté. Que ne dirait-on pas si l'on voyait un poète fonder un cours de poésie et demander en échange une rétribution à ceux qui viendraient écouter ses leçons? Pourtant l'art littéraire s'apprend comme l'art pictural. Pourquoi alors consentir à ce que quelqu'un qui a inventé une certaine manière de tracer les lignes et d'assembler les couleurs en dispense le secret à prix d'argent, tandis qu'il paraîtrait singulier que celui qui sait ordonner les mots et les idées d'une façon particulière tirât profit d'en révéler à d'autres l'artifice? C'est ce qui aurait lieu cependant si un poète se hasardait à imiter ce que font couramment les peintres.

L'injustice d'un pareil traitement et d'une pareille opinion est d'enlever ainsi à l'écrivain un légitime moyen d'existence, une occasion très naturelle d'utiliser une science qu'il a acquise par son travail. Certes, il y aurait quelque hardiesse à enfreindre cet usage absurde, mais encore l'oserait-on qu'une école de poésie risquerait fort d'être déserte ou peu fréquentée. L'essai tenté en démontrerait probablement l'insuccès. C'est dommage,

car les moyens de vivre réservés aux poètes ne sont pas nombreux.

La poésie est un art ingrat qui ne nourrit guère son homme. La peinture vaut mieux, sans doute, car, en France, à l'heure actuelle, on peint plus que l'on ne rime. Deux mille tableaux, chaque année, remplissent les vastes galeries de la Société nationale des beaux-arts. C'est parmi eux que figurèrent parfois les envois de Whistler, mais si le maître est mort, son influence est vivante et il me semble, de salle en salle, voir errer l'ombre ironique et sautillante de ce petit homme à la mèche blanche et au rire saccadé, qui répondait un jour à un confrère lui avouant naïvement qu'il aurait aimé avoir fait un de ses tableaux : « Oh! mon cher, vous le ferez ! »

Certes, Whistler ne s'adressait pas là à un disciple, il châtiait un imitateur. La différence est grande. L'art d'un artiste lui appartient, est sa propriété. Il peut inviter à s'asseoir dans son jardin, à en goûter les ombrages et les fruits, mais il ne faut pas s'y introduire avec de fausses clés, y recevoir à sa place, sinon gare le « mocking bird », l'oiseau moqueur ! Il faudrait établir une taxe sur l'imitation. Elle formerait la caisse de retraite des artistes originaux !

GABRIEL D'ANNUNZIO

Certains palais de Venise ont une « altana ». On appelle ainsi une légère construction en bois qui domine leur toiture et forme terrasse où l'on peut prendre le frais en été et se chauffer au soleil en hiver. Ce fut du haut d'une de ces terrasses aériennes que j'aperçus, pour la première et la seule fois, il y a quelques années, M. Gabriel d'Annunzio. Il passait en gondole sur le Grand Canal. De loin, je distinguai un homme jeune encore, aux traits énergiques, à la moustache relevée en pointes hardies, et coiffé d'un chapeau marron.

M. d'Annunzio était déjà fort célèbre. Il avait publié quelques uns de ses plus beaux vers et de ses plus beaux romans. Il en préparait alors un qui devait avoir pour cadre cette Venise, dont il était venu revoir le merveilleux et mélancolique décor avant d'en fixer les couleurs et les lignes en cette prose magnifique et précise où il est maître et dont les phrases se composaient déjà sans doute, en sa pensée, ce jour-là où il remontait le Grand Canal, menant, assises auprès de lui en sa gondole, les

ombres invisibles de Stelio Effrena et de la Foscacarina, les héros de l'étrange livre qui s'appelle *le Feu*, et qu'ils remplissent du tragique débat de leur passion.

Depuis cette époque, la réputation de M. d'Annunzio n'a pas cessé de s'accroître, mais c'est vers le genre dramatique que s'est porté son principal effort. Des trois séries de trois romans qu'il annonçait, une seule est achevée, celle des *Romans de la Rose*. En revanche, les *Romans du Lis* manquent et des *Romans de la Grenade* nous n'avons ni *la Victoire de l'Homme* ni *le Triomphe de la Vie*. Avec *le Feu*, l'œuvre romanesque de M. d'Annunzio s'est interrompue, momentanément, car il la continuera, j'en suis certain. M. d'Annunzio n'est homme à renoncer à aucun de ses dons. M. d'Annunzio aime la gloire et il ne négligera aucun moyen de s'acquérir celle qu'il souhaite et qui est d'être non seulement un grand écrivain, mais le grand écrivain de l'Italie. A ce compte, il entend bien étendre sa maîtrise à tous les genres, et c'est pourquoi nous l'avons vu et le reverrons encore tour à tour poète, romancier et dramaturge.

Si les ambitions de M. d'Annunzio sont nombreuses et diverses, il faut reconnaître qu'il y est autorisé par l'éclat et la force de son talent. Il faut ajouter aussi qu'il est servi dans ses projets par une admirable ténacité. D'origines paysannes, il a hérité de l'obstination et de l'ingéniosité de sa

race. Il est laborieux et persévérant. Il apporte à la culture de son sol littéraire une patience et une méthode qui en assurent la fécondité, et les graines qu'il a semées, pour n'être pas toutes de son pays, n'y produisent pas moins des fleurs délicieuses et des fruits savoureux.

M. Gabriel d'Annunzio n'est point en littérature ce qu'on pourrait appeler un inventeur ; il est plus exactement un utilisateur. Je dis utilisateur, non point pour rabaisser le talent très réel de l'auteur des *Vierges aux rochers* et de *la Gioconda*, mais pour essayer de le définir. Certes, M. d'Annunzio utilise, mais en utilisant il transforme. A ce qu'il emploie, il ajoute de la beauté. De même qu'il embellit ce qu'il voit, ce qu'il sent, ce qu'il observe, il embellit également ce qu'il emprunte.

Peu d'écrivains ont subi plus d'influences que M. d'Annunzio ; mais, en parlant de lui, le mot subir n'est pas juste. Il exprime quelque chose d'inconscient ou d'au moins involontaire et s'applique mal à M. d'Annunzio. Ces influences, en effet, il ne les subit pas ; il les cherche et va à elles, sûr qu'au lieu de lui être néfastes elles lui seront profitables et nourricières. Il ne les craint pas. Il sait bien qu'il n'a rien à redouter d'elles. Il se sent la capacité de les fondre en lui, de les

assimiler et de les rendre, sinon méconnaissables, du moins si bien déguisées que la substanee qui en résulte a comme la couleur et le goût de son génie.

Le sien est fait vraiment des éléments littéraires les plus différents, mais il les a si bien unifiés qu'ils lui sont devenus comme originaux. On pourrait analyser la formation de ce curieux esprit et faire, pour ainsi dire, l'expertise des parcelles qui le composent. Je ne m'amuserai pas à cette opération de littérature légale. Pourquoi déterminer exactement ce que M. d'Annunzio doit à Tolstoï, à Nietzsche ou Wagner, et ce dont il est redevable, par exemple, à notre littérature française contemporaine, aussi bien aux réalistes d'avant-hier qu'aux symbolistes d'hier? M. d'Annunzio connaît à fond nos écrivains modernes, aussi bien Goncourt que Maupassant, Joséphin Péladan que Maurice Barrès. Cela est admis, et M. d'Annunzio, lui-même, en conviendrait, comme il nous appartient de convenir que M. d'Annunzio a fait un usage magnifique des ressources que nous lui avons fournies.

C'est même, je crois, à cette parenté avec notre littérature que M. d'Annunzio doit le succès de ses ouvrages, en France. Nous y retrouvions des pensées, des sentiments que nous connaissions, mais dont nous étions un peu las déjà et qui nous revenaient avec lui parés d'une grâce et d'une beauté nouvelles. M. d'Annunzio nous apportait

un bouquet dont nous avions en partie fourni les graines et dont nous n'ignorions pas les fleurs, mais qu'il nous offrait, plus colorées, plus odorantes de s'être épanouies sous un ciel de lumière et de clarté.

De toute l'œuvre de M. Gabriel d'Annunzio, ce sont ses vers que nous connaissons le moins et nous n'en possédons guère que les extraits donnés par Mme Jean Dornis dans son intéressante étude sur la poésie italienne. Ces fragments suffisent à nous montrer que M. d'Annunzio est un poète remarquable, ce que nous savions du reste par ses romans.

Les romans de M. d'Annunzio sont en effet des romans lyriques. Nous y voyons d'ordinaire, à côté de personnages épisodiques, très réels et très puissamment observés, un héros principal auquel M. d'Annunzio prête son éloquence, sa sensibilité, ses idées, son goût de la passion et de la beauté, et qui est tour à tour le Tullio Hermil de *l'Intrus*, le Georges Aurispa du *Triomphe de la Mort*, le Sperelli de *l'Enfant de Volupté* ou le Stelio Effrena du *Feu*.

Certes les situations et les décors varient, mais le héros reste à peu près le même, sous les idées diverses qu'il exprime. Qu'il soit tolstoïen, dans

l'Intrus; wagnérien, dans *le Triomphe de la Mort;* nietzschéen, dans *le Feu;* ce ne sont pour lui que des attitudes de pensée. Au fond, pour le héros de M. d'Annunzio, le but de la vie semble être le plaisir et l'amour, la passion et la volupté, la beauté et la gloire, c'est ce qu'il cherche dans les êtres et les choses, ce qu'il cherche dans lui-même. C'est cette lueur d'apothéose sensuelle et mentale qui illumine toute l'œuvre de M. d'Annunzio de son reflet ardent, et c'est cette lumière qui y dissimule et y colore ce qu'elle a d'emprunté dans ses origines et ses procédés ; c'est elle aussi qui rend insensible à ses défauts et à ses faiblesses de composition et qui répand sur elle sa magie et son sortilège.

Tels qu'ils sont, les romans de M. d'Annunzio exercent un attrait singulier. On peut discuter leur valeur romanesque, mais on ne peut demeurer indifférent à leur valeur lyrique. Ils ont assuré en France à M. Gabriel d'Annunzio la sorte de popularité où peut prétendre un écrivain qui n'est ni un pornographe, ni un feuilletonniste, et M. d'Annunzio n'est ni l'un ni l'autre. Il est un artiste, mais cependant il n'est pas de ces artistes qui se contentent d'une célébrité discrète et restreinte. S'il aime la gloire, il aime aussi le succès, et ce succès, plus bruyant, plus palpable, il l'a demandé au théâtre, qui donne seul, de nos jours, aux réputations et aux renommées, l'accès du grand public et

répand plus vite un nom de bouche en bouche qu'un livre ne passe de mains en mains.

C'est à cette préoccupation que nous devons les ouvrages dramatiques de M. Gabriel d'Annunzio. Ils sont nombreux déjà et forment une partie curieuse de son œuvre. Il faut ajouter aussi que ce n'est point celle qui a reçu le meilleur accueil. La plupart des pièces de M. d'Annunzio furent fort discutées. Sa *Gloria* eut à souffrir des sifflets palermitains. A Rome, sa *Francesca de Rimini* fut assez mal accueillie. Je ne sais si le public de Rome et de Palerme lui jeta le « mauvais œil », mais du moins il lui prêta la « mauvaise oreille ».

Le livre réussit à M. d'Annunzio mieux que la scène. D'ailleurs ces échecs successifs ont leur explication dans la nature même de son talent. On s'en rend compte assez aisément si on a lu avec soin les romans qu'il a écrits. Ces beaux livres sont d'un caractère assez particulier. Je les appellerais volontiers des romans personnels, et je dis personnels pour ne pas dire autobiographiques. Qu'on ne s'y trompe point. Avec tous les artifices d'un art raffiné et les précautions nécessaires, M. d'Annunzio n'a guère jamais peint que lui-même. A ce personnage, à la fois unique et divers, il a donné son sens de la beauté et de la passion. Il lui a insufflé non pas la vie, mais sa vie. Il y a tout d'abord ajouté ce qu'il fallait de fiction jusqu'au jour où, dans son admirable roman du *Feu*, il a presque

identifié son héros à lui-même. Là, il a démasqué, si l'on peut dire, son procédé. Son art d'autobiographie lyrique y apparaît à nu.

M. d'Annunzio aime à vivre. Ses livres lui servent à se voir vivre. Il a sans doute raison. En eux et par eux, il survivra, ce qui est vivre encore, mais ce goût, si puissant en lui, d'apologie personnelle, n'est certes pas l'indice d'un tempérament dramatique.

L'auteur dramatique, comme je me l'imagine, possède, au contraire, et doit posséder une sorte de don d'hypocrisie. Il faut qu'il soit partout dans son œuvre présent, mais qu'il y demeure invisible, sans y avoir de personnage, et qu'il se transforme tour à tour en chacun d'eux, non point pour parler par leur bouche, mais pour qu'ils parlent par la sienne. Cette espèce d'abdication souveraine est-elle possible à M. d'Annunzio ?

Je ne le crois pas, mais l'auteur de la *Francesca* ne doit pas penser comme moi. Il a de lui l'idée que rien n'échappe à son génie. N'écrivit-il pas à un ami qui le répéta aux journaux, au moment où le poète terminait justement sa *Francesca :* « Je ne crois pas mon ouvrage indigne de Dante. » M. d'Annunzio avait peut-être raison d'ailleurs. Une mauvaise pièce peut être en même temps un beau poème. Je n'en veux pour preuve que sa *Ville morte*, que le talent de Mme Sarah Bernhardt ne parvint pas à soutenir et qui est pourtant une œuvre étrangement

belle en son paradoxe tragique superbement développé en un harmonieux et éclatant langage.

Quoi qu'il en soit, M. d'Annunzio n'a pas tort de s'obstiner. Peut-être rencontrera-t-il un jour une de ces inspirations entièrement heureuses qui épargnent à un écrivain ses défauts et l'obligent à ses qualités? Peut-être sera-ce là, entre le public et lui, ce point de contact qui lui a manqué et d'où naît le grand, l'irrésistible succès?

C'est en cette attente que M. d'Annunzio nous a donné le recueil de trois de ses œuvres théâtrales sous le titre des *Victoires mutilées*, par allusion à ces statues antiques qui ont dû subir les outrages du temps avant de parvenir jusqu'à nous qui leur rendons en admiration les injures qu'elles ont souffertes. M. d'Annunzio montre ainsi une belle confiance en l'avenir et il faut souhaiter que ses prochaines œuvres théâtrales, au lieu de n'être pas indignes de Dante, soient tout bonnement dignes de Shakespeare.

LE SOLEIL ROUGE

Si le premier coup de canon qu'échangèrent les flottes russes et japonaises eût en France de longs échos, je connais à Paris une maison où ce bruit guerrier retentit plus particulièrement que partout ailleurs. Le Japon n'est-il pas, pour Mme Judith Gautier — car c'est à elle que je pense, — une seconde patrie ? Certes, on n'est pas plus Française que Mme Judith Gautier, je n'en veux pour preuve que la langue admirable qu'elle écrit avec une pureté et une maîtrise héréditaires; mais, ce don littéraire qui est le sien, ne l'a-t-elle pas employé principalement à évoquer ces contrées mystérieuses de l'Extrême-Orient pour lesquelles son esprit a toujours montré une heureuse prédilection ?

La Chine et le Japon sont l'apanage de Mme Judith Gautier. Elle en connaît, avec une science parfaite et une familiarité charmante, les lieux, les mœurs, les costumes, les arts. Elle en sait les écritures et les langages compliqués. Elle admire Li-taï-pé comme elle admire Victor Hugo. Tout ce qui vient

de « là-bas » est cher à son cœur et à sa pensée. On dirait qu'en des existences antérieures elle a vécu sur ces terres lointaines et qu'elle en a rapporté d'éclatants et de délicats souvenirs. Ce sont eux qui animent ses romans d'une si étrange beauté, ces romans aux titres énigmatiques qui s'appellent *la Sœur du soleil* ou *le Dragon impérial* et qui comptent parmi les chefs-d'œuvre du roman contemporain.

Si c'est à ses existences orientales que nous devons ces beaux livres de Mme Judith Gautier, c'est sa vie parmi nous qu'elle nous a racontée récemment dans ces deux volumes qu'elle a intitulés *le Collier des jours* et *le Second Rang du Collier*. C'est ainsi qu'elle a nommé poétiquement le double récit de son enfance et de sa jeunesse, ses mémoires, ou plus exactement une suite d'impressions et de tableaux d'une grâce aisée, précise et souriante et qui semblent dessinés, sur la page, d'un pinceau trempé délicieusement aux couleurs et aux nuances du passé. On dirait un de ces albums familiers comme en composent les peintres japonais, où ils représentent ce qu'ils voient en croquis d'une naïveté savante et où se mêlent des visages, des animaux, des fleurs, des paysages. C'est un peu ainsi que procède Mme Judith Gautier. Elle esquisse d'un trait juste les choses et les gens, les colorie d'un mot, les nuance d'une épithète, puis elle s'interrompt pour s'amuser à quelque arabes-

que... Et l'on s'étonne que ce livre charmant, paresseux, soit imprimé avec nos lettres ordinaires d'imprimerie, au lieu de présenter à nos yeux ces beaux caractères exotiques qui ressemblent à des algues, à des insectes, à des temples, et qui enchevêtrent sur le léger papier de riz leurs configurations mystérieuses et baroques.

C'est justement à un passage de ces souvenirs de Mme Judith Gautier que je songeais en lisant dans les journaux les récits de guerre dont le bruit nous vient du bout du monde et nous paraît tout proche, car ces pays d'Extrême-Orient, longtemps fabuleux et presque chimériques, semblent avoir perdu leur ancienne distance et leur éloignement de légende. Il n'en était pas encore ainsi à l'époque où Mme Judith Gautier fit la rencontre inattendue qu'elle nous raconte avec tant de grâce et d'émotion.

C'était à Londres. Le bon Théophile Gautier y avait mené ses enfants à l'occasion d'une exposition dont il devait rendre compte dans *le Moniteur universel*. Les jeunes filles se promenaient un jour dans les rues, quand un spectacle merveilleux se présenta à leur vue. Suivis d'une foule de curieux, deux personnages extraordinaires s'avançaient. Ils étaient vêtus de longues robes de soie, la taille ser-

rée par une ceinture de brocart tissé d'or qui soutenait deux sabres croisés aux poignées ciselées. Leurs visages pâles et singuliers avaient une expression de dignité, de grâce mélancolique, de douceur et de dédain. Ces deux Japonais en costume national, ces deux Samouraïs, pour la jeune promeneuse éblouie de cette vision, c'était tout le Japon, avec son mystère, son inconnu, son parfum, ce Japon dont elle devait évoquer si magiquement en ses livres l'image héroïque, élégante et vraie !

Ce n'est plus sous cet aspect pittoresque et fabuleux que se montrent maintenant dans nos villes les Japonais d'aujourd'hui. Ils n'ont plus de quoi faire rêver les jeunes filles. Serrés dans leurs redingotes noires, les yeux abrités de lunettes miroitantes, seuls ou le plus souvent deux par deux, les nouveaux venus n'attirent guère l'attention des passants. Discrets et souriants, ils vont, regardent, observent, s'informent. Ils ne sont plus, avec leurs larges manches flottantes et leurs robes aux teintes vives, semblables à de riches papillons humains, oisifs et somptueux; non, avec leur teint jaune, ils ressemblent plutôt à d'industrieuses abeilles qui voltigent, butinent et repartent vers leur ruche lointaine toute bourdonnante de rumeur et d'activité.

Ces deux sortes de visiteurs représentent assez bien la différence qu'il y a entre le Japon d'autrefois et le Japon d'aujourd'hui. Certes, celui-ci nous intéresse par son effort prodigieux à se moderniser

et par la volonté extraordinaire qu'il a employée à se transformer, par son énergie à se créer une nouvelle figure dans le monde. A ce point de vue, il est digne d'admiration, mais ne gardons-nous pas tout de même une préférence pour le Japon d'autrefois, qui vit pour nous dans le souvenir de ce qu'il fut, dans les merveilles de son art ?

C'est par son art que le Japon est populaire chez nous. Dès longtemps, il y eut en France une curiosité pour les objets d'Extrême-Orient. Les amateurs du dix-septième et du dix-huitième siècle goûtèrent fort ce qu'on appelait les « chinoiseries », nom sous lequel on confondit les bronzes et les porcelaines, les laques et les ivoires, les émaux et les étoffes, mais ce ne fut que de notre temps que commença véritablement la faveur particulière de l'art japonais.

Cette faveur date assez exactement de l'époque où le Japon subit la grande crise de son renouvellement politique et social, du moment où une civilisation séculaire renonça brusquement à ses anciennes coutumes, où le Samouraï vendit ses robes et ses poignées de sabres pour s'acheter un habit noir et pour s'abonner au journal, où les marchands d'Europe purent pénétrer librement dans

les maisons et en ressortir avec le vase précieux, l'estampe rare, la broderie ingénieuse, avec les mille riens où s'exerce la patience hardie et délicate des artistes et des artisans de là-bas.

Ce fut alors que se formèrent les grandes collections d'Amérique, d'Angleterre et de France, mais elles ne retinrent que les objets de premier ordre par leur matière, leur antiquité ou leur travail. Or, l'art japonais a ceci de particulier qu'il met sa grâce et son originalité à tout ce qu'il touche. Il a de riches et d'humbles perfections. Il sait également tailler un jade ou tresser une vannerie.

De là, le nombreux public qu'il trouva en Europe, sous toutes ses formes et à tous ses degrés de richesse ou de simplicité, non seulement auprès des amateurs, mais aussi auprès des gens de goût, car il n'est pas seulement un art de musée, il est un art d'appartement. Ce fut ainsi qu'il pénétra partout, passa par toutes les mains, se montra à tous les yeux. Il ne fut pas qu'un plaisir, il fut un exemple. Nos artistes subirent son influence ; tout le monde ressentit son charme exquis et singulier.

Ce contact quotidien nous apprit à aimer ce pays à la fois bizarre et raffiné, ce peuple d'une imagination si variée ; nous nous habituâmes aux images qu'il nous offrait de lui-même ; nous nous familiarisâmes avec ce que son art nous enseignait des mœurs, des usages, des coutumes, sans nous rendre compte que ces mœurs et ces usages étaient

déjà ceux du passé, que ces images ne représentaient plus qu'un Japon disparu et qui n'était pour lui-même qu'un souvenir glorieux et déjà lointain.

Certes, les Japonais d'à présent ont conservé quelque chose de l'habileté artistique de jadis. Ils savent encore sculpter un ivoire, fondre un bronze, peindre une soie. La main y est encore adroite, mais on sent que le cœur n'y est plus. L'activité et l'ingéniosité de ce peuple si énergique et si fin sont ailleurs. Sa préoccupation n'est plus d'embellir la vie par les mille délicatesses d'un art à la fois rare et pratique. D'autres soucis ont remplacé celui-là. Le Japon, à l'heure actuelle, est tout entier à l'exercice de sa puissance industrielle, politique et militaire. Ce qui l'intéresse, ce sont ses alliances, ses armées, ses arsenaux, ses flottes, car c'est sur la mer que se décident ses destinées.

Il semble du reste que les vaisseaux de guerre, indépendamment de leur nécessité et de leur utilité patriotiques, doivent plaire à l'imagination japonaise. Il y a dans le cuirassé moderne une sorte de complication et de singularité qui en fait comme un être un peu fantastique. Le Dragon des légendes renaît sous une forme nouvelle... Comme lui, le cuirassé est rapide, terrible, énigmatique en sa carapace d'acier. Il darde à travers la nuit ses

regards électriques. Il crache de la fumée et jette du feu. Il y a en lui du monstre et de l'idole. On le craint et on l'honore. Il semble être sorti de la rêverie guerrière d'un Hokousaï. Les Samouraïs d'autrefois, écailleux en leurs armures de laque, cachés derrière leurs masques de combat, ne sembleraient pas déplacés à son bord avec leurs aspects de crustacés héroïques.

Ce ne sont pas des marins de ce genre que le Japon moderne fait monter sur ses navires. Les Japonais se sont, pour ainsi dire, déjaponisés. Ils ont renoncé au faste et au pittoresque. Ce peuple, si amoureux jadis de parures éclatantes et de riches étoffes, vêt ses soldats et ses matelots de couleurs sombres. Aux fantaisies magnifiques des costumes a succédé la rigueur des uniformes. La Russie n'a pas eu à combattre des estampes vivantes, mais des armées disciplinées et une marine redoutable par l'excellence de ses engins, le courage de ses équipages et la science de ses officiers. Un cœur orgueilleux battait sous les tuniques et les vareuses. Le Japon ne demandait qu'à faire ses preuves, celles de sa nouvelle puissance. Et nous avons vu vers l'Orient, monter au ciel l'astre sanglant de la guerre, celui que José-Maria de Heredia a évoqué superbement dans un sonnet des *Trophées*, ce soleil que le Daïmio voit, au matin de la bataille,

Poindre, orbe éblouissant, au-dessus de la mer,

tandis

Que pour couvrir ses yeux dont pas un cil ne bouge,
Il ouvre d'un seul coup son éventail de fer
Où dans le satin blanc se lève un soleil rouge.

LE FUSIL ET LA FOURCHETTE

Le Français a ceci d'assez particulier qu'il aime Paris. Je ne crois pas que l'Allemand ait pour Berlin, l'Espagnol pour Madrid et l'Italien pour Rome le sentiment que le Français a pour sa capitale. Paris est une de nos vanités nationales, et nous tenons assez, tant que nous sommes, à ce que l'on pense comme nous à ce sujet. Nous éprouvons de la reconnaissance envers l'étranger qui partage notre goût pour la grande ville. Il y a, à cet égard, une sorte de suffrage universel auquel nous sommes fort sensibles. Aussi, considérons-nous, comme une preuve de l'attrait que Paris exerce dans le monde entier, les visites impériales, royales ou princières, qui nous semblent attester, chez des hôtes illustres, le même sentiment qui nous amène, au printemps et à l'automne, les touristes de toutes nations qui animent nos rues de leurs silhouettes cocasses et disparates. C'est ainsi que nous apprenons de même avec plaisir la présence d'un Empereur en grande étiquette ou d'un Roi en demi-incognito.

Paris, en effet, a toutes sortes d'accueil, les plus magnifiques et les plus discrets. Il sait acclamer d'une voix formidable ou saluer d'une main familière. Un souverain y peut vivre, parfaitement libre et tranquille, et, une fois ses devoirs officiels accomplis, y mener la vie d'un homme aisé qui a de bonnes relations, se promener en voiture et en automobile, aller au théâtre et accepter des invitations de campagne ou de chasse.

Ce sont ces dernières qu'ils acceptent le plus volontiers. Les rois sont chasseurs. C'est un excellent exercice. Il n'en est pas qui convienne mieux au poumon; il n'en est pas qui ouvre mieux l'appétit. Bon fusil et bonne fourchette vont de pair, et je ne doute pas qu'après avoir fait, comme de juste, le coup du roi, Leurs Majestés ne fassent honneur aux côtelettes grillées et à l'omelette aux fines herbes que l'un de leurs hôtes leur fit servir à un déjeuner dont les journaux ont fidèlement transmis le menu.

J'aime beaucoup, à une table royale, la présence de ces côtelettes, et de cette omelette. Elles sont significatives et donnent à penser. Elles méritent d'être retenues et méditées. Elles nous renseignent, à leur façon, sur l'état actuel de la cuisine française et nous éclairent sur son avenir. Elles sont des

arguments à un sujet qui n'est pas sans importance.

La cuisine, en effet, est une des gloires de la France, et une de celles qui dure encore le mieux et qui maintient le plus sûrement à l'étranger notre vieille réputation de délicatesse et de raffinement. Elle sert de prétexte à ceux qui veulent nous dire du bien de nous. Nous passons encore, presque partout, pour un peuple qui sait s'habiller — les femmes, j'entends — et qui sait manger avec finesse et variété, et on nous en complimente volontiers. Il est vrai que, cette concession faite, on nous demande de reconnaître en échange que nous sommes en complète décadence et on s'étonne un peu que nous n'en convenions point sans résistance.

Il y a quelques années, durant un séjour aux Etats-Unis, j'eus l'occasion d'éprouver maintes fois cette façon dont on pense de nous et dont on voudrait assez que nous pensassions de nous-mêmes. On croit avoir fait suffisamment pour nous amener de bon gré à ce point de vue et avoir ménagé, comme il le faut, notre susceptibilité nationale, quand on nous a concédé notre cuisine et notre vêtement. Quelques-uns veulent bien ajouter encore à l'habileté de nos modistes et au savoir de nos marmitons le mérite de notre littérature et, en particulier, de notre poésie, mais c'était là une politesse personnelle dont je n'étais pas dupe, et on en revenait toujours à l'excellence de notre cuisine, après avoir

cité la misère de notre politique et la pauvreté de notre diplomatie.

Ce vieux renom culinaire, c'est le dix-huitième siècle qui nous l'a mérité. La popularité de la cuisine française date véritablement de cette époque. Ce fut au temps de la Régence que l'on commença à manger finement. La cuisine française est née au Palais-Royal, dans ces réduits que le Régent avait fait installer avec luxe et où tous les ustensiles étaient en argent. C'est de là que sortirent les soupers des roués et d'où se répandirent par toute la France les usages d'une gastronomie délicate dont les principes sont exposés, en 1739, dans le curieux ouvrage dû au cuisinier Marin, intitulé *les Dons de Comus ou les plaisirs de la table*, et pour lequel deux Jésuites, les pères Brumoy et Bougeant, écrivirent une préface que l'on peut qualifier de substantielle.

Voici comment s'exprimaient les bons pères : « La science du cuisinier moderne consiste aujourd'hui à décomposer, à faire digérer et à quintessencier les viandes, à en tirer des sucs nourrissants et légers, à les confondre de façon que rien ne domine et que tout se fasse sentir, enfin à leur donner cette union que les peintres donnent aux couleurs, et à les rendre si homogènes que, de leurs différentes saveurs, il ne résulte qu'un goût fin et piquant et, si je l'ose dire, une harmonie de tous leurs goûts réunis. »

C'est sur ce sage propos que se fonda la cuisine française moderne. Elle réagissait contre celle du dix-septième siècle, plus faite pour la gloutonnerie que pour la gourmandise, où l'on empilait sur le même plat des viandes disparates, où l'on employait des ingrédients bizarres, où se mêlaient de l'iris, de l'eau de roses, du gingembre, de la muscade, de l'ambre et du musc, où l'on pannait les rôtis de poudres odoriférantes, où l'on musquait les pâtisseries, où l'on cuisait le poisson enveloppé de fenouil vert et où l'on saupoudrait certains mets avec de la suie.

Si la délicatesse de la bouche imposa à la cuisine du grand siècle la transformation qu'elle subit, celle de notre temps devra également se conformer à des exigences nouvelles. L'estomac français n'est plus maintenant ce qu'il était jadis. Le siècle que nous venons de voir finir sera sans doute le dernier où l'on aura pratiqué l'art de manger. La cuisine qui fut longtemps au service de la gourmandise va obéir de plus en plus aux règles de l'hygiène. On se contentera de cuire les aliments au lieu de les cuisiner. Le savoir culinaire sera une dépendance de la science médicale. Il en sera ainsi à mesure que les gens auront davantage le souci, non seulement de se guérir des maux qu'ils ont, mais de prévenir ceux qu'ils n'ont pas. Ils se refuseront aux dangereuses avances de la gastronomie. A l'épicuréisme du ventre succédera le stoï-

cisme de l'estomac. Nous serons même des ascètes de la bouche, et c'est ce futur état de choses que me semble annoncer l'apparition sur une table royale de la saine côtelette grillée et de la sage omelette aux fines herbes.

De même, désormais, la fourchette et le fusil cesseront leur antique alliance. Le divorce, en fait, est déjà accompli du reste. Je suis sûr que, dans les grandes battues, la plupart des chasseurs n'ont aucune envie de goûter au gibier qu'ils abattent. A combien leur médecin n'a-t-il pas interdit l'usage indigeste de la viande sauvage!...

S'ils obéissent par prudence à cette prescription, la majorité des Français ne tarderont pas à y obéir aussi par nécessité. Le gibier, en effet, devient rare en France; ce n'est plus un produit naturel du pays, mais une production de luxe. Où est le temps où chaque sillon cachait son lièvre, où chaque luzerne gîtait sa compagnie de perdrix? Maintenant, lièvres et perdrix n'existent plus guère que sur des terrains de chasse soigneusement surveillés, dont l'abondance artificielle n'est obtenue que par la protection des couvées et la conservation des couples, par mille expédients ingénieux et coûteux, jusqu'au jour où l'on abat par centaines ces bêtes d'élevage qui n'ont plus ni fuite, ni défense.

La chasse ainsi pratiquée est exclusivement un jeu d'aristocrates. C'est exactement ce qu'elle était, pour d'autres causes, à la fin de l'ancien régime. Elle n'est plus un plaisir républicain, mais un divertissement royal. J'ai entendu, à ce propos, un grave et savant historien soutenir que la Révolution française avait été faite en partie contre le droit de chasse. Ce privilège était, parmi ceux de la noblesse, un des plus impopulaires auprès du campagnard et du bourgeois des petites villes. Le rêve du cultivateur n'était pas la poule au pot, mais la perdrix aux choux. Il voulait pouvoir prendre son fusil et pouvoir, sur son champ, bouler librement son lièvre.

Ce droit, il l'a depuis cent ans. Il a fallu un siècle pour dégiboyer à peu près la France. Actuellement, la chose est faite. Les terres communales n'ont plus guère plume ni poil. La petite propriété est également à peu près réduite à la même indigence. Le chasseur bourgeois n'a plus qu'à tirer en l'air s'il veut absolument lâcher son coup de fusil, à moins qu'il ne préfère, comme le bon Tartarin de Tarascon, s'exercer à cribler sa casquette. Pendant ce temps, les riches battues, les tirés abondants, fournissent des tableaux de douze ou quinze cents pièces, tandis que notre homme rentre le carnier vide et ses deux cartouches au canon. Il peut, il est vrai, les décharger pour se distraire sur le bonnet rouge qu'il a pendu, il y a cent ans, au sommet

de l'arbre de la liberté. Etait-ce bien la peine, pour ce résultat, de guillotiner Louis XVI et de décapiter André Chénier?

1902.

L'ENDROIT FRAIS

Aux Parisiens d'été qui cherchent un endroit frais pour y passer à l'aise les heures chaudes de l'après-midi, je n'en saurais conseiller un plus agréable et plus propice que les salles de sculpture au Musée du Louvre. La chaleur du dehors ne pénètre pas les murs épais du vieil édifice. Au dedans, il fait bon. Entrons-y par la porte du pavillon Mollien et suivons la vaste galerie que termine le double escalier de pierre où se dresse, sur le palier, debout à la proue ébréchée de sa trirème, la Victoire de Samothrace. Une fraîcheur délicieuse vous surprend là, au sortir de la place du Carrousel, ardente et ensoleillée. L'air qu'on respire sous ces voûtes est léger et caverneux. Est-ce la déesse victorieuse qui vous évente au passage de ses ailes de pierre éternellement palpitantes ?

Je ne sais, mais ces salles basses des antiques au Louvre conservent en plein Paris estival un climat particulier. Les hautes fenêtres les éclairent d'un jour discret et sobre. Elles sont désertes et silencieuses. Les pas y résonnent sur le pavage

froid où l'on ne s'étonnerait pas trop de voir pousser l'herbe aux interstices des dalles. Le long du mur rougeâtre, dieux, déesses, héros, s'alignent sur leurs socles de brèche jaune, en leur immobilité divine et glorieuse. Le geste noble soulève la draperie de marbre. Beaucoup sont nus. Leur nudité même ajoute à l'impression de fraîcheur. Ne sont-elles pas rafraîchissantes à voir, ces statues tranquilles et pures, quand on vient de la rue où l'on a coudoyé au passage des gens en sueur sous leurs épais vêtements modernes ?

Ici, au contraire, les mouvements sont harmonieux et fixés à jamais dans une attitude immuable. Leur vue est un repos. Le lieu qu'elles habitent, ces statues, est tout imprégné de leur silence. Il y fait frais. Laissons-y passer l'heure chaude. Ces dieux sont bienveillants. Je suis sûr qu'ils ne s'offenseraient pas d'une cigarette discrètement allumée. Sa fumée leur rappellerait l'encens des anciens sacrifices. Mais ici on ne tolère pas l'allumette inoffensive du promeneur. C'est le seul défaut de cet endroit charmant. L'administration, qui fait sans peur cohabiter les chefs-d'œuvre avec ceux qui les gardent, craint davantage le tison sans danger du fumeur que les lampes perfides qu'elle emploie en ses loges et les redoutables popotes qu'elle cuisine à ses fourneaux.

★

Ce n'est pas seulement pour en goûter, l'été, l'agréable fraîcheur que j'aime ces salles silencieuses des antiques, mais aussi pour y suivre certaines pensées que me suggère le séjour de ce vieux Louvre amical et familier. L'art seul y règne désormais. Les chefs-d'œuvre, par la force exclusive de leur présence, chasseront aussi les parasites qui compromettent leur sécurité. Les ministères y perdent du terrain bien qu'ils résistent pied à pied. La lutte ne finira que quand on aura déménagé le dernier carton et éteint le dernier quinquet à réflecteur et, ce jour-là, les trésors du Louvre y seront encore à l'étroit.

Ils sont d'ailleurs presque innombrables, et le catalogue, s'il en est jamais fait, sera monumental. Tableaux, dessins, statues, gemmes, émaux, bronzes, faïences, meubles, tapisseries, ivoires s'y accumulent en bon ordre. C'est tout cela qu'on sent autour de soi et au-dessus de soi quand on parcourt un des plus vastes domaines d'art qui existe au monde. La visite du Louvre devrait être un des plaisirs de l'été ; c'est sa saison de solitude. Et quel voyage vaut celui-là ! L'esprit y prend une activité particulière. Les yeux y sont amusés et ravis continuellement par la vue de tant d'objets singuliers, précieux, délicats et admirables de for-

mes ou de couleur. Tout nous y apprend la diversité du génie de l'homme selon les siècles et les pays.

Ce n'est point, pourtant, il faut le dire, la seule impression que l'on emporte d'une pareille visite. Il en est une autre moins avantageuse à l'humanité et que j'éprouve chaque fois au cours d'une promenade à travers notre grand musée. Ce n'est point un sentiment d'orgueil à en dénombrer les richesses, c'est, au contraire, un sentiment de surprise et presque de confusion à le constater si riche. Bien plus, même, je ressens quelque honte à la pensée qu'il a fallu créer à l'œuvre d'art un asile dont elle ne devait pas avoir besoin. Sa vie aurait dû être assez assurée pour qu'il fût inutile de la défendre et de la protéger ainsi. Ce soin que nous avons d'elle est moins peut-être un signe de notre sollicitude qu'une marque de notre barbarie. D'autant plus que, souvent, nos prévenances viennent trop tard et que ce n'est plus le chef-d'œuvre intact et complet que nous recueillons ainsi, mais son fragment, son débris ou sa parcelle.

En effet, rien ne nous renseigne mieux qu'un musée sur ce double instinct de l'homme, à la fois destructeur aveugle et conservateur minutieux de ce qu'il a créé. Il n'hésite pas à détruire et montre

pour ce qui a survécu à la destruction des tendresses inattendues. Il préserve soigneusement, le lendemain, ce que, la veille, il eût brisé sans remords. Un musée est la preuve même de cette contradiction. La plupart des objets qui le composent y sont réunis par d'étranges vicissitudes et leur réunion disparate témoigne de l'insécurité des temps. Beaucoup en portent la marque matérielle par une cassure ou quelque dégât. Les plus heureux ont, au moins, été enlevés de la place qu'ils occupaient. Ils sont là, nomades et dépaysés. Ce tableau et cette tapisserie ont quitté le mur qu'ils étaient faits pour orner de leur panneau de toile peinte et de leur tenture de laine coloriée. Cette châsse provient de quelque trésor d'église pillé et dispersé. Chaque chose a perdu sa destination primitive et leur assemblage fortuit en un même lieu évoque des idées de désordre et de brutalité. Que de rencontres imprévues et de voisinages inopinés !

La fresque botticellienne de la villa Lemmi, à Florence, retrouve, en ce Louvre hospitalier, la frise des archers assyriens du palais de Darius, à Suse. Un casque étrusque de bronze vert y contraste avec le morion émaillé du roi Charles IX. La statuette d'une prêtresse d'Egypte s'y dresse non loin d'une figurine de Clodion ou d'une vierge gothique. La Joconde de Léonard de Vinci y sourit à la seconde femme de Pierre-Paul Rubens ! Et ces rapprochements singuliers n'ont-ils pas une signification ?

Ne disent-ils pas les dangers que l'homme fait courir aux œuvres humaines, même à celles qu'il devrait laisser à l'écart de ses luttes et de ses violences et qui n'y échappent que par de mystérieux hasards ?

Malgré tout, les chefs-d'œuvre veulent vivre. Il y a en eux une sorte de volonté occulte qui les défend et les conserve. Ils y emploient des ruses merveilleuses et secrètes. Ils déjouent l'incendie et le pillage, le poing et le marteau. Fragiles, ils durent, en dépit de ce qui les devrait anéantir. La nature vient à leur aide. L'urne grecque sort délicate et vivante du sol qui l'a préservée. La terre rend les statues qu'elle a pieusement recouvertes pendant des siècles, et l'homme revoit avec joie et respect la déesse ou le dieu qu'il a jadis renversés bien qu'ils représentassent pourtant son rêve de force et de beauté.

C'est pourquoi il n'est guère possible de parcourir sans mélancolie et sans un peu de honte ce lieu expiatoire que l'on nomme un musée, si l'on veut bien réfléchir davantage à ce qu'il est qu'à ce qu'il paraît. Certes ce culte tardif rendu à l'œuvre d'art a je ne sais quoi de consolant comme une promesse et de rassurant comme un repentir,

mais tout de même rien ne témoigne mieux, à mon sens, de la barbarie et de la brutalité natives de l'homme envers les choses. Je sais bien qu'il cherche à racheter ses torts par des soins attentifs. Tous ces objets qui forment un musée sont numérotés, étiquetés, époussetés. On ne néglige rien pour assurer désormais leur existence. Ils reposent à l'abri des vitrines et sous l'œil vigilant des gardiens. On les visite respectueusement. On parle bas en leur présence. On les vénère. Cependant, quelque plaisir que nous ayons à les considérer, nous ne pouvons nous empêcher de penser que ce n'est pas là où nous devrions les voir. De leur silence s'élève une rumeur de reproche.

Il en est pourtant qui ont trouvé là leur asile naturel. La vitrine leur convient et semble bien leur demeure définitive. L'usage pour lequel ils étaient faits a passé. Ils n'ont plus de raisons de se mêler à la vie. Il est bien qu'on les ait mis ainsi à l'abri; mais combien d'autres semblent prisonniers en ces salles! Les statues surtout y sont mal à l'aise. Nous admirons encore leur beauté, mais elle n'est plus celle de jadis. Regardez cette hautaine Victoire de Samothrace, qui, debout à la proue de sa trirème de pierre, garde l'entrée de ces salles des antiques où l'air est si frais, mais où la lumière est parcimonieuse et mesurée. Au lieu du triste mur jaune sur lequel elle se détache, ne voudriez-vous pas voir derrière

elle l'azur où elle ouvrait jadis ses ailes palpitantes?

N'est-ce point dans ces jardins d'Anet, parmi les verdures et les eaux maintenant détruites, que la Nymphe de Jean Goujon devrait encore allonger son corps souple et robuste de chasseresse et caresser de son geste hardi le beau cerf aux cornes dorées dont elle flatte amoureusement l'encolure? Et c'est peut-être pour les empêcher, ces statues, de regagner le lieu natal, que veillent sur elles les bons gardiens, dont les bicornes, les galons, l'habit presque militaire, rappellent également qu'un Musée a son origine et sa raison d'être dans la turbulence des hommes et dans le tumulte des temps.

1902.

TABLE

—

PAYS ET PAYSAGES

L'ARBRE EN FLEURS 7
VILLAS A VENDRE 15
MAISONS DE POÈTES 24
FUMÉES 32
SOUVENIR D'ALSACE 50
LES DERNIÈRES LETTRES 60
JULIEN ET SON MAITRE 68
UNE VISITE AU LABYRINTHE 76
PROPOS D'ÉTÉ 85
L'HIVER MARIN 93
AU PAYS DE L'AVENIR 100
LA SEMAINE DES ARBRES 137

GENS ET CHOSES D'AUTREFOIS

LA GUERRE ET LES FEMMES 147
SOUVENIRS DES ILES 155
CAYLUS 162
DEUX SACRES 170
UNE FICHE 178

SUJETS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

ROMANTIQUES..... 189
LUI ET NOUS..... 198
LE SAULE ET LE LAURIER..... 206
VILLIERS..... 215
BEYLE ET BARBEY..... 223
UNE JOUEUSE..... 241
STENDHAL ET LA GUERRE..... 250
TAINE ROMANCIER..... 258
L'HOMME D'ESPRIT..... 268
LA SANDALE..... 276
SOUVENIRS WHISTLERIENS..... 284
GABRIEL D'ANNUNZIO..... 292
LE SOLEIL ROUGE..... 301
LE FUSIL ET LA FOURCHETTE..... 310
L'ENDROIT FRAIS..... 318

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le douze octobre mil neuf cent six

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

PQ
2635
E34S8

Regnier, Henri Francois
Joseph de
Sujets et paysages

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY